

PARETO

Julien Freund



SEGHERS

Pareto

la théorie de l'équilibre

par
Julien Freund
professeur à l'université des sciences humaines
de Strasbourg

1974

Seghers

Philosophie

1. Une pensée impertinente

Pareto est un auteur irritant, parfois insupportable. Rares sont les écrits qu'on lui a consacrés qui restent indifférents devant le personnage pour n'analyser purement que ses positions théoriques. Le jugement sur l'œuvre contient presque inévitablement un jugement sur l'homme. Aussi me semble-t-il normal de sacrifier à cette coutume et de parler de l'homme avant de présenter son œuvre, ne serait-ce que parce qu'on a fait une telle réputation au personnage qu'on croit pouvoir, voire devoir ignorer l'œuvre. Essayons donc de comprendre avec sérénité un tempérament qui passe pour rebelle à ce genre de traitement.

On ne saurait dire que Pareto est un inconnu des sociologues ; on ne saurait non plus dire qu'il ait été méconnu, car il a eu son heure de gloire en Amérique, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, et tout lecteur de Parsons le connaît au moins indirectement. Il est plutôt mis en quarantaine, ce qui est une façon détournée de reconnaître son importance et de lui rendre un hommage qu'il n'aurait peut-être pas désavoué, puisqu'il souhaite lui-même que son *Traité de sociologie générale* ne trouve pas beaucoup de lecteurs. Au fond, son sort est celui qu'il prévoyait, mais peut-être par boutade. Cet ostracisme est surtout évident en France, malgré les efforts de son ancien élève G.-H. Bousquet, et les pages lumineuses de R. Aron, mais assez récentes, car au départ il a écrit un article sévère sur la

sociologie de Pareto dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* en 1937, peut-être sous l'influence de Bouglé, qui, raconte Aron, piquait une colère chaque fois qu'on prononçait devant lui le nom de Pareto. S'il continue d'être frappé d'interdit en France, il faut l'attribuer sans doute à l'influence de Gurvitch, dont les partis pris ont été aussi irréfutables qu'injustifiés. N'a-t-il pas déclaré dans ses *Etudes sur les classes sociales* que la conception de Pareto est « un exemple de ce qu'il faut éviter » ? Il ne serait pas difficile de montrer que *La Sociologie de Pareto* de Guy Perrin ne constitue pas une contribution à l'intelligence de la pensée parétienne, puisque la thèse de cet ouvrage insiste, à l'encontre des textes mêmes de Pareto, sur le fait qu'il n'a cherché qu'à discréditer la raison et à réhabiliter les forces obscures de l'irrationnel.

Quelles sont les raisons de ce dénigrement, non dépourvu d'animosité, de l'œuvre de Pareto ? Elles sont multiples et varient avec les auteurs, suivant qu'ils appartiennent à d'autres familles politiques et à d'autres chapelles sociologiques. On peut même supposer qu'on découvrira d'autres motifs pour le déconsidérer au fur et à mesure que son œuvre sera davantage lue et mieux connue. Nous ne prétendons pas apporter ici une explication définitive.

La raison la plus bénigne du point de vue de la prévention, mais qui est loin d'être négligeable du point de vue de la répugnance à entrer totalement dans l'œuvre, est qu'il indispose au premier abord le lecteur parce qu'il l'ennuie et l'énerve à la fois. Etudiant désargenté, je passais des journées à résumer dans des cahiers, avec force citations à l'appui, les ouvrages peu courants, ceux de Bodin, de Hobbes, de Husserl, Simmel, Cassirer, Jaspers et d'autres. La seule fois où j'ai abandonné ce procédé après avoir noirci une dizaine de pages, c'est en lisant Pareto. Je me suis contenté de parcourir le *Traité de sociologie générale* avec l'impression désagréable de tourner en rond, de retrouver toujours les mêmes questions présentées seulement avec des exemples différents, sans éprouver la joie intellectuelle de progresser dans le raisonnement. Je dois également avouer que, quelques semaines

après avoir rapporté l'ouvrage à la bibliothèque, je l'ai repris pour le lire plus attentivement, peut-être parce qu'à cette époque j'étais à l'opposé de cette manière d'envisager l'analyse de la société et de la politique. Plus tard, indigné par l'incohérence des hommes politiques et les contradictions que j'observais entre leurs actes et leurs paroles, Pareto m'a aidé avec d'autres, dont Max Weber, à surmonter ma déception, parce qu'il essayait d'expliquer des attitudes que d'autres sociologues, plus flatteurs et généreux, négligeaient ou même dissimulaient. Le cynisme offusquant de la première lecture a cessé de m'agacer pour avoir fait l'expérience de l'illusion et de la désillusion. Cela ne m'empêche pas de continuer à penser que l'œuvre de Pareto reste indigeste et qu'elle suscite une certaine lassitude. D'ailleurs, même ses admirateurs sont d'accord pour reconnaître que la composition du *Traité de sociologie générale* est désordonnée et sa lecture ardue. Aussi, tout en déclarant qu'il n'avait pas de « prétentions didactiques », avait-il accepté de présenter, en collaboration avec Bousquet, une nouvelle version de sa sociologie, plus simple et plus aisée à lire, mais la précarité de sa santé et la mort ne lui ont pas permis de réaliser le projet que Bousquet a mené seul à bonne fin, en publiant en 1925 le *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*¹. En vérité, il y a d'autres ouvrages qui rebutent tout autant le lecteur, de Hegel ou de Husserl, et pourtant ils ne provoquent pas l'exaspération de ceux qui ont la bonne volonté de les connaître. Si Pareto suscite l'agacement, c'est pour d'autres raisons que simplement formelles.

La lecture de l'œuvre nous laisse deviner un homme hautain, volontiers méprisant, qui utilise avec facilité le sarcasme pour tourner en ridicule ce qui lui paraît déplaisant. Le lecteur malintentionné (et peut-être n'est-il même pas nécessaire de l'être) est tenté de qualifier cette attitude d'arrogance inutile, voire de morgue vaniteuse. Le ton est presque toujours agressif, non point parce que Pareto aimait la polémique ou la controverse (au contraire il

1. Cet ouvrage a été réédité récemment, Paris, Dalloz, 1971.

refuse en général de se prêter à ce genre de débats), mais parce qu'il ne cesse d'exprimer son dédain à l'égard de certains hommes et de certaines choses, en laissant parfois l'impression qu'il ignore les vertus de l'ironie à l'égard de soi. Et, comme il est d'origine aristocratique, on est tenté de lier son tempérament à l'appartenance de classe. Une telle explication serait pour le moins simpliste, car l'irrévérence de Pareto n'épargne personne, ni les hommes, ni les groupes, ni les idées de gauche, ni celles de droite. Il exerce son esprit caustique aussi bien aux dépens de la bourgeoisie que du socialisme. Avec une naïveté feinte, il se plaît, comme dit R. Aron, à « faire l'idiot » pour maltraiter aussi bien les philosophes que les intellectuels et les hommes politiques. Tantôt il raille les économistes « littéraires », tantôt il décortique pour s'en gausser un passage difficilement compréhensible de Hegel ou d'un autre philosophe, tantôt il s'amuse à analyser un discours d'un homme politique pour le mettre en contradiction avec lui-même. On trouvera dans *La Transformation de la démocratie* un exemple de sa manière à propos d'un discours de Giolitti qu'il tourne en dérision. Il avait la plume facile — Busino l'appelle un polygraphe — et pour cette raison il a sans doute multiplié les entreprises de démolition qui, il va de soi, lui attireraient inimitié et haine. Évidemment, on n'aurait aucune peine à le prendre lui-même en défaut d'illogisme, puisqu'il prétend parler au nom de la neutralité de la science en même temps qu'il persifle tout ce qui ne lui plaît pas personnellement. Aussi ses attaques sont-elles pleines de jugements de valeur, mais également de prises de position éminemment subjectives. Ainsi prête-t-il le flanc à la critique, à force d'accabler, parfois à tort et à travers, ses contemporains, souvent pour des raisons mineures. A la vérité, pour n'avoir cessé de pourfendre les intellectuels, ceux-ci lui rendent la monnaie de sa pièce en faisant semblant de l'ignorer. Toutefois, si ces traits de caractère peuvent agacer, ils ne suffisent pas à expliquer la suspicion dans laquelle on tient son œuvre.

Bien qu'il fût pendant environ vingt-cinq ans professeur d'Université, Pareto n'était pas de carrière universitaire au

sens classique du terme. Il avait fait ses études supérieures à l'Ecole polytechnique de Turin, et il fut durant vingt ans ingénieur des chemins de fer. C'est après un échec dans la vie politique (il fut candidat aux élections législatives à Pistoia) qu'il accepta d'être le successeur de Walras à l'université de Lausanne. Il n'a cependant jamais considéré le professorat comme une carrière universitaire au sens courant du terme, qui aurait fait de lui un spécialiste dans un domaine limité. Sa culture était si vaste qu'il pouvait en remonter à ses collègues des autres disciplines, ce qu'il n'a pas manqué de faire, parfois en manifestant une certaine pédanterie, trop conscient qu'il était de sa supériorité. Ce qui ne l'a pas empêché d'entretenir d'excellents rapports avec le philosophe Naville ou avec Ferdinand de Saussure que le structuralisme a mis de nos jours à l'honneur. Il était aussi à l'aise pour discuter un problème de mathématique, de physique ou de technique scientifique que d'économie politique (il fut professeur d'économie politique à Lausanne). Mais il faut également souligner son érudition dans le domaine de la philosophie et de la littérature : il lisait le grec et le latin dans le texte, il connaissait dans le détail diverses littératures comme le lecteur de son ouvrage *Le Mythe vertuiste et la littérature immorale* peut s'en rendre compte. Il a même écrit l'un ou l'autre article pour éclaircir l'un ou l'autre problème de philologie. Evidemment, cette immense érudition et ces vastes connaissances ont pu paraître écrasantes pour ses collègues, mais il savait corriger ce qu'elles pouvaient avoir d' emphatique par ses qualités mondaines de causeur et de conférencier. Il y a une réelle marge entre la lourdeur de certains de ses écrits et les qualités de brillant que lui reconnaissent ses contemporains. Cette supériorité dans les domaines les plus divers a pu offusquer ses collègues, elle ne saurait plus être portée à son débit de nos jours, sinon par rancune d'intellectuel. Un médiocre, quelle que soit l'époque, n'est à l'aise que dans la médiocrité.

On fait également grief à Pareto d'avoir donné son approbation au fascisme et d'avoir accepté les honneurs qu'il avait refusés du régime précédent. Il avait admis l'idée d'être le représentant du gouvernement de Mussolini

à la Société des Nations. Gurvitch prétend même que les discours du Duce et de ses acolytes reflètent le parétisme, et il n'hésite pas à faire de Pareto une source des « propagandistes fascistes et nazis ». Le sociologue français prouve uniquement par là qu'il avait encore davantage le goût de l'hyperbole que Pareto. Il est, en effet, trop facile de confondre après coup, une fois que les événements sont passés, la fin d'un mouvement politique et son début. Il est vrai, l'histoire est encombrée de paralogismes de ce genre qui ressortissent à une passion récurrente. Quoi qu'il en soit, ces exagérations mises à part, il y a cependant lieu de s'étonner que Pareto qui, sa vie durant, s'est affirmé comme un champion du libéralisme, ait pu se compromettre avec le fascisme. La situation de l'Italie à cette époque peut apporter des éléments d'explication, car elle a conduit également d'autres écrivains italiens, comme Croce qui sera plus tard l'un des opposants les plus farouches du régime, à se rallier provisoirement au fascisme, tout comme il est arrivé au début de l'hitlérisme à des écrivains ou hommes politiques, par exemple Théodore Heuss, de donner leurs suffrages au gouvernement de Hitler, ou enfin à des écrivains français, plus tard résistants, de se rallier au début à Pétain et au régime de Vichy. En fait, il semble que l'adhésion de Pareto fut circonspécte, car, s'il a approuvé le rétablissement de l'ordre, il n'a jamais transigé sur ses convictions libérales, comme en témoignent sa correspondance et l'article « Libertà » publié dans la revue fasciste *Gerarchia*. Il y défend ses thèses habituelles et exige le respect de toutes les libertés, non seulement celle de la presse, mais aussi celle de l'enseignement, y compris l'école confessionnelle, bien qu'il fût, on le sait, un ardent défenseur du laïcisme. Pareto est mort en 1923, avant que Mussolini n'inaugure sa politique aventureuse, de sorte qu'on ne peut dire qu'à titre purement spéculatif qu'il aurait continué ou non à suivre le régime². Quand on analyse les discriminations qu'on a opérées après 1945 et qu'on

2. Voir à ce propos, G.-H. Bousquet, *Pareto, le savant et l'homme*, Lausanne, Payot, 1960, et G. Busino, *Introduction à une histoire de la sociologie de Pareto*, Genève-Paris, édit. Droz, 1968.

constate l'indulgence qu'on a témoignée à l'égard de certains auteurs et la sévérité à l'égard d'autres, qui parfois s'étaient beaucoup moins engagés que les premiers, on ne peut s'empêcher de voir dans les reproches adressés à Pareto un prétexte (ou, suivant son langage, une dérivation) qui camoufle un antagonisme latent beaucoup plus profond.

*Une pensée
impertinente*

L'une des principales originalités de la recherche en sciences humaines, aussi bien en philosophie qu'en psychologie et en sociologie, consiste à démasquer les desseins et les buts dits véritables de la pensée et de l'action humaines, en essayant de découvrir sous les apparences des valeurs avouées et des superstructures, le mouvement réel, vrai ou structurel. D'où l'audience de Marx, de Nietzsche et de Freud, mais aussi de Heidegger (grâce à sa théorie du dévoilement), ainsi que la vogue de l'explication par l'idéologie, celle-ci passant pour la conscience fausse qui masque les intentions véritables. Plus que toute autre discipline, la sociologie participe à cette vaste inquisition qui, de nos jours, sous prétexte de dépister et de supprimer les mensonges, les illusions, les hypocrisies et les mystifications, condamne toute société ayant existé jusqu'ici et espère construire, dans un avenir indéterminé, une contre-société transparente à elle-même et où les individus seraient parfaitement conscients de tous leurs actes et désirs. Le démasquage est ainsi devenu une mise en accusation permanente de l'humanité, et la sociologie une entreprise de révélations continues qu'on assimile à tort ou à raison à une volonté révolutionnaire. Il est incontestable que les grands sociologues du début de ce siècle, principalement Max Weber et Pareto, ont largement contribué à entraîner leur discipline dans cette voie. La distinction parétienne entre résidus et dérivations est une des méthodes de ce démasquage. Ce qui surprend, c'est que Pareto ne jouisse pas de la même faveur que Marx, Freud et Weber auprès des sociologues et des philosophes. Passons sur le fait qu'il a fallu manipuler la pensée freudienne, à la manière de Marcuse, pour que sa doctrine puisse répondre au goût du jour. Nietzsche, après une éclipse passagère, retrouve une nouvelle actualité, grâce à un nouvel

éclairage de sa pensée. De Max Weber, on se méfie dans une certaine mesure, mais on met au compte de mauvaises traductions les écarts dans l'interprétation. Bref, on estime que tous ces auteurs peuvent être sauvés et rejoindre Marx dans l'empyrée des philosophes de l'indiscrétion et de la démystification. Seul Pareto est exclu de ce privilège. Selon toute vraisemblance, il faut attribuer cette excommunication à sa manière très particulière d'opérer le démasquage. Je suis enclin à penser qu'il faut chercher dans cette démarche, qui lui est propre, la raison essentielle, mais non unique, du relatif silence qu'on fait autour de son œuvre.

Comme nous le verrons par la suite, Pareto essaie de montrer par sa distinction entre les résidus et les dérivations que tous les systèmes de pensée, quels qu'ils soient, ne sont que des tentatives de justification par lesquelles les intellectuels et les individus en général donnent un « vernis » de rationalité et de logique à des comportements qui en sont dépourvus, car ils ne sont que des déguisements, au niveau de la conscience, de résidus plus fondamentaux qui perdurent invariablement dans la nature humaine. Aussi ne sacrifie-t-il pas au mythe du progrès ni à la croyance en la possibilité d'instaurer une société meilleure. L'utopie n'est qu'une forme de la dérivation et du camouflage. Il n'épargne pas la philosophie, mais non plus la morale, la religion ni même la science, et son analyse dévastatrice s'étend à toutes les valeurs ou fins, aussi bien celles qui sont traditionnelles que celles que peuvent proposer les diverses doctrines politiques, économiques ou religieuses. La critique de Marx, par exemple, se fait au nom de valeurs intouchables ; donc elle inclut une morale et une espérance, puisque son système se donne une fin à réaliser et par conséquent un avenir. Il critique les systèmes de valeurs au nom d'un autre système de valeurs. Pareto rejette avec la sécheresse de son sarcasme ravageur toutes ces attentes dans l'enfer des illusions. Il passe au crible de la censure tout le vocabulaire actuellement à la mode qui sert d'édification aux intellectuels : le socialisme, la paix, l'égalité, la justice, etc. Bref, il va jusqu'au bout du démasquage, sans faire une discrimination en faveur d'une

philosophie quelconque, sans aucune flatterie, sans répit et sans aucune chaleur. Il ne ménage aucune idée, aucune classe, ou du moins il en donne l'apparence. C'est ce qu'on appelle son cynisme. Nous verrons plus loin si effectivement il a muré toutes les ouvertures et coupé tous les chemins. Il nous jette ainsi dans la désolation de la non-philosophie dont Aron nous dit : « Le ton de cette non-philosophie reste autrement insupportable pour les philosophes que celui de la non-philosophie de Marx ou de Nietzsche. Ces derniers prennent les philosophes au sérieux. Ni l'un ni l'autre ne les tournent en dérision. Ils donnent tous deux à la rupture avec la tradition un accent pathétique. Pareto, fidèle à sa décision de "faire l'idiot", traite les philosophes comme Voltaire faisait de Leibniz, sans le charme et surtout la brièveté du conteur. Un philosophe tolère à la rigueur la non-philosophie mais non l'idée que la philosophie ne tire pas à conséquence³ ». Sa critique reste indifférente au tragique ; elle fait implacablement le vide autour d'elle pour ne laisser parfois qu'un paysage morne de ruines et d'éboulis.

Les intellectuels sont méfiants par nature, et les systèmes de démasquage ont encore accentué, depuis un demi-siècle, cette tendance. Ils entendent ne jamais être dupes. Or, Pareto leur montre qu'à force de prendre des précautions contre la duperie ils s'y précipitent, pis ils se dupent eux-mêmes. Une telle leçon est évidemment fort désagréable. On pardonne à un auteur de nous mettre en garde contre les tromperies des autres, mais on ne peut supporter celui qui vous enlève toutes les illusions et qui, de plus, montre que tous les mots que nous employons comportent des fictions, pour ne nous laisser que la maigre consolation de la nécessité vitale d'être dupe. *Le scepticisme, écrit-il, produit la théorie, la foi incite à agir, et c'est d'actes qu'est constituée la vie pratique. Les fins idéales peuvent être tout en même temps absurdes et utiles pour la société : et c'est ce que nous devrions nous rappeler ici-même, parce*

3. R. Aron, Préface à la nouvelle édition, du *Traité de sociologie générale de Pareto*, Genève-Paris, édit. Droz, 1968, p. IX.

*qu'on l'oublie trop facilement*⁴. On peut naturellement se demander si la pire des illusions n'est pas celle qui voit partout des illusions. Cette question, Pareto ne se l'est pas posée. Il précise ainsi sa méthode : *Nous raisonnons exclusivement sur les choses et non sur les sentiments que leurs noms éveillent en nous. Ces sentiments, nous les étudions comme de simples faits extérieurs. Aussi refusons-nous, par exemple, de discuter si un acte A est juste, moral ou immoral, si l'on n'a pas bien mis d'abord en lumière les choses auxquelles on veut faire correspondre ces termes. Mais nous étudierons comme un fait extérieur ce que les hommes d'un pays donné, appartenant à une classe donnée, à une époque donnée, entendaient exprimer, quand ils affirmaient que A était un acte juste ou moral*⁵. Il continue un peu plus loin : *Je prie donc le lecteur d'avoir toujours présent à l'esprit que là où j'affirme l'absurdité d'une doctrine, je n'entends pas le moins du monde soutenir implicitement qu'elle est nuisible à la société ; au contraire, elle peut être très profitable. Vice versa, où j'affirme l'utilité d'une théorie pour la société, je ne veux pas du tout insinuer qu'elle est expérimentalement vraie*⁶. Pour échapper à l'intrusion de tout élément affectif et à tout soupçon de valorisation, sources d'illusions et de duperies, il a même envisagé la possibilité extrême de renoncer à l'emploi des notions courantes pour les remplacer, comme en algèbre, par de simples lettres de l'alphabet. Il est vrai, ce projet théorique est pratiquement irréalisable, même du point de vue de Pareto, dans la mesure où il reconnaît que la sociologie a pour objet d'analyser le rôle du sentiment dans le comportement social des êtres humains.

Une telle aridité n'est guère compatible avec les aspirations tumultueuses d'une certaine sociologie, plus soucieuse de trouver un refuge dans l'utopie que d'analyser positivement la réalité. Pareto ne peut que passer pour un rabat-joie aux yeux des rêveurs de la société future. On accep-

4. *La Transformation de la démocratie*, p. 6 .

5. *Traité de sociologie générale*, § 69, p. 28.

6. *Ibid.*, § 73, p. 31.

terait à la rigueur qu'il brocarde les révolutionnaires, c'est-à-dire les personnes, mais non point qu'il ricane devant la révolution et les fins ultimes et idéales qu'elle prétend promouvoir. Il apparaît ainsi comme le sociologue à contre-courant, bien qu'il utilise la méthode du démasquage idéologique. Ah ! s'il s'était contenté de montrer le rôle de l'idéologie dans le comportement des hommes, il serait certainement un des héros littéraires contemporains, mais il va jusqu'au bout de sa logique : il devient le *Spielverderber*, le trouble-fête. En effet, il montre que l'explication par l'idéologie est elle aussi idéologique et qu'au bout du compte elle devient la victime de sa propre duperie. Le désenchantement est total.

On aurait cependant tort de figer Pareto dans cette attitude extrême, car d'une part elle fut plus théorique que réellement adoptée par lui, d'autre part elle ne tient pas compte de son évolution intellectuelle, car elle correspond à un stade déterminé de sa pensée, celui du *Traité de sociologie générale*, le mieux connu de ses ouvrages. En effet, comme il a cru à l'économie pure, il a également cru à la science pure qui s'attacherait exclusivement aux faits et éviterait toute appréciation et toute interprétation. Il s'agit là d'une position de principe qui représente peut-être un idéal à atteindre ou encore un modèle, mais Pareto ne l'a jamais réalisée pratiquement. Non seulement il a employé le vocabulaire de tout le monde, et par conséquent des termes qui sont inévitablement multivoques, mais il a finalement renoncé à son projet de substituer aux mots courants les lettres de l'alphabet, *par crainte*, dit-il lui-même, *que le raisonnement n'en devienne ainsi trop ennuyeux et obscur* ; de plus, il ne s'est pas privé de valoriser, de porter des jugements et de prendre parti personnellement. Comment aurait-il d'ailleurs pu faire autrement, puisque la sociologie a pour objet d'étudier les actions non logiques, dominées par le sentiment et les passions, donc par des évaluations ? Il s'est posé à Pareto un problème qu'il n'a pas pu résoudre : du moment que l'action non logique est évaluative, le savant n'est-il pas obligé d'évaluer l'importance de l'évaluation dans l'action, du fait que par nature le sentiment échappe à la quantification, donc à la

mesure objective et à la stricte proportion ? Comment déterminer la part de foi ou d'idéal dans le déroulement d'une action sinon par évaluation ? Celle-ci reste une évaluation même dans un système qui procède par approximations successives. Ainsi, quand Pareto écrit : *De même que les anciennes divinités se succédaient, se dédoublaient, se faisaient concurrence, ainsi de nos jours, outre la divinité du socialisme, nous avons celle des « réformes sociales » ou des « lois sociales » ; et les petits dieux ne manquent pas, tels « l'art social », « l'hygiène sociale », « la médecine sociale », et tant d'autres choses qui, grâce à l'épithète « sociale », participent de l'essence divine*⁷, la qualification de ces processus comme des divinités ne relève nullement de la pure observation des faits, mais constitue une appréciation de nature évaluative, une estimation, sans doute suggestive, mais contestable. Il importe donc de ne pas prendre à la lettre toutes les déclarations de Pareto et de faire la différence entre le projet théorique d'une méthode rigoureusement logique et expérimentale et la mise en pratique des intentions. Le décalage est évident.

Certes l'idée de constituer une sociologie aussi rigoureuse et neutre que la physique a préoccupé Pareto depuis sa jeunesse, puisqu'il écrivait dans un de ses premiers écrits : *Le développement de la société humaine s'accomplit suivant des lois fixes et déterminées comme celles que nous a déjà révélées la physique*⁸. Cependant, ce qu'on appelle son cynisme, son mépris de la raison, est le résultat d'un lent développement et de multiples déceptions. Tout d'abord, en réduisant la pensée de Pareto à la conception exposée dans le *Traité de sociologie générale*, on oublie qu'à la fin de sa vie il s'est essentiellement intéressé à l'action politique, et qu'il a quelque peu négligé sa sociologie, sauf pour préciser l'un ou l'autre aspect, en particulier

7. *Traité de sociologie générale*, § 1081, p. 573.

8. Cité par G. Busino, *Introduction à une histoire de la sociologie de Pareto*, p. 13. Les développements de ce paragraphe s'inspireront de cet ouvrage du meilleur connaisseur de Pareto.

celui de la forme ondulatoire des phénomènes sociaux. On fait également bon marché de toutes les tribulations qui l'ont amené à cette prétendue conception pessimiste de la vie. Ce qu'il pensait comme jeune homme, il l'a exposé dans sa lettre du 7 décembre 1907 à Antonucci :

*Une pensée
impertinente*

En 1868, j'avais vingt ans et je pouvais adjoindre le raisonnement aux sentiments. Il me semblait alors, comme il semble à tout le monde, que mes convictions étaient le fruit du raisonnement et je ne m'apercevais pas que mon raisonnement n'était qu'une tentative en vue de donner une apparence logique à ce que de toute façon mes convictions m'obligeaient à croire.

Je lus alors Buckle et ce fut le coup de foudre. Cela me semblait être le nec plus ultra du raisonnement appliqué aux sciences sociales ; je retrouvais les méthodes utilisées en physique, science que j'étudiais alors à l'Université, et je m'émerveillais qu'il y eût des gens aussi ignorants et superstitieux pour ne pas comprendre cette doctrine.

Mon credo, en ce temps-là, était à peu près le suivant : l'économie politique, comme l'avaient conçue les économistes dits classiques, était une science parfaite ou quasi parfaite ; il ne restait qu'à mettre en pratique ces principes. Pour cela il fallait imiter la coalition de Cobden, qui était ce que l'humanité avait fait de plus sublime et de plus utile depuis des siècles. En politique, la souveraineté était un axiome, la liberté était une panacée. L'histoire nous montrait le peuple bon, honnête, intelligent, opprimé par les classes supérieures et par ses propres superstitions. Militarisme et religion étaient les fléaux majeurs de l'humanité. Parmi les Anciens, César, parmi les modernes, Napoléon I^{er} et Napoléon III représentaient pour moi des types de malfaiteurs. Je niais ou au moins j'excusais les maux de la démocratie. La terreur était une légère tache dans le contexte lumineux de la Révolution française⁹.

9. Cité par Busino, op. cit., p. 8-9.

Pareto était alors un ardent libéral (ce qu'il est d'ailleurs resté toute sa vie), partisan intransigeant du libre-échange en économie, un pacifiste en politique, un positiviste en science. Il admirait Bastiat, Stuart Mill et Darwin. Ingénieur à Florence il était un membre actif de la Société Adam-Smith, un opposant intransigeant du protectionnisme et du militarisme. Frappé par le lent déclin de la bourgeoisie, il rêva de réformes, car il prévoyait une révolution sociale ; ainsi il écrivait dans un article intitulé « Le Nouveau Tarif douanier italien » : *Seulement si les agriculteurs voulaient être justes et équitables, ils devraient demander la liberté de commerce pour tous, au lieu de réclamer leur part de privilèges... Quand industriels et propriétaires se mettent d'accord pour spolier leurs concitoyens, ils ne songent pas qu'il y a un troisième larron qui les guette, et auquel, tôt ou tard, il faudra bien donner sa part, et une part non petite, certes. Ce troisième larron c'est l'ouvrier manufacturier et agricole. Il demande aujourd'hui, il exigera un jour, qu'on détermine aussi par la loi son salaire, comme ses maîtres lui ont donné l'exemple pour le prix des marchandises qu'ils produisent*¹⁰. Il était attentif aux progrès du socialisme — *lentement, mais sûrement, la marée socialiste monte sur le continent européen*¹¹ —, il s'interrogeait sur la propriété privée qui demeure parce qu'on n'a encore rien trouvé de mieux à lui substituer. Pendant un certain temps il envisageait même avec faveur le socialisme, à condition évidemment qu'il respectât les libertés fondamentales, et il le voyait capable de prendre la relève de la bourgeoisie défaillante, affairiste et corrompue. Aucune des idées pour lesquelles il s'est battu ne s'est réalisée ; il subit même un échec aux élections législatives ; une de ses conférences à Milan fut troublée par la police ; le gouvernement italien lui interdit de faire des cours d'économie politique.

Les déceptions s'accumulant, Pareto devint de plus en plus amer et sombre. La politique protectionniste et mili-

10. Voir Pareto, *Libre-échange, protectionnisme et socialisme*, Genève, Droz, 1965, p. 15.

11. *Ibid.*, p. 49.

tariste triomphait en Italie ; le socialisme s'affirmait comme une force centralisatrice qui ne songeait qu'à l'intervention de l'Etat. Pareto combatta cette nouvelle forme d'étatisme. Il réfléchit sur les faiblesses de la démocratie, du parlementarisme, préoccupés de construire un « Etat éthique » qui n'est qu'un « Etat-gendarme ». Sans transiger avec son laïcisme, il s'irrita à la vue des exactions du gouvernement italien en ce qui concerne la liberté religieuse. Il se rendit compte que l'émotion et le sentiment constituent une force contre laquelle la raison est impuissante. En lisant les *Lettres d'Italie* qu'il publia à partir de 1890 dans le *Journal des économistes* on voit que lentement mûrissaient des idées qu'il développera plus tard : *L'histoire nous enseigne que ce n'est pas le raisonnement qui entraîne et fait mouvoir les grandes masses humaines, mais bien l'émotion qui s'en empare sous l'empire de certaines circonstances et dans un milieu ambiant qui y soit propice*¹². En conclusion d'une étude sur l'impôt sur le revenu en Saxe, dans laquelle il montre qu'il est vain d'espérer une solution du problème social en proposant une nouvelle distribution des richesses, il annonçait les principes de ce qui deviendra plus tard sa dialectique : *Actuellement, en Italie, le gouvernement de M. Crispi met en prison les socialistes sous prétexte qu'ils médisent de la propriété privée. Il nous semble que quand on pratique la spoliation sous forme de protection, et qu'on oublie dans les banques les principes du mien et du tien, on n'a guère le droit de se poser en défenseur de la propriété.*

*On enlève d'un côté au peuple une certaine somme pour la distribuer aux honnêtes compères qui jouissent des bienfaits de la protection, ou pour la détruire en dépenses inutiles. D'un autre côté, les socialistes veulent enlever aux riches une somme, qui est à peu près de même importance, pour la distribuer aux pauvres. Une chose vaut l'autre. Il y a là une question qui n'est que de personnes et nullement de principes*¹³.

12. *Ibid.*, p. 82.

13. *Ibid.*, p. 225.

Désillusionné, Pareto chercha une issue dans l'étude, et il se tourna avec passion vers des recherches d'économie, en particulier d'économie mathématique.

En 1891 il avait fait la connaissance de Walras qui fut, avec l'Autrichien Menger et l'Anglais Jevons, l'un des premiers théoriciens du marginalisme. En 1893 il lui succéda à l'université de Lausanne. Désormais Pareto put s'adonner entièrement à ses recherches et élaborer de façon systématique et cohérente, tout en les approfondissant, les intuitions qu'il a eues par son expérience et son contact avec le monde politique et économique. On peut suivre à la trace le cheminement de sa pensée en lisant les articles et notes qu'on a rassemblés dans l'ouvrage *Mythes et Idéologies*¹⁴ et dans les *Scritti sociologici*¹⁵. Dès ce moment, à côté de l'économie, la sociologie est au centre des réflexions de Pareto. On peut constater que dès 1900 il formulait déjà avec clarté ce qui sera un des fondements de sa sociologie. En effet, on peut lire dans l'étude intitulée *Une application des théories sociologiques*, qui a paru cette année-là, le texte suivant : *L'homme, bien que poussé à agir par des motifs non logiques, aime lier logiquement ses actions à certains principes et, de ce fait, il en imagine a posteriori pour les justifier. L'homme qui de telle sorte trompe autrui par ses propres affirmations, a commencé par se tromper lui-même et il croit fermement ce qu'il affirme*¹⁶. A cette époque apparaissent également certains thèmes clés de sa pensée ultérieure, en particulier l'idée que l'histoire se développe par alternance d'aristocraties, ainsi que la distinction entre la valeur de vérité d'une théorie et son utilité sociale.

On peut donc constater que, à la différence d'autres auteurs, Pareto n'était pas en possession, dès ses premiers écrits, de l'intuition fondamentale de son système. Au contraire, celui-ci s'est formé progressivement à travers des expériences et des activités concrètes et à la suite de la

14. Genève, Droz, 1966.

15. Turin, Utet, 1966.

16. G. Busino, *op. cit.*, p. 42.

réflexion d'un homme d'âge mûr sur ses propres déceptions et sur la manière dont les hommes agissent effectivement. Ce serait donc une erreur profonde que de limiter la pensée de Pareto à celle qui s'exprime dans le *Traité de sociologie générale*, car elle déborde largement ce cadre de maturité. Ce serait une erreur encore plus grave de dire que sa conception serait impertinente par arbitraire ou simple caprice d'auteur. En effet, elle est le résultat d'un long mûrissement et d'une recherche toujours attentive au réel et au vécu. Tout homme essuie des échecs et connaît des déceptions, mais rares sont ceux qui sont capables d'en faire la matière d'une réflexion. Il faut choisir entre la naïveté et la perspicacité. Pareto a su transformer la naïveté de sa jeunesse en perspicacité, de sorte que son impertinence est plus riche de pertinences que la naïveté qui reste fermée à l'expérience. Peut-être le prétendu cynisme de Pareto consiste-t-il à avoir montré que certaines naïvetés sont fausses, parce qu'elles dissimulent sous l'idéal un jeu hypocrite.

Cette présentation de Pareto souffrirait d'une grave lacune si nous ne parlions pas d'un autre aspect de sa personnalité, qu'on peut appeler hédoniste, tel qu'il se révèle dans un ouvrage publié en 1911 sous le titre *Le Mythe vertuiste et la littérature immorale*. Il y fustige le rigorisme moraliste, d'origine protestante et anglo-saxonne, qui s'acharne à censurer non seulement ce qui passe pour libidineux, mais même ce qui est simplement léger et frivole. Nulle part il n'a manifesté avec autant d'entrain la richesse de son érudition, mais aussi sa verve satirique et son humour alliant le sens de la cocasserie et la facilité rhétorique. On sent qu'en rédigeant cet ouvrage il jouissait à l'avance du scandale qu'il allait provoquer chez les bien-pensants. Le thème devait sans doute faire partie primitivement du *Traité de sociologie générale*, mais le nombre de notes accumulées a fait qu'il l'en a disjoint. Il déplore que le rigorisme ait atteint maintenant les pays latins et surtout qu'il imprime sa volonté à l'Etat : *L'Eglise catholique, là où elle avait l'appui du bras séculier, aurait pu pourchasser et détruire le Décaméron de Boccace. Elle ne l'a pas fait. Mais elle ne permettait pas qu'on mît, dans*

Vilfredo
Pareto

ses écrits sérieux, des attaques semblables à celles qu'on trouve dans le Décaméron, contre la religion, les moines et les prêtres.

L'obscénité a encore servi de couvert à Bayle et à Voltaire pour diminuer le danger de leurs attaques contre la religion dominante.

Maintenant les rôles sont renversés. On peut tourner en ridicule, tant qu'on veut, les tabous de la religion ; mais on doit respecter les tabous de la chasteté. L'Etat n'a plus de doctrine orthodoxe quant à l'organisation sociale, il en a une quant aux sentiments sexuels. On peut exposer, dans un kiosque, un journal anarchiste où il est dit que « les prolétaires doivent crever la panse des bourgeois » ; il est défendu d'y exposer l'image d'une femme nue¹⁷.

Les temps ont bien changé depuis que Pareto a écrit ce livre. A la vérité, il s'agit cependant de tout autre chose que d'un simple livre de circonstance. En effet, Pareto y montre que le vertuisme est de toutes les époques, et il confirme ainsi sa thèse sur les dérivations, tout en insistant sur la manière dont les vertuistes détournent la morale vers des objectifs politiques. Mais c'est aussi Pareto qu'on apprend à mieux connaître, car certains traits de sa personnalité, présents certes dans les autres ouvrages, s'y accusent plus fortement : un tempérament volontiers anarchisant, suivant la pente du libéralisme extrême, un esprit XVIII^e siècle continuant le combat pour les Lumières et contre l'obscurantisme et cherchant dans une certaine frivolité la compensation à l'amour de la science rigoureuse, et enfin un goût pour le paganisme et pour le polythéisme qui permet de sacrifier successivement à plusieurs dieux.

17. *Le Mythe vertuiste*, p. 23.

2. L'économiste

C'est d'abord comme économiste que Pareto s'est fait connaître. Ses premières recherches, ses premiers écrits portent en effet sur la politique économique, commerciale et financière, sur les problèmes du libre-échange et la rente. S'il s'est tourné par la suite vers la sociologie, c'est parce qu'il s'est rendu compte que l'application d'une théorie économique se heurte à des obstacles sociaux qui peuvent consister aussi bien en préjugés qu'en difficultés ayant leur origine dans la situation politique contingente ou bien dans la nécessité de tenir compte de facteurs autres que celui de la seule économie. Au départ, cette résistance a irrité Pareto qui croyait que, parce qu'une théorie est bonne, elle recueillerait l'assentiment général et qu'elle pourrait être immédiatement appliquée. La déception qu'il a éprouvée à la suite de ses échecs, il l'a surmontée en portant toujours plus son attention aux problèmes de l'action humaine et à la sociologie afin d'y trouver l'explication de ces résistances. Nous négligerons cependant ses premiers écrits économiques, car ils consistent essentiellement en des œuvres de circonstance et de combat en faveur de l'introduction d'une politique de libre-échange en Italie.

C'est sa rencontre avec Walras et sa nomination comme professeur à l'université de Lausanne qui déterminèrent sa nouvelle orientation ; il se révéla très vite comme un théoricien original en économie politique, dans la lignée de

la théorie marginaliste. Pareto ne s'est pas contenté d'être un simple professeur qui se borne à exposer des théories ou des systèmes, mais il fut un chercheur et un créateur, voire un précurseur dans certains domaines de sa discipline, en particulier l'économétrie. Il ne saurait évidemment être question ici d'analyser toute la pensée économique de Pareto, c'est-à-dire de retracer, en les résumant, son *Manuel d'économie politique*, son *Cours d'économie politique* ou *Les Systèmes socialistes* et présenter ses vues sur le capital, la rente, la monnaie, l'épargne, le système bancaire, les phénomènes de production et de distribution, ou encore interpréter son quasi-silence sur le problème des investissements. Certains spécialistes des sciences économiques trouveront peut-être à redire, parce que je ne souligne pas tel ou tel point qui leur paraît important. Etant donné les limites de mon travail, je me contenterai d'indiquer aussi clairement que possible les centres d'intérêt de Pareto économiste.

1. L'économie pure

Suivant l'heureuse formulation de F. Perroux, Walras a été, avec ses *Eléments d'économie pure*, le « pionnier » d'une systématisation de l'économie, dont Pareto a été l'« architecte »¹. C'est en effet ce dernier qui a élaboré le concept d'économie pure de la façon la plus cohérente et la plus claire, tout en l'étendant à l'ensemble de l'économie, alors que Walras l'avait limité à la seule économie du marché. Par économie pure il faut entendre l'analyse du processus économique pour lui-même, indépendamment de tout postulat psychologique et des autres facteurs sociaux, politiques, moraux ou esthétiques et sans considération d'aucune finalité externe. A cet effet, Pareto a éliminé, sans les déconsidérer pour autant, mais uniquement

1. F. PERROUX, *L'Economie du XX^e siècle*, 3^e édit., Paris, P.U.F., p. 7.

parce qu'elles n'entraient pas dans le cadre de sa recherche, d'autres directions du travail des sciences économiques :

L'économiste

a) Il refuse toute discussion sur la nature psychologique ou philosophique du besoin ou du désir pour ne retenir que le fait objectif des préférences. La question n'est pas pour lui de savoir pourquoi un homme désire telle ou telle chose, mais il part de l'existence objective du désir pour en tirer les conséquences économiques. Il écrit à Adrien Naville dans une lettre du 11 janvier 1897 : *Pour l'économie pure le problème me semble résolu. Si un homme a du vin et veut l'échanger contre des poulets, il existe certainement un groupe de forces qui le pousse à boire du vin et un autre groupe de forces qui le pousse à manger les poulets. L'homo œconomicus est une balance plus ou moins parfaite pour peser ces forces. Je peux supposer la balance parfaite, et construire une théorie qui est, à peu près, semblable à la mécanique rationnelle. Je ne préjuge rien de la nature de ces forces, je n'ai même pas besoin de discuter le déterminisme, le libre arbitre, etc. J'ai repoussé toutes les difficultés, laissant à la psychologie de les résoudre*².

b) Il se désintéresse de tout problème de conjoncture dont l'analyse aurait pour but de fournir une solution pratique à une situation concrète et contingente, ce qu'il appelle *les recettes utiles aux particuliers et aux autorités publiques*.

c) Il se défend de faire une quelconque œuvre d'anticipation et de valorisation, au sens de l'élaboration d'une doctrine économique et sociale, à la manière du marxisme, par exemple, qui prétendrait apporter le bonheur au genre humain. L'idée d'économie pure implique au contraire qu'on isole l'activité économique parmi les autres activités humaines, qu'on en détermine les présupposés propres, qu'on recherche les uniformités et les constantes valables pour n'importe quel système économique, et qu'on en tire les conséquences logiques. Il définit ainsi son projet dans

2. Citée par Busino dans sa note précédant la nouvelle édition du *Cours d'économie politique*, Genève, Droz, 1964, p. XXV.

une lettre à l'économiste italien, son ami Maffeo Pantaleoni : *J'appelle économie pure l'ensemble des doctrines que l'on peut déduire du postulat hédoniste avec peu ou pas d'autres propriétés du psychisme humain. L'économie pure étudie l'homo œconomicus qui est guidé uniquement par le désir d'obtenir le maximum d'utilité avec un minimum d'effort. L'économie appliquée ajoute à cette qualité principale de l'homo œconomicus toutes les autres qualités que nous connaissons. Mais moi, je tiens peu à cette classification. Toute autre peut être bonne, pourvu que l'on enseigne les relations entre les choses*³.

L'économie pure repose donc sur la seule considération, par abstraction, de l'homme agissant économiquement ou *homo œconomicus* qui pour atteindre un but déterminé emploie les moyens adaptés, en dehors de toute détermination morale ou autre qui peut intervenir dans une action concrète⁴. Cet *homo œconomicus* se réduit par conséquent au choix que fait un sujet pour s'assurer le maximum de satisfaction. Autrement dit, l'économie pure considère un sujet quelconque en tant qu'il affirme une préférence quelconque, sans porter un jugement sur la pertinence ou la valeur morale du choix ni sur la qualité des objets choisis. Elle se borne à constater l'existence de telles préférences sans chercher à savoir si elles sont profitables ou non, bonnes ou mauvaises. Elle reste neutre. Ces préférences constituent des faits objectifs puisqu'ils sont observables, bien que la décision reste subjective, étant donné qu'elle dépend de la volonté du sujet qui y voit une utilité. C'est tout ce dont l'économie pure a besoin pour construire la conduite de l'homme qui, pour assurer le maximum de satisfaction, fait appel aux moyens et aux ressources dis-

3. Citée par Busino, *Introduction à une histoire de la sociologie de Pareto*, p. 27.

4. Comme la mécanique rationnelle considère des points matériels, l'économie pure considère l'homo œconomicus. C'est un être abstrait, sans passions ni sentiments, recherchant en toute chose le maximum de plaisir, ne s'occupant d'autre chose que de transformer les uns en les autres les biens économiques. Il y a une mécanique du point ; il y a une économie pure de l'individu.

ponibles. Il s'agit là d'une action logique, dont le but et les moyens sont rigoureusement déterminables, à la condition évidemment qu'on ne choisisse que des moyens qui sont adéquats au but, donc orientés uniquement vers la recherche du maximum de satisfaction : *Notre étude, dit Pareto, a pour objet les phénomènes qui résultent des actions que font les hommes pour se procurer les choses dont ils tirent la satisfaction de leurs besoins ou leurs désirs*^{4 bis}. Si la structure d'une telle action n'offre pas de difficultés à l'analyse, il n'en va pas de même du vocabulaire qu'on emploie en général, car il est source d'équivoques. C'est le cas de la notion d'utilité.

Le terme d'utilité peut signifier deux choses en économie : d'une part, par opposition à ce qui est nuisible, ce qui est profitable, bénéfique ou précieux ; d'autre part ce qui convient à la satisfaction d'un besoin ; peu importe si cette chose est bonne ou mauvaise, nuisible ou non. Or, ce double sens est source d'équivoques car il arrive fréquemment que les économistes passent de l'une des significations à l'autre, tout en laissant croire qu'ils parlent toujours de la même chose. Ils suscitent ainsi des confusions qui troublent la logique de leur raisonnement et rendent caduque la validité de leurs démonstrations. Pour éviter ces malentendus, Pareto a proposé d'utiliser deux concepts différents, celui d'utilité pour désigner ce qui est profitable ou bénéfique, et celui d'ophélimité pour désigner *le rapport de convenance qui fait qu'une chose satisfait un besoin ou un désir, légitime ou non*⁵. Le vin, par exemple, est ophélimite pour combler le désir de l'alcoolique, bien qu'il puisse ne pas être utile à sa santé. L'utilité implique donc une valorisation, mais non l'ophélimité, qui marque le fait brut et objectif de la convenance d'un objet pour satisfaire un besoin déterminé. On peut donc discuter de l'utilité d'une chose suivant qu'on se place à un point de vue politique, moral ou religieux, par exemple s'il vaut mieux pour une nation d'être prospère par son activité économique ou par ses conquêtes militaires, mais non de l'ophélimité, qui, bien

4 bis. Pareto, *Cours d'économie politique*, Genève, 1964, p. 3.

5. *Ibid.*, p. 3.

qu'elle soit subjective, du fait qu'elle est liée au besoin ou au désir d'un être, exprime comme rapport de convenance une réalité objective. L'ophélimité est subjective en ce sens qu'un timbre intéresse un collectionneur et non point le non-collectionneur, mais elle est objective du fait que c'est le timbre qui répond à la satisfaction du collectionneur. Quand donc l'économie pure considère la conduite de l'*homo æconomicus* comme celle d'un sujet qui cherche à se procurer le maximum de satisfaction, c'est l'ophélimité et non l'utilité qu'elle considère. C'est par là qu'elle diffère des autres orientations de l'économie qui entendent être utiles, soit qu'elles présentent une solution pour une situation donnée (faut-il augmenter ou non la production d'une entreprise), soit qu'elles veulent faire le bonheur de l'homme (par le socialisme par exemple et non par le capitalisme). On peut donc définir l'*homo æconomicus* comme l'individu qui tend à la plus grande ophélimité, étant entendu que cette satisfaction ne doit pas être confondue avec le plus grand plaisir ou la plus grande jouissance, car pour l'ascète par exemple il s'agit d'un maximum de privations. L'individu reste donc juge de ses préférences, mais celles-ci une fois affirmées, l'ophélimité exprime la manière la plus convenable ou la plus adéquate de les satisfaire.

On peut regretter que cette distinction entre utilité et ophélimité (Pareto était d'ailleurs prêt à renoncer à ce terme pour un autre, s'il devait choquer les puristes du langage) n'ait guère été retenue par les économistes et que le terme d'ophélimité n'ait pas eu la fortune qu'espérait Pareto, car la langue de l'économie aurait gagné en précision et l'on aurait pu éviter des erreurs et des paralogismes. Je prends un exemple. Quand Ricardo écrit : « L'eau et l'air dont l'utilité est si grande, et qui sont même indispensables à l'existence de l'homme, ne peuvent cependant, dans les cas ordinaires, être donnés en échange pour d'autres objets. L'or, au contraire, si peu utile en comparaison de l'air et de l'eau, peut être échangé contre une grande quantité de marchandises », Pareto remarque à juste titre que ce parallèle ne tient pas, car l'utilité est prise dans deux sens différents, une fois dans le sens de l'ophélimité, l'autre fois dans celui d'utilité au sens ordinaire.

Au départ, Pareto avait une confiance extrême dans les possibilités de l'économie pure, car il la voyait capable de résoudre pour ainsi dire tous les problèmes de l'économie. Cet espoir avait sa source dans la conception qu'il se faisait de la science économique en général, une *science naturelle*⁶, au même titre que la chimie ou la physiologie : l'économie pure en serait le fondement mécanique. Il écrivait par exemple en 1898 que l'économie pure *n'est pas seulement semblable à la mécanique, c'est à proprement parler un genre de mécanique*, et il ajoutait : *En posant le problème économique, on arrive à des équations qui sont exactement celles de la mécanique, dans un espace à n dimensions. Les équations étant identiques dans les deux cas, les solutions le sont aussi*⁷. Avec le temps Pareto est cependant devenu plus prudent, au fur et à mesure que la réflexion sociologique lui permettait de saisir que ce qui est résolu au niveau du raisonnement théorique n'est pas forcément adopté en pratique, à cause de la pesanteur des facteurs non économiques et de la vie politique et sociale en général. La vie n'obéit pas aux instruments rigides de l'analyse théorique. Aussi écrivait-il en 1913 : *Toute personne qui veut tirer la solution d'un problème pratique exclusivement des théories de l'économie pure, ou même de celles de l'économie appliquée est généralement dans le faux ; il faut y ajouter des considérations d'un grand nombre d'autres sciences sociales. De même toute personne qui voudrait cultiver un champ en se laissant guider exclusivement par des considérations de chimie agricole, serait dans le faux. De ces faits indéniables, doit-on tirer la conclusion que les théories économiques sont fausses, qu'elles sont inutiles pour la connaissance des phénomènes sociaux, ou bien que les théories chimiques sont fausses, qu'elles sont inutiles pour la connaissance des phénomènes agricoles ? Non, évidemment. La seule conclusion légitime est que ces théories ne considèrent qu'une partie des phénomènes, qu'il faut en ajouter d'autres, qui*

6. *Ibid.*, p. 2.

7. *Marxisme et Economie pure*, p. 107 et 109.

tiennent compte des autres parties⁸. Sans insister trop longuement sur l'évolution intellectuelle de Pareto en ce domaine, puisqu'il a même fini par reconnaître quelques vertus au protectionnisme qu'il avait toujours combattu sans réserves au nom de sa foi intransigeante dans le libre-échange, il me semble cependant utile de définir la tâche limitée et précise qu'il fixait à l'économie pure.

a) Elle a pour rôle de déterminer avec rigueur les concepts essentiels de la vie économique, tels ceux d'échange, de valeur, de capital, de monopole, etc., sans lesquels la vie économique serait impossible. Cette ambition est assez vaste, puisque Pareto entend parvenir à un système général de l'économie qui serait valable pour n'importe quel régime, qu'il soit capitaliste ou socialiste. *L'économie pure, écrit-il, doit servir à établir les lois des phénomènes aussi bien dans une société où règne la propriété privée que dans une société où existerait la propriété collective ; en général, une organisation quelconque étant donnée, elle doit nous mettre à même d'en prévoir les conséquences économiques*⁹. Il existe en effet certaines lois fondamentales qu'aucun régime ne peut négliger en pratique, même s'il les nie théoriquement ou idéologiquement, sous peine de bloquer le développement économique et par conséquent le processus normal de la vie sociale.

b) Il lui appartient de définir les implications conceptuelles permanentes des notions économiques pour séparer ce qui relève strictement du seul processus économique et ce qui appartient au jugement moral ou aux contingences historiques. *Ne vous semble-t-il pas, dit-il dans son discours d'installation en tant que professeur ordinaire, que pour donner un avis éclairé sur le point de savoir si l'appropriation des capitaux est utile ou nuisible à la société, il faut avant tout connaître ce que c'est qu'un capital, et quelles sont ses fonctions économiques ? Ne serait-il pas bon aussi de demander à l'histoire et à la statistique de nous renseigner sur la manière dont les biens économiques se trans-*

8. *Ibid.*, p. 168.

9. *Ibid.*, p. 127.

forment les uns en les autres ? Pensez-vous qu'il serait superflu de tenter de mettre un peu d'ordre dans ce nombre immense de faits, de les classer et de tâcher d'en déduire des lois générales ? Eh bien ! tel est l'unique but de la science économique¹⁰. Il y a des caractéristiques conceptuelles qui font que la rente est la rente, qui sont liées à la notion même et qui sont indépendantes des conditions historiques variables au sens où chaque époque y ajoute tel trait secondaire et retranche un autre qui semblait plus important. Or, de nombreuses théories économiques s'attachent à ces aspects secondaires et variables, les élèvent à tort au rang de propriétés fondamentales, d'où une confusion pernicieuse à l'intelligence rationnelle du phénomène économique. Sans doute le concept pur élaboré par l'abstraction théorique n'existe pas dans la réalité concrète, mais son irréalité aide justement à mieux connaître le réel. Si l'on fait abstraction du naturalisme implicite que comporte la référence à la mécanique rationnelle, la méthode de Pareto, bien qu'elle soit moins élaborée théoriquement, est parfois proche du type idéal de Weber : *L'économie politique pure devient ainsi semblable à la mécanique dite rationnelle qui, elle aussi, étudie les propriétés des corps idéaux. Les corps solides de la mécanique rationnelle n'existent pas plus dans la nature que l'homo œconomicus*¹¹.

c) Enfin, il lui incombe, sur la base d'une analyse logique de l'action, de rationaliser le processus économique : *C'est un fait incontestable que, depuis quelque temps, il y a une tendance à donner une nouvelle forme aux doctrines économiques. On tâche de les rendre rationnelles, et on y introduit le raisonnement mathématique*¹². Grâce à cette rationalisation, il sera possible de découvrir les uniformités, les constantes ou les lois de la vie économique, étant bien entendu qu'une telle recherche ne saurait jamais rendre compte exhaustivement de l'ensemble des phéno-

10. *Ibid.*, p. 116.

11. *Ibid.*, p. 17.

12. *Ibid.*, p. 1.

mènes économiques : *En attendant, nous voyons que l'économie pure, comme l'économie politique en général n'ont pas directement une utilité pratique appréciable ; elles ne peuvent avoir, du moins pour le moment, qu'une utilité théorique : celle de nous faire connaître les uniformités expérimentales de certains phénomènes, auxquelles on donne le nom de lois*¹³.

Pour donner plus de rigueur au raisonnement en économie, Pareto a bataillé ferme en faveur de l'introduction des mathématiques, égratignant au passage ceux qu'il appelait les *économistes littéraires*. Sur ce point aussi il a transigé, car, s'il fut au départ convaincu que tout pouvait se résoudre par équations, il en arriva même à critiquer son maître Walras d'avoir été trop irréductible sur ce chapitre. En effet, dans son introduction à la *Théorie mathématique de l'échange* d'A. Osorio, Pareto écrit en 1913 : *On s'est imaginé qu'en appliquant les mathématiques à l'économie politique, on donnerait aux démonstrations de cette science une rigueur et une évidence qui leur faisaient défaut, et que, de la sorte, on obligerait tout le monde à les accepter. Walras a donné en plein dans cette erreur, non seulement pour l'économie pure, mais pour des questions pratiques, dont il croyait pouvoir imposer la solution au nom de la rigueur des mathématiques. Inutile d'ajouter qu'il s'est complètement trompé*¹⁴. Néanmoins, il n'en reste pas moins que Pareto fut un précurseur dans le domaine de l'économétrie. Il voyait un double avantage dans le recours aux mathématiques : d'une part elles contribuent à la constitution d'un « langage technique » indispensable à toute science qui veut dépasser le vague des connotations du langage ordinaire ; comme telles, elles permettent d'éviter certaines erreurs, comme celle des économistes littéraires qui, ignorant la notion de fonction continue, confondent la tendance à l'accroissement et l'accroissement, c'est-à-dire mathématiquement la tangente avec sa courbe ; d'autre part, elles suppléent aux carences de la logique usuelle : celle-ci

13. *Ibid.*, p. 164.

14. *Ibid.*, p. 164.

peut traiter convenablement les problèmes où l'on considère des causes et des effets ; elle devient impuissante dans les cas de mutuelle dépendance, et il faut alors avoir recours à une logique spéciale : à la logique mathématique¹⁵. Cela dit, il y a de la place pour tout le monde : pour les économistes littéraires et pour les économistes mathématiciens. Revenant sans cesse au modèle des sciences de la nature, il déclare : *Chacun peut choisir la méthode qu'il préfère. Même parmi les astronomes, les uns développent la théorie mathématique, les autres observent sans s'occuper de la théorie. Ils contribuent tous également au progrès de la science... Les économistes qui ne veulent pas s'occuper de mathématiques ont donc un large champ ouvert à leur activité, et ils n'ont pas besoin d'envier celui que quelques-uns de leurs confrères tâchent péniblement de faire fructifier*¹⁶.

Malgré ses exigences en ce qui concerne la rigueur, Pareto refusait cependant toute orthodoxie méthodologique : *Il n'y a pas de méthode scientifique infaillible, il y en a de plus ou moins bonnes. Allant à un extrême opposé, quelques-uns des novateurs ont conclu qu'on ne pouvait plus étudier l'économie politique, si ce n'est au moyen de la méthode mathématique ; on niait le progrès qu'ils avaient fait faire à la science ; ils ont nié, à leur tour, les progrès qu'elle devait à leurs devanciers*¹⁷. Au fur et à mesure que, l'expérience aidant, il devint plus souple dans ses conceptions mais non pas moins mordant dans son style, il devint également toujours plus critique à l'égard de ses propres idées pour apprécier à sa juste valeur l'admirable idée que Stuart Mill a développée dans *On Liberty* : *Aucun principe ne peut être tenu pour vrai s'il repousse victorieusement toutes les attaques qui sont dirigées contre lui*¹⁸.

15. *Ibid.*, p. 166.

16. *Ibid.*, p. 28.

17. *Ibid.*, p. 4. Voir également *Manuel d'Economie politique*, p. 146, § 3.

18. *Ibid.*, p. 2.

2. L'équilibre économique

Si nous consacrons un paragraphe spécial à la théorie de l'équilibre économique de Pareto, c'est parce que, à notre avis, elle est capitale pour la compréhension de sa théorie sociologique, en particulier sa conception fondamentale de l'hétérogénéité sociale et celle de la mutuelle dépendance des phénomènes. Cette notion d'équilibre Pareto l'a également héritée de Walras, mais il lui a donné une extension plus grande en traitant parallèlement l'équilibre économique et l'équilibre social. Je voudrais insister dès maintenant sur le fait que la notion d'équilibre constitue pour ainsi dire la trame de la pensée générale de Pareto. Sa thèse de physique porte sur l'équilibre des corps ; sa pensée économique a pour centre l'équilibre. Son *Traité de sociologie*, une fois qu'il aura trouvé les éléments de sa théorie de la société, s'achève par un chapitre sur l'équilibre social. Il semble donc que nous sommes en présence du concept fondamental qui oriente toute sa conception des choses et sa philosophie.

Par cette notion d'équilibre il entend représenter sous forme quantitative l'ensemble des forces ou conditions qui agissent concurremment sur un système considéré, que ce soit celui de la production, de la consommation ou celui de la population. Elle est liée à la loi de ce qu'il appelle la mutuelle dépendance des phénomènes, ce qui veut dire que tout état est chaque fois conditionné par une pluralité de causes ou phénomènes qui agissent et réagissent sans cesse les uns sur les autres. Autrement dit, un état n'est jamais la résultante d'une cause unique, mais toujours d'une multiplicité de causes. Sur ce point, Pareto a indéniablement exercé, avec d'autres, une influence déterminante sur l'évolution de l'épistémologie moderne dans les sciences sociales, car il fut l'un de ceux qui ont battu en brèche l'idée longtemps dominante de la causalité unique, en ce sens qu'il suffirait de connaître la cause d'un phénomène pour pouvoir en prévoir les effets constants. Aussi s'en prend-il aux théories qui cherchent *la* cause de la valeur ou *la* cause du mouvement de la population ; en réalité

il y a toujours *des* causes qui agissent corrélativement en covariance. A la causalité au singulier il faut substituer la causalité au pluriel. La méconnaissance de la mutuelle dépendance des phénomènes est à la source d'un nombre considérable d'erreurs, par exemple celles qui cherchent à expliquer un état social exclusivement par l'économie ou exclusivement par la politique, ou exclusivement par les conditions physiques d'ordre climatique ou géographique ou encore exclusivement par la race, etc. *L'idée que le bien-être économique et moral d'un peuple dépend exclusivement, ou principalement, de la forme de son gouvernement était très répandue autrefois, et l'est encore assez aujourd'hui. Quelques économistes, voulant réagir contre cette erreur, sont tombés dans l'erreur opposée, en niant toute influence de la forme de gouvernement sur le bien-être du peuple. On retrouve les mêmes erreurs au sujet de l'action de la législation. Croire que les lois peuvent tout pour changer l'état social d'un peuple, et croire qu'elles ne peuvent rien, sont deux points de vue également erronés*¹⁹.

Certes, dans certaines conditions bien délimitées, une série de causes peut exercer une influence prépondérante, mais on ne saurait en conclure qu'elle l'exerce toujours et absolument, quelle que soit la situation. C'est la croyance en une causalité unique et unilatérale qui est à l'origine des solutions erronées que proposent certaines théories économiques et sociales, par exemple le socialisme, qui considère la distribution des richesses comme la cause principale de la configuration d'un système social et qui estime en conséquence qu'il suffirait de modifier cette cause, en abolissant par exemple la propriété privée, pour changer également les effets ou l'ensemble du système social. Dire avec Marx que l'économie est déterminant en dernière analyse, c'est simplement utiliser un autre langage pour donner la primauté ou la prépondérance à une cause unique, car la dialectique de la structure et de la superstructure ne modifie pas la causalité absolue qui est à la base de la

19. *Cours d'économie politique*, t. II, p. 17, § 605.

théorie. Si l'état social et économique détermine certainement l'évolution de l'état intellectuel, en revanche ce dernier détermine également celle de l'état économique, et l'on ne saurait donner une signification prépondérante à l'un de ces deux ordres de causes sans quitter le terrain scientifique pour celui de la divagation métaphysique. En effet, *une répartition donnée de la richesse est « l'effet » de ces conditions. La preuve est facile. Il suffit d'observer ce qui se passe dans les différentes classes sociales. Il nait des individus imprévoyants et paresseux parmi les pauvres comme parmi les riches*²⁰.

Etant donné la pluralité des causes ou des variables qui agissent corrélativement — pour Pareto mutuelle dépendance ou corrélation sont des expressions synonymes — la notion d'équilibre lui semble la plus appropriée pour déterminer un état économique ou social, avec cette différence cependant qu'en économie pure le problème est plus aisé à résoudre qu'en sociologie, parce qu'on se trouve en présence de conditions homogènes et d'action répétées des individus pour donner satisfaction à leurs désirs. Il définit ainsi l'équilibre économique : *On peut dire que l'équilibre économique est l'état qui se maintiendrait indéfiniment s'il n'y avait aucun changement dans les conditions dans lesquelles on l'observe. Si pour le moment, nous ne considérons que l'équilibre stable, nous pouvons dire qu'il est déterminé de telle sorte que, s'il n'est que faiblement modifié, il tend immédiatement à se rétablir, à revenir à son premier état. Les deux définitions sont équivalentes*²¹. On peut illustrer cette définition avec un exemple concret : *D'un repas à l'autre, l'individu reçoit une certaine impulsion qui se manifeste par un besoin d'aliments. Cette impulsion s'arrête, ce besoin s'éteint quand l'individu a pris son repas. C'est là l'état qu'il est important de considérer en économie, pour ne pas se perdre en des détails oiseux et futiles ; on pourrait lui donner un nom quelconque, le désigner par une simple lettre de l'alphabet, par exemple*

20. *Ibid.*, t. II, p. 21, § 608.

21. *Manuel d'économie politique*, p. 153, § 22.

l'appeler l'état X ; mais par analogie avec le phénomène mécanique, on peut simplement l'appeler l'état d'équilibre²².

L'économiste

Une fois un équilibre défini, si la modification d'une des conditions qui le composent modifie l'état lui-même, il est possible de déterminer au moins relativement l'action causale qu'elle exerce. Ainsi Pareto estime que l'on peut, grâce à cette notion d'équilibre, établir scientifiquement les variations et modifications qui peuvent affecter un système économique et social quelconque.

Certes, nous sommes en présence d'une notion fort abstraite, puisque les conditions retenues définissent « un phénomène idéal » qui n'a de validité que dans les limites des conditions qui le déterminent, mais, estime Pareto, ce phénomène est une première approximation qui, à l'aide d'autres approximations, doit nous permettre de saisir toujours mieux le phénomène concret. Epistémologiquement, le principe de mutuelle dépendance se complète par celui des approximations successives. Il faut entendre par cette dernière expression la multiplication des moyens d'approche ou des points de vue pour toujours mieux éclairer le phénomène que, malgré la meilleure volonté, on ne parviendra pas à expliquer exhaustivement : *L'étude des phénomènes économiques, dit Pareto, peut se comparer à celle de la surface de la terre. C'est déjà une notion très précieuse que de savoir que la forme de notre terre est à peu près celle d'un sphéroïde, mais ce n'est là qu'une première approximation qui néglige les plus hautes montagnes et les plus profonds abîmes de l'océan. Une seconde approximation nous est donnée par la géographie, une troisième par la topographie, mais jamais nous n'aurons une description du globe qui tienne compte de la moindre taupinière et du plus petit caillou. De même, jamais nous ne connaissons le phénomène économique dans ses moindres détails, mais nous pouvons en avoir des représentations de plus en plus approchées. La conception de l'équilibre économique, qui est fondamentale dans la science, conduit à la*

22. *Marxisme et Economie pure*, p. 167.

*première approximation du phénomène économique*²³. Cela vaut également pour une théorie scientifique, quelle qu'elle soit, car aucune ne rend compte intégralement des phénomènes qu'elle embrasse. Elle n'est qu'une approximation, qu'il faut sans cesse corriger, parfois abandonner au profit d'une autre plus appropriée. C'est dans ce contexte épistémologique qu'il faut comprendre la notion d'équilibre chez Pareto, sinon la critique porte à faux, comme celle de G. Perrin dans sa *Sociologie de Pareto*.

Pour des raisons qui tiennent aux possibilités d'explication mathématique, Pareto a limité son analyse positive à la partie statique, à savoir l'étude d'un phénomène isolé, telle la production ou la consommation d'une quantité déterminée de marchandises et à l'étude d'un phénomène continu, par exemple cette même production ou consommation dans une unité de temps défini. Contrairement à ce que lui reprochent certains interprètes, il n'a nullement négligé ni surtout mésestimé la partie dynamique : il constate seulement que l'économiste dispose de trop peu d'éléments et d'une théorie mathématique adéquate pour la traiter convenablement²⁴. En effet, la partie dynamique s'intéresse aux équilibres successifs, étant entendu que la corrélation entre ces équilibres peut conduire à une théorie du développement, en ce sens qu'il peut en résulter un accroissement au sens de la productivité, par exemple. Pareto s'est plus spécialement intéressé au phénomène de crise économique, qui est l'un des aspects de la dynamique économique, et il lui a consacré tout un chapitre du *Cours d'économie politique*. Il y montre non seulement que l'on aurait tort d'interpréter les crises économiques uniquement comme des phénomènes de dépression, car elles apparaissent aussi bien en période « ascendante » qu'en période « descendante », mais qu'elles ne constituent pas des phénomènes nécessairement anormaux ou des accidents. Malheureusement nous ne disposons pas encore de l'outil mathématique nécessaire pour expliquer ces ondulations normales, et plus particulièrement d'une théorie de mécanique ondulatoire. De toute

23. *Ibid.*, p. 72.

24. V. en particulier *Marxisme et Economie pure*, p. 109.

façon, la crise ne saurait être interprétée par la simple statique, et puisqu'elle est un aspect inévitable du développement, du fait de son caractère ondulatoire, il pose la question : *S'il était possible d'empêcher absolument les crises, serait-il utile de le faire ? On serait tenté de répondre affirmativement, mais un examen un peu plus approfondi de la question fait surgir de nombreux doutes. Il n'est pas du tout sûr que le mouvement rythmique ne soit pas une des conditions du progrès économique. Au contraire, il paraît fort probable que ce mouvement n'est qu'une manifestation de la vitalité de l'organisme économique. Les alternatives de repos et d'excitation paraissent nécessaires à tous les organismes vivants supérieurs*²⁵. C'est de ce point de vue qu'il faut considérer la critique que F. Perroux fait de la théorie parétienne de l'équilibre. Il remarque d'une part que l'équilibre à lui seul « n'est pas une représentation correcte de la vie des économies marchandes, ni une figuration satisfaisante des conditions d'optimum, ni même un moyen sûr de classer et de comprendre les changements... Chaque fois que les relations entre sujets, entre adversaires, sont présentées comme des relations entre objets, entre contigus physiques, la fécondité du schéma est compromise »²⁶, d'autre part que « l'expression logique de l'univers parétien peut être perfectionnée et raffinée autant qu'on le voudra ; sauf à changer l'attitude centrale de pensée et la notion d'équilibre qui nous sont proposées par V. Pareto, il est impossible de rendre intelligible la macro-décision », car explique un peu plus loin Perroux, « l'équilibre parétien est une machine à éliminer l'intention et la décision globale »²⁷. Ces observations sont parfaitement justes si l'on considère la théorie effectivement élaborée par Pareto, qui s'est limité à la seule statique, mais la lecture de son œuvre indique qu'il n'excluait pas la nécessité de construire un autre schéma dès qu'on passe à la dynamique économique, à laquelle appartiennent les macro-décisions, et par conséquent la nécessité de partir d'autres

25. *Cours d'économie politique*, t. II, p. 297, § 949.

26. F. Perroux, *L'Economie du XX^e siècle*, p. 8.

27. *Ibid.*, p. 342 et 346.

données que celles qui sont valables au plan de la statique. Par contre, et c'est là que la critique de F. Perroux prend toute sa valeur, la volonté politique qui est déterminante dans l'ordre macro-économique est une variable dont il n'est pas pensable qu'elle se laissera mathématiser, du moins dans les conditions actuelles. Pour cette raison, une théorie dynamique de l'équilibre ne se heurtera pas seulement aux seules difficultés de la traduction en termes mathématiques du développement, mais aussi à l'irréductibilité de la volonté.

Considéré sous son aspect statique, l'équilibre économique est un problème de l'opposition entre les besoins et la rareté ou, suivant la terminologie de Pareto, *l'opposition qui existe entre les goûts des hommes et les obstacles à les satisfaire*²⁸. Le problème n'est donc pas de savoir si tel homme préfère acheter du saucisson plutôt que du vin et tel autre une automobile plutôt qu'un bijou, mais de déterminer le processus qui est caractéristique des diverses actions, d'où la nécessité de le considérer de façon idéale et abstraite, indépendamment de la contingence des désirs particuliers. L'abstraction signifie en l'occurrence que l'on ne tiendra compte que des aspects purement économiques des phénomènes. Ceux-là sont si nombreux en raison de leur mutuelle dépendance que le recours à la logique ordinaire ne suffit plus et il faut faire appel à la logique mathématique, qui, précise Pareto, n'est pas une méthode qui s'opposerait à d'autres méthodes ; il s'agit d'un procédé de recherche et de démonstration qui vient s'ajouter aux autres²⁹. Cette façon de procéder ne soulève guère de difficultés, mais on peut contester le naturalisme latent que comporte sa référence à la mécanique rationnelle. *L'équilibre d'un système économique présente des analogies frappantes avec l'équilibre d'un système mécanique. Quand on connaît bien ce dernier équilibre, on a aussi des idées nettes sur le premier*³⁰. Pareto brosse même dans le *Cours*

28. *Manuel d'économie politique*, chap. III, p. 150, § 14.

29. *Ibid.*, chap. III, p. 146, § 3.

30. *Cours d'économie politique*, t. II, p. 12, § 592.

d'économie politique toute une série de correspondances entre la mécanique et l'économie pure³¹ : de même qu'en mécanique on étudie les rapports d'équilibre et de mouvement entre des corps matériels donnés, abstraction faite des autres propriétés, de même en économie pure on étudie les rapports entre la production et l'échange des richesses pour les hommes dans une société donnée, indépendamment des autres circonstances. Evidemment, pas plus qu'un corps matériel ne se réduit aux seules propriétés mécaniques, un phénomène social ne se réduit à ses seules propriétés économiques, de sorte que l'économie pure n'est qu'une partie de l'économie en général et l'économie une partie des phénomènes sociaux. Néanmoins, bien que Pareto insiste sur le fait qu'il ne s'agit que d'analogies entre ces deux ordres de phénomènes et que ces analogies n'ont aucune validité démonstrative, il lui arrive parfois d'en parler comme s'il les identifiait. Sans aller jusqu'à l'extrême des critiques qui prennent prétexte de ces confusions pour rejeter entièrement l'analyse parétienne, il faut remarquer que cette attitude naturaliste affaiblit parfois son raisonnement.

Cette notion d'équilibre, Pareto entendait l'étendre aussi à la société et faire éventuellement une théorie de l'équilibre social. Il était parfaitement conscient des difficultés de l'entreprise, d'autant plus qu'il voulait *résister au brillant de certaines hypothèses, et ne s'éloigner du terrain solide de l'expérience qu'avec la plus grande circonspection*³². Les obstacles sont même plus grands encore qu'à propos de la théorie dynamique de l'équilibre économique, car, si les analyses poursuivies dans les sciences sociales montrent qu'il y a une mutuelle dépendance entre les conditions physiques, économiques, politiques, morales, religieuses et intellectuelles, nous ne savons pas en quoi consiste cette dépendance, et surtout il n'est pas aisé de trouver une homogénéité entre ces conditions, nécessaire si l'on veut en faire une théorie mathématique. *L'observation des*

31. Voir la longue note du § 592 du *Cours d'économie politique*.

32. *Ibid.*

*faits nous amène ainsi à reconnaître que la répartition des richesses et les autres conditions économiques, les croyances religieuses, morales, philosophiques, le caractère, les qualités et les défauts des nations, etc., sont tous des phénomènes reliés par certaines conditions. Mais là s'arrêtent nos connaissances, et nous ne saurions préciser la nature de ces conditions tandis qu'au contraire nous avons pu la préciser pour les phénomènes économiques*³³. Aussi, pour pallier les insuffisances de notre savoir, il pense qu'il serait utile de compléter le modèle mécanique, qui a servi de référence à la théorie de l'équilibre économique, par le modèle organique, car la comparaison avec un organisme vivant est la meilleure, lorsqu'il s'agit de se former une idée de l'évolution des sociétés³⁴. Toutefois, la prudence scientifique ne nous autorise pas à faire dire à l'analogie entre l'organisme et le corps social plus qu'elle ne contient, car non seulement il y a des différences entre le phénomène biologique et le phénomène social, mais il ne faut pas non plus tomber dans les erreurs de certaines théories qui ont appliqué trop rigoureusement le darwinisme à l'évolution des sociétés. C'est l'écueil qu'il faut éviter pour ne pas donner une interprétation trop rigide de l'adaptation ou de la sélection sociales. L'hétérogénéité sociale, qui est la conséquence d'un processus de différenciation caractéristique du développement des sociétés ne nous permet pas non plus de faire crédit aux théories socialistes qui croient pouvoir rétablir l'homogénéité sociale dans un temps indéterminé en construisant artificiellement une société radicalement nouvelle. En effet, la différenciation sociale persistera selon toute probabilité, même après l'avènement d'un régime socialiste, à moins que la société ne retombât dans la barbarie³⁵.

Ce projet d'appliquer la notion d'équilibre à la société afin d'en élaborer une conception plus synthétique a valu à Pareto des critiques nombreuses, parfois très dures, que

33. *Ibid.*, t. II, p. 21, § 609.

34. *Ibid.*, t. II, p. 27, § 620.

35. *Ibid.*, t. II, p. 70, § 692.

G. Perrin a recueillies, en les approuvant, dans sa *Sociologie de Pareto*. Sorokin par exemple lui dénie toute valeur, car « en dépit des raisonnements par analogie et des transcriptions en langage mathématique ou mécanique, en symboles et signes géométriques, Pareto n'a pas réussi à donner une théorie cohérente de l'équilibre social. Son volumineux travail est à cet égard un complet fiasco »³⁶, ou encore « le concept d'équilibre n'est d'aucune portée heuristique ; il n'augmente pas notre savoir ; il est purement parasitaire »³⁷. On comprend mal cet acharnement qui prononce des jugements péremptoirs, alors qu'il suffit de lire Pareto pour saisir combien il a manifesté d'hésitation et de circonspection en cherchant à étendre à la société le concept d'équilibre. Il était certainement moins dogmatique que ses critiques qui refusent toute valeur à l'entreprise. En effet, il est précisément antiscientifique de dénier *a priori* toute légitimité à cet essai qui méritait au moins d'être tenté. On ne peut même pas dire que Pareto ait échoué, puisqu'il a reconnu lui-même les difficultés de la tentative et qu'il s'est contenté de poser un certain nombre de jalons. De plus, il n'a jamais estimé qu'il parviendrait par cette voie à une explication exhaustive de la société, puisqu'il s'agit d'une approximation qui peut, avec d'autres, nous rendre plus intelligible le phénomène social global. De toute façon, il s'agit d'une voie à explorer que l'on ne saurait exclure parce qu'une première tentative n'a pas donné les résultats escomptés.

Plutôt que de recenser toutes les critiques, dont certaines n'ont guère d'intérêt, il nous semble plus judicieux de préciser la signification de l'effort de Pareto à l'époque où il écrivait son *Cours* et son *Manuel d'économie politique*. Pour peu qu'on soit familiarisé avec les textes de cette période il apparaît que, comme tout savant qui utilise l'appareil mathématique, il a voulu généraliser la théorie de l'économie pure et essayer de faire une théorie générale

36. P. Sorokin, « Le concept d'équilibre est-il nécessaire aux sciences sociales ? », *Revue internationale de sociologie*, année XXXIX, 1936, p. 524, note 1.

37. *Ibid.*, p. 509.

de la société, étant donné que le fait économique est un fait social parmi d'autres et qu'il est en corrélation avec eux. Il espérait pouvoir rendre compte mathématiquement de l'ensemble social. Analysant la notion d'équilibre social dans le *Traité de sociologie générale* il écrit : *Cherchons des analogies dans un domaine plus voisin du nôtre. Les états X_1 , X_2 , X_3 ... sont analogues à ceux que l'économie pure considère pour un système économique. L'analogie est si grande que l'on peut considérer les états du système économique comme des cas particuliers des états généraux du système sociologique*³⁸. Tel était le projet, si l'on veut bien remarquer que Pareto reste au plan des analogies, donc de la recherche, et qu'il n'affirme pas avoir abouti à un résultat positif. Au fond, il s'agissait pour lui de trouver un système plus synthétique et global dont l'économie pure aurait été une première approche. Cependant, étant donné l'écart des recherches en sciences sociales, il n'était pas possible d'élaborer immédiatement cette théorie, mais il fallait se livrer à un travail plus modeste, mais tout aussi scientifique, à savoir déterminer par la méthode logico-expérimentale les variables à prendre en considération dans une théorie de l'équilibre social. Nous reviendrons sur ce point.

3. La loi de Pareto

Cette loi sur la répartition des richesses a largement contribué à asseoir la notoriété de Pareto parmi les économistes. Elle nous intéresse aussi à deux autres points de vue. D'une part Pareto y a trouvé un prétexte, à son avis, scientifique, pour combattre les prétentions des systèmes socialistes, d'autre part il y a trouvé une confirmation de ce qu'on peut appeler le présupposé philosophique de sa théorie de la sociologie, à savoir l'identité de la nature humaine à travers le temps. Tout d'abord, cependant, il

38. *Traité de sociologie générale*, p. 1313, § 2073.

y a vu la justification de l'application des mathématiques à l'économie politique, puisque l'établissement de cette loi en montre la légitimité et la fécondité.

L'économiste

L'école libérale classique s'était surtout occupée du problème de la production et n'avait traité qu'accessoirement celui de la distribution des richesses, et encore d'un point de vue essentiellement optatif, en ce sens qu'elle espérait qu'avec le jeu de l'offre et de la demande le développement finirait bien par harmoniser le capital, le travail et la propriété. Ce furent les socialistes qui mirent l'accent sur le problème de la répartition et en firent même un cheval de bataille. Les économistes universitaires, formant l'école historique allemande, en firent l'objet de leurs débats, de sorte que les partisans du libéralisme ne purent continuer à ignorer la question. Pareto, qui était conscient de l'enjeu, commença à faire des recherches sur la question, dès 1893, quand il fut nommé professeur à l'université de Lausanne. Grâce au concours du canton de Vaud il put se procurer les recueils statistiques de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique, des Etats-Unis, de la Suisse, d'Autriche, car il ne voulait pas entrer dans la querelle des revendications et des objections des économistes littéraires, mais étudier scientifiquement le problème sur la base de documents. S'appuyant sur la méthode d'interpolation de Cauchy³⁹ pour rendre homogènes les diverses données et mettant à profit les travaux statistiques du Français Foville et de l'Anglais Giffen, il parvint dès 1895 à entrevoir empiriquement une certaine uniformité concernant le phénomène de distribution des revenus. L'année suivante il publia dans le *Recueil* de la Faculté de droit de Lausanne le fruit de ses travaux. Pour ne pas alourdir cet exposé avec des équations et des graphiques, résumons simplement les conclusions auxquelles il est parvenu⁴⁰. La courbe de la répartition des richesses varie fort peu d'une époque à l'autre dans

39. Pareto s'est expliqué lui-même sur la validité des interpolations en statistique dans *Statistique et Economie mathématique*, Genève, Droz, 1966, en particulier p. 76 et suivantes.

40. Le lecteur peut lire ce texte dans le recueil, *Ecrits sur la courbe de la répartition de la richesse*, Genève, Droz, 1965.

les pays considérés, bien que le régime économique et social y soit fort différent. Elle prend graphiquement la forme d'une toupie, dont la pointe (représentant les revenus supérieurs) est tournée vers le haut, la base arrondie représentant les revenus inférieurs. Cela veut dire que l'accroissement du nombre des fortunes ne signifie nullement en soi un enrichissement général, ni l'accroissement du nombre des pauvres un appauvrissement général, ou encore l'inégalité des fortunes et la paupérisation ne sont pas en raison inverse, mais constituent deux choses très différentes.

Pareto a immédiatement conféré la validité d'une loi à cette uniformité. Cependant, dès qu'elle fut connue, si elle souleva l'enthousiasme du statisticien Foville, elle fut contestée par l'économiste Edgeworth (ce qui ulcéra profondément Pareto) et par G. Sorel, qui fit remarquer qu'elle n'était valable que pour les pays capitalistes. Depuis, elle n'a cessé d'être l'objet de polémiques, certains auteurs confirmant le point de vue de Pareto, parfois en essayant d'améliorer la formule, d'autres mettant au contraire en doute sa pertinence, sous prétexte que les sources statistiques sont criticables ou qu'elles manquent de précision. Signalons cependant qu'on a pu montrer sa validité à propos de l'ancien Pérou, puis de la Rome des Césars (travaux de H.T. Davis) et plus récemment pour les communes de l'île japonaise de Hokkaido (travaux de Miyoyi Hayakkawwa) et qu'on l'a également appliquée à des phénomènes autres qu'économiques, par exemple biologiques. Elle a également fait l'objet de précisions nouvelles grâce à L. Amoroso, McGregor, Gibrat et Gini. Plutôt que d'entrer dans le détail des controverses⁴¹, il me semble plus important de nous attacher aux conclusions que Pareto en a tirées lui-même pour l'économie générale de son œuvre. Elles sont de deux sortes.

a) Cette loi lui a servi d'arme pour combattre les théories socialistes, et l'on peut même se demander s'il n'a pas

41. P. Tommissen a fait une remarquable mise au point de la question dans son article « *Éléments pour une étude de la loi de Pareto* », dans les *Cahiers Vilfredo Pareto*, t. 18, Genève, 1969, p. 85-116

écrit *Les Systèmes socialistes* sous l'influence de sa découverte. Selon lui, les socialistes ont tort de croire que la solution du problème social résiderait dans une nouvelle répartition de la richesse, par la distribution, sous une forme ou une autre, aux pauvres de la fortune des riches, de sorte qu'en égalisant la dépense pour les palais et pour les bouges, la moyenne donnerait la dépense pour des maisons « commodes et élégantes ». Les données statistiques que nous possédons sont absolument contraires à cette hypothèse. Mais peut-être sont-elles inexactes, peut-être sont-elles mal interprétées. Nous le voulons bien ; mais il faut des preuves⁴². Au fond, l'erreur des socialistes consiste à penser que la distribution de la richesse est la cause des inégalités sociales et qu'il suffirait par conséquent de modifier cette cause pour modifier les effets et créer ainsi une autre situation sociale. Au contraire, la vraie solution n'est pas dans le morcellement de la richesse, mais, comme les économistes classiques l'avaient vu, dans une production toujours plus grande : Pour relever le niveau du revenu minimum ou pour diminuer l'inégalité des revenus, il faut que la richesse croisse plus vite que la population. Par là, nous voyons que le problème de l'amélioration de la condition des classes pauvres est avant tout un problème de production de la richesse⁴³.

b) Il y a une nature humaine qui reste identique à elle-même dans ses profondeurs, malgré les modifications qu'y apportent l'histoire et l'évolution. La répartition des richesses peut dépendre ou bien de la nature des hommes, ou bien de l'organisation de la société, c'est-à-dire que pour des causes inconnues elle serait différente suivant les époques et les régions. Or l'uniformité de la loi et les régularités qu'elle révèle indiquent que la répartition n'est pas due au hasard car, dans ce cas, la courbe devrait prendre la forme des courbes propres au calcul des probabilités. Or, elle en est différente. Puisqu'elle varie peu pour des contrées, des

42. Pareto, *Mythes et Idéologies*, Genève, Droz, 1966, p. 141-142.

43. *Cours d'économie politique*, t. II, p. 408.

époques, des organisations différentes⁴⁴, la répartition ne dépend non plus des régimes sociaux. Il ne reste donc que la dernière solution : *Sans vouloir négliger les autres causes, nous devons chercher dans la nature de l'homme la cause principale qui détermine le phénomène*⁴⁵. Il faut entendre par là non seulement l'existence des lois naturelles : *lois éternelles, immuables, elles sont l'expression de la puissance créatrice ; elles représentent ce qui est, ce qui doit être, ce qui ne pourrait être autrement. L'homme peut arriver à les connaître, il ne saurait les changer*⁴⁶, mais aussi l'existence de dispositions humaines permanentes que Pareto désignera dans le *Traité de sociologie générale* par le terme de *résidus*. Autrement dit, l'inégalité sociale est un phénomène de nature et non d'institution. Il n'existe pas de société meilleure qui pourrait la supprimer.

4. De l'économie à la sociologie

Il apparaît à la suite des paragraphes précédents que Pareto s'est préoccupé d'emblée, dès qu'il a commencé ses recherches en économie pure, après sa nomination à Lausanne, des problèmes de sociologie. Cet intérêt s'explique logiquement par le fait que, voulant généraliser la théorie de l'économie pure, il était obligé d'avoir une idée globale de l'économie et de son rôle dans la société. Il s'est immédiatement rendu compte que, malgré son intérêt scientifique, l'économie pure n'avait de sens que si elle pouvait inspirer l'économie appliquée, laquelle est liée chaque fois au contexte social donné qui peut susciter des résistances pour des raisons politiques, comme dans le cas du protectionnisme, ou pour des raisons morales ou religieuses. D'où la nécessité de faire des recherches sociologiques pour saisir la place et la portée de l'économie dans la société. En

44. *Ibid.*, t. II, p. 304, § 957.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*, t. II, p. 396, § 1068.

effet, l'économie pure analyse le phénomène économique dans son idéalité, indépendamment de toute autre détermination, pour se limiter au processus qui favorise le maximum de satisfaction d'un besoin ; de même l'équilibre économique ne tient compte que des seules conditions économiques. Dans la réalité empirique, toutefois, l'action économique tout comme l'équilibre économique se heurtent à des obstacles qui font échec à l'application des solutions théoriques qui découlent du pur raisonnement. C'est ce qu'il note déjà dans *Les Systèmes socialistes : Les économistes ont eu le tort de donner trop d'importance aux raisonnements comme motifs déterminants des actions humaines. Ils ont cru qu'en faisant voir le vide et la fausseté des théories de leurs adversaires, ils les réduisaient à l'impuissance. Le succès de la ligue de Cobden a été pour beaucoup dans cette illusion. On s'est imaginé que ce succès était le triomphe de la raison sur le préjugé ; il était simplement le triomphe de certains intérêts sur certains autres*⁴⁷.

Divers interprètes, en particulier G. Perrin, tout en reconnaissant que l'économie a influencé ses recherches sociologiques, lui font grief d'être incohérent et d'avoir juxtaposé deux types de réflexions entre lesquelles il y aurait un hiatus. Perrin écrit par exemple que sa théorie économique et sa théorie sociologique « manifestent une véritable incompatibilité de nature »⁴⁸, qu'en conséquence toute conciliation entre les deux sortes d'analyses est impossible. Aussi rejette-t-il les déclarations de Pareto sur la continuité de sa pensée comme des justifications a posteriori. Il vise essentiellement les propos tenus par Pareto lors de son jubilé en 1918 à l'université de Lausanne. Faisant retour sur son œuvre, il disait : *Arrivé à un certain point de mes recherches d'économie politique, je me trouvais dans une impasse. Je voyais la réalité expérimentale et ne pouvais l'atteindre... C'est poussé par le désir*

47. *Les Systèmes socialistes*, Genève, Droz, 1965, p. 125.

48. G. Perrin, *Sociologie de Pareto*, Paris, P.U.F., 1966, p. 33. V. également p. 41 et 63.

d'apporter un complément indispensable aux études de l'économie politique et surtout en m'inspirant de l'exemple des sciences naturelles que j'ai été amené à composer mon *Traité de sociologie* dont le but unique — je dis unique et j'insiste sur ce point — est de rechercher la réalité expérimentale, par l'application aux sciences sociales des méthodes qui ont fait leurs preuves en physique, en chimie, en astronomie, en biologie et en d'autres sciences semblables⁴⁹. Il ne saurait être question ici de faire rebondir la discussion, mais il faut quand même souligner ce qu'il y a d'étrange dans le procédé de Perrin qui fait grief à Pareto d'avoir évolué et d'avoir mieux saisi à la fin de sa vie ce qui n'était que vague intuition au départ.

Il n'y a pas de doute que Pareto a commencé à s'occuper des problèmes de sociologie pour compléter ses réflexions sur l'économie. Le *Sommaire du cours de sociologie*, publié en 1905, reproduit le texte polycopié de cours donnés depuis quelque temps à l'université de Lausanne⁵⁰. D'ailleurs ses ouvrages d'économie, le *Cours* aussi bien que le *Manuel*, traitent conjointement des deux disciplines, et la première phrase du *Manuel* souligne qu'il s'agit d'un ouvrage à la fois d'économie et de sociologie : *Parmi les buts que peut se proposer l'étude de l'économie politique et de la sociologie, on peut indiquer...*⁵¹. Diverses explications fournies dans ces ouvrages annoncent certains thèmes qui seront traités plus amplement dans le *Traité de sociologie générale*, et l'on y trouve même l'idée des résidus et des dérivations, sans le nom. Contrairement à ce que prétend G. Perrin, il a associé dès cette époque les notions de sentiment et d'intérêt pour en faire des motifs généraux de l'action humaine. Il écrit par exemple dans le *Manuel* : *C'est donc principalement au sentiment et à l'intérêt qu'on peut s'adresser pour faire agir les*

49. Cité dans P. Tommissen, *De Economische Epistemologie van Vilfredo Pareto*, Bruxelles, Sint-Aloysiushandelshogeschool, 1971, p. 242.

50. Nouvelle édition du *Sommaire du Cours de sociologie*, suivi de *Mon Journal*, Genève, Droz, 1967.

51. *Manuel d'économie politique*, p. 1.

hommes et les faire suivre le chemin que l'on désire. On ne sait encore que peu de choses sur la théorie de ces phénomènes, et nous ne pouvons pas nous étendre ici davantage⁵². Ce qui est vrai, c'est que sa conception de l'économie s'est constituée avant celle de la sociologie et au départ il croyait pouvoir traiter la sociologie selon les mêmes critères que l'économie, ainsi que le prouvent ses considérations, à cette époque, sur l'équilibre économique et social. C'est le jour où, pour devenir un maître de la sociologie autant que de l'économie, il a consacré de façon prépondérante son temps et ses recherches à la sociologie, qu'il s'est rendu compte que le parallélisme qu'il avait affirmé jusque-là n'était plus pertinent. Autrement dit, c'est à la suite d'une réflexion approfondie sur le phénomène social qu'il a pris conscience de la nécessité de modifier l'approche des deux catégories de phénomènes. L'impression de rupture que peut laisser la comparaison entre son œuvre économique, constituée avant 1900, et son œuvre sociologique, élaborée après 1900, vient de ce que pour des raisons bien fondées il estimait qu'il fallait changer de méthode et d'optique dans l'analyse des phénomènes sociaux. Mais, en même temps qu'il construisait son système sociologique, il a également mieux perçu les limites de sa conception de l'économie. C'est ce cheminement qu'il faut expliquer, car il conditionne l'intelligence de son *Traité de sociologie générale*.

a) Les déceptions accumulées par Pareto durant la période où il avait consacré son action au service du libre-échange lui ont fait comprendre que l'économie n'était pas le seul facteur déterminant de la société, du fait même que l'application d'une doctrine économique se heurte aux résistances de la politique, de la religion et autres obstacles sociaux. Aussi, pour se faire une idée complète de la réalité économique lui parut-il indispensable de considérer le fait économique comme un fait social en corrélation avec les autres faits, suivant le principe de la mutuelle dépendance. Il lui apparut en même temps que l'économie

52. *Ibid.*, p. 135.

pure et le traitement mathématique n'étaient qu'une approximation de la réalité économique globale et que la sociologie constituait une autre approximation. D'où la nécessité d'approfondir la sociologie, comme il l'avait fait pour les mathématiques, mais, pris par cette nouvelle approche qui le passionnait de plus en plus, il lui sacrifia en partie la recherche économique, pour arriver à la conclusion exprimée dans le *Traité de sociologie* : *Supposons certains êtres qui aient des appétits ou des goûts, et qui, à les satisfaire, rencontrent certains obstacles. Que se passera-t-il ? L'économie pure répond à cette question. C'est une science très étendue, à cause de la grande diversité des goûts et de l'extraordinaire diversité des obstacles. Les résultats auxquels elle arrive constituent une partie intégrante et très importante de la sociologie ; mais ils n'en constituent qu'une partie, qui, en certains phénomènes, peut même être petite, négligeable, et qui, en tout cas, doit être combinée avec les autres parties, pour nous donner l'image des phénomènes concrets*⁵³.

b) Au fur et à mesure que progressait sa réflexion sur la société, il a davantage pris conscience du caractère hypothético-déductif de l'économie pure : elle se met dans une situation idéale de l'action, ce qui fait qu'elle n'a de validité que dans ces limites. *De la même manière que le droit pur tire les conséquences de certains principes, l'économie pure tire les conséquences de certaines hypothèses. L'une et l'autre de ces sciences s'appliquent aux phénomènes concrets, pour autant que les hypothèses faites jouent un rôle prépondérant dans ces phénomènes*⁵⁴. En un certain sens on peut même proclamer l'inutilité de ces recherches abstraites, surtout si on les considère de façon isolées, pour elles-mêmes, en dehors de toute référence à la vie réelle. C'est uniquement parce qu'elle considère les goûts comme donnés, sans s'interroger sur la valorisation qu'ils comportent, que l'action qu'analyse l'économie pure est une action logique. Par contre, l'action concrète

53. *Traité de sociologie générale*, p. 1282, § 2013.

54. *Ibid.*, p. 1280 - 1281, § 2011.

qu'analyse la sociologie dépend d'une multiplicité de variables : *La pratique*, dit-il, *est essentiellement synthétique*⁵⁵. Sans avoir jamais renoncé à la possibilité d'une théorie pure de l'équilibre social, l'étude sociologique lui a permis de mesurer les difficultés du fait de l'incohérence des déterminations qui jouent dans la pratique. Aussi en est-il venu à ne plus concevoir la sociologie à l'image de l'économie pure et à la considérer pour elle-même, comme un domaine autonome de recherches, qui ne s'intéresse qu'accessoirement aux conduites rationnelles de l'économie pure. Se référant à l'économie pure il se demande si l'on ne pourrait pas procéder de même dans les sciences sociales : *On aurait ainsi une science qui serait semblable à l'économie pure ou même à l'économie appliquée. Mais, malheureusement la ressemblance cesse, sous le rapport de la correspondance avec la réalité*⁵⁶. Le niveau de la sociologie n'est pas le même que celui de l'économie pure, car les problèmes sont différents, d'où une rupture inévitable dans l'approche des deux disciplines⁵⁷.

c) Etant donné que la problématique est autre, les méthodes le sont également. Il n'est pas possible de procéder de façon purement géométrique en sociologie, non point que l'application des mathématiques aux sciences sociales serait inutile, mais elles n'y rendent pas les mêmes services du fait de la nature des recherches. Il faut donc utiliser une autre méthode, tout aussi scientifique, celle de l'induction propre aux sciences de l'observation, qu'il appelle méthode logico-expérimentale. En effet, la sociologie a précisément pour objet d'étudier ce que l'économie pure considère hypothétiquement comme donné, à savoir les variations des goûts sous l'influence du sentiment et d'autres déterminations concrètes. *Le domaine où nous travaillons est donc exclusivement celui de l'expérience et de l'observation. Nous employons ces termes au sens qu'ils ont dans les sciences naturelles, comme*

55. Manuel, p. 19.

56. *Traité de sociologie générale*, p. 1316, § 69.

57. Voir en particulier *Manuel d'économie politique*, p. 118-120.

*l'astronomie, la chimie, la physiologie, etc.*⁵⁸. La rupture est donc la même que celle qui existe entre une méthode purement déductive et mathématique et la méthode expérimentale.

Au fond, Pareto a modifié certaines de ses conceptions au fur et à mesure qu'il progressait dans ses recherches, sachant pratiquer le doute scientifique, et évitant tout dogmatisme, quitte à remettre en question les idées qu'il avait au départ. L'économie pure est valable dans les limites et les conditions de ses hypothèses, la méthode logico-expérimentale l'est tout autant dans d'autres conditions, celles de l'observation directe des phénomènes : *Le but de la science, dit-il, est de connaître les uniformités des phénomènes ; il faut par conséquent employer tous les procédés, utiliser toutes les méthodes qui nous conduisent à ce but. C'est à l'épreuve que se reconnaissent les bonnes et les mauvaises méthodes. Celle qui nous conduit au but est bonne, tout au moins tant qu'on n'en a pas trouvé de meilleure. L'histoire nous est utile en ce qu'elle prolonge dans le présent l'expérience du passé, et qu'elle supplée aux expériences que nous ne pouvons faire : la méthode historique est donc bonne. Mais la méthode déductive ou la méthode inductive, qui s'applique aux faits précédents n'est pas moins bonne. Là où, dans les déductions, la logique courante suffit, on s'en contente ; là où elle ne suffit pas on la remplace, sans aucun scrupule, par la méthode mathématique*⁵⁹. Cela dit, il est indiscutable que Pareto a subi, comme tout autre savant, l'influence des idées de son temps. Il a cru, par exemple, à l'instar de la plupart des spécialistes des sciences humaines de la fin du XIX^e siècle, que la psychologie constituait *la base de l'économie politique et, en général, de toutes les sciences sociales*⁶⁰. Nous pouvons le critiquer aujourd'hui sur ce point, parce que nous sommes sortis du psychologisme alors régnant, encore que Pareto n'ait guère insisté sur cette tendance.

58. *Traité de sociologie*, p. 27, § 69.

59. *Manuel d'économie politique*, p. 26-27.

60. *Ibid.* p. 40.

En tout cas la rupture qu'il y a chez lui entre l'économie et la sociologie ne saurait déconcerter que ceux qui pensent qu'on peut employer unilatéralement la même méthode, par exemple la méthode marxiste ou la méthode historique, pour l'analyse de n'importe quelle catégorie de phénomènes. C'est cette unilatéralité-là qui n'est guère scientifique. C'est pourquoi nous ne pouvons souscrire à la thèse de G. Perrin qui prétend que la sociologie de Pareto exclut l'économie⁶¹.

Il faut, au contraire, savoir gré à Pareto d'avoir su redresser et corriger ses propres idées, comme il le fait dans un passage essentiel pour l'interprétation de sa pensée, malheureusement peu remarqué par les commentateurs, dans lequel il reconnaît, en opposition à ses idées premières, que l'économique ne peut être expliqué uniquement par l'économique : *On ne pouvait obtenir de l'économie politique seule la connaissance de ces divers effets, qui pourtant sont de nature économique. Il fallait en combiner l'étude avec celle d'une autre science, plus générale, qui, nous enseignant à faire peu de cas des dérivations, au moyen desquelles on créait des théories erronées, nous montrât combien nombreuses étaient les forces qui agissent réellement sur les phénomènes et quelle était leur nature. Ces phénomènes, bien que strictement économiques en apparence, dépendaient en réalité d'autres phénomènes sociaux*⁶². On ne saurait discuter valablement le passage, chez Pareto, de l'économie à la sociologie, en ignorant ou en négligeant ce texte clef^{62 bis}.

61. *Sociologie de Pareto*, p. 63.

62. *Traité de sociologie*, p. 1419-1420, § 2219.

62 bis. Lors du colloque organisé à Rome le 27 novembre 1973 par la Fondazione Volpe, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Pareto, P. Tommissen a présenté une communication qui, sur la base de la correspondance de Pareto entre 1895 et 1900, fait, me semble-t-il, définitivement justice de la thèse selon laquelle il y aurait rupture radicale entre sa pensée économique et sa pensée sociologique. Le texte de cette intervention paraîtra dans un des prochains numéros de la revue *Intervento* (éditions Volpe, Rome).

3. Le sociologue

Le *Traité de sociologie générale* est un ouvrage touffu et déséquilibré, parfois indigeste, souvent prolixe : un monstre. Pareto aurait pu sans inconvénient supprimer au moins la moitié des pages sans affaiblir en quoi que ce soit la force de son argumentation ni la validité de ses analyses. On ne peut donc que souscrire aux appréciations peu flatteuses des auteurs qui ont eu à rendre compte de ce livre. Tout d'abord quant à la forme : un « cas de tératologie scientifique » (B. Croce) ; il « a abusé du droit d'être long, comme si la multiplicité des anecdotes suppléait à l'incertitude des preuves » (R. Aron) ; sa méthode inductive « consiste surtout à ne jamais indiquer le but vers lequel il tend ; les mêmes questions sont traitées en dix passages différents » (Bousquet). Mais aussi quant au contenu et à la méthode : Halbwachs lui reproche de confondre expérimentation et exemplification, c'est-à-dire la vérification par des preuves et l'illustration au moyen d'exemples d'une affirmation souvent peu fondée ; il utilise abondamment des articles de journaux, sans aucune critique, pourvu qu'ils confirment une de ses assertions : « Pareto accepte avec une égale confiance les témoignages les plus divers, les plus douteux, pourvu que ces témoignages lui apportent une confirmation nouvelle de ses conceptions en satisfaisant une de ses haines. Les récits des journaux, les anecdotes des couloirs, tout lui est bon, dès qu'il

s'agit d'accabler démocrates et humanitaires » (R. Aron). En effet, il prend un malin plaisir, souvent aux dépens de la rigueur scientifique, à prendre comme cible de ses apostrophes et invectives les idées de progrès, d'égalité, de paix, de bienveillance, etc. Aussi certains paragraphes ressortent-ils davantage au libelle qu'à une analyse raisonnée¹. Toutes ces défauts n'enlèvent cependant rien à l'originalité de sa pensée, car, il faut le reconnaître, Pareto a abordé le phénomène social en suivant une démarche très différente de celle des autres sociologues, habitués au style universitaire. Son œuvre n'est pas seulement riche en aperçus suggestifs, en vues inattendues, mais elle manifeste un sens aigu de l'analyse en profondeur, très différent cependant de celle de la psychanalyse. Contrairement à ce que disent certains critiques, nous sommes en présence d'une pensée qui possède une grande cohérence interne et qui impressionne par son refus de sacrifier aux idéologies courantes, aux croyances rassurantes et même aux catégories usuelles des sociologues. Elle agit souvent comme un corrosif, non seulement à cause du mordant caustique de l'expression, mais parce qu'elle dérange notre quiétude intellectuelle, sape des convictions que nous croyons bien fondées et heurte nos sentiments de générosité et d'humanité. Elle essaie de mettre à nu ce que nous dissimulons inconsciemment, le plus souvent avec bonne foi et sans aucun parti pris.

Ce sont les grandes lignes de cette sociologie qu'il faut dégager de cet ouvrage volumineux, aux digressions nombreuses et qui rendent parfois la lecture lassante et fastidieuse. En fait, les thèmes ne sont pas nombreux, mais nous éviterons de les tourner et retourner dans tous les sens, à la manière de Pareto, sans cependant chercher à effacer par cette sobriété ce que d'aucuns appellent son cynisme.

1. On pourra consulter à ce sujet, pour Croce son article paru dans la revue *Critica*, vol. XXII, 1924, sous le titre : « Trattato di sociologia di Vilfredo Pareto » ; R. Aron, « La sociologie de Pareto », dans *Zeitschrift für Sozialforschung*, t. VI, 1937 ; M. Halbwachs, « Le Traité de Sociologie générale de M. Vilfredo Pareto », *Revue d'économie politique*, t. XXXII, 1918 et G. H. Bousquet, *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*, Paris, Dalloz, 1971, 2^e édit., p. 9.

La sociologie est une science et, comme telle, elle doit se soumettre aux servitudes de toute recherche et analyse scientifique. Pareto prend le concept de science dans sa signification la plus rigoureuse — qui peut paraître étroite à certains — d'activité intellectuelle qui *ne s'occupe que de constater les rapports des choses, des phénomènes, et de découvrir les uniformités que présentent ces rapports*¹. Cette définition, il faut l'entendre en deux sens, par ce qu'elle contient et par ce qu'elle exclut.

Tout d'abord le sens positif. La conception de Pareto est assez proche de celle que Claude Bernard a exposée dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, mais nous n'entrerons pas dans le détail de la comparaison. Ce qui est essentiel de son point de vue, c'est que les sciences de la nature fournissent le modèle de toute scientificité, et c'est pourquoi il entend pratiquer la sociologie selon les normes de cette scientificité. Dans le discours déjà cité qu'il a prononcé lors de son jubilé à Lausanne, il déclare : *Le but principal de mes études a toujours été d'appliquer aux sciences sociales... la méthode expérimentale qui a donné de si brillants résultats dans les sciences naturelles*. L'unique fondement de l'investigation et le seul critère de vérification réside dans le fait. Ainsi qu'il l'explique dans le § 144 du *Traité de sociologie*, il s'agit de classer les faits en vue de la découverte de rapports et éventuellement d'uniformités ou lois, pour, après ce stade inductif, vérifier par déduction la validité de ces uniformités d'après les faits ainsi que les conséquences qu'on peut en tirer. Quel que soit l'ouvrage où il parle de méthodologie, c'est toujours au fait qu'il revient. Cette limitation de l'analyse constitue à ses yeux la seule garantie d'objectivité, qu'il entend comme une indifférence totale aux valeurs et aux croyances. Non point que la sociologie ignorerait ces valeurs ou croyances, mais elle les considère comme des

2. *Systèmes socialistes* t. I, p. 2.

faits, sans se demander si elles sont légitimes ou non, justes ou non, dignes ou non : *Nous accueillons tous les faits, quels qu'ils soient, pourvu que, directement ou indirectement, ils puissent nous conduire à la découverte d'une uniformité. Même un raisonnement absurde et stupide est un fait ; et, s'il est admis par un grand nombre de personnes, il devient un fait important pour la sociologie. Les croyances, quelles qu'elles soient, sont aussi des faits, et leur importance est en rapport, non pas avec leur mérite intrinsèque, mais bien avec le nombre plus ou moins grand de gens qui les professent*⁴. Ce qui intéresse Pareto, c'est uniquement l'établissement de relations objectives et vérifiables entre les faits, non la connaissance du fait en lui-même, son essence ou sa nature. Si la causalité n'est pas conçue comme un rapport, mais prétend remonter au fondement ultime des choses, aux causes dernières, il l'élimine, car de telles spéculations ne peuvent que dépasser les bornes de l'expérience ; elles se situent donc en dehors du champ de la science. Il ne faut non plus donner à la loi scientifique le caractère d'une nécessité absolue, car elle est relative aux conditions de l'espace et du temps données. Par conséquent, toute connaissance scientifique est relative.

Cette conception du fait exclut toute référence à une foi quelconque, qu'elle soit religieuse ou autre ; toute référence à la métaphysique, car celle-ci veut connaître la nature des choses ; toute référence à une théorie englobante qui croit pouvoir tout expliquer selon un schéma défini d'avance, par exemple celui du marxisme. Il ne s'agit même pas de savoir si le phénomène étudié est utile ou non ou si la relation qu'établit la science peut être profitable : *Une conséquence importante est que je ne crois pas qu'il serait utile que toutes les sociologies fussent sur le modèle de la mienne. Au contraire. Un auteur veut généraleemnt persuader, il est convaincu de faire ainsi œuvre utile, car il croit connaître la vérité, et la vérité est toujours bonne, utile, etc. Quant à moi je ne veux persuader personne, je doute fort que ce serait œuvre utile, au moins en général ;*

4. *Traité de sociologie*, p. 36, § 81.

je ne crois nullement connaître une vérité absolue, définitive ; je ne crois pas que la vérité expérimentale soit toujours utile. Je ne sais si elle est bonne, car j'ignore ce que veut dire ce terme⁵. Il importe donc de faire une distinction très nette entre une théorie qui est vraie parce qu'elle est confirmée par l'expérience et une théorie utile, car cette qualité dépend non point de la juridiction scientifique mais de valorisations et de croyances subjectives ou d'intérêts. Ce qui est vrai n'est pas forcément utile et inversement l'utile n'est pas nécessairement vrai. D'où la déclaration qu'on lui a souvent reprochée : *Je prie donc le lecteur d'avoir toujours présent à l'esprit que là où j'affirme l'absurdité d'une doctrine, je n'entends pas le moins du monde soutenir qu'elle est nuisible à la société ; au contraire, elle peut lui être très profitable. Vice versa, où j'affirme l'utilité d'une théorie pour la société, je ne veux pas du tout insinuer qu'elle est expérimentalement vraie. En somme, une même doctrine peut être rejetée au point de vue expérimental et admise au point de vue de l'utilité sociale, et vice versa*⁶. Une proposition d'économie politique est vraie si elle est confirmée par les faits et non point parce qu'elle est conforme à la doctrine libérale, chrétienne, catholique, socialiste, etc. *Au point de vue scientifique cela n'a pas de sens*⁷. Pour la science, la foi dans le socialisme ne vaut pas mieux que la foi dans la patrie, dans la nation ou dans l'armée. Elle exprime une pure conviction qui ne se laisse pas démontrer. On rejettera évidemment comme absurde une démonstration du théorème de Pythagore par un appel aux « immortels principes de 1789 », mais on se rend rarement compte qu'on utilise un procédé de ce genre quand on prétend qu'une détermination économique est juste parce qu'elle est de caractère socialiste.

L'épistémologie parétienne apparaît donc comme strictement positiviste, et il lui arrivait parfois de pousser la limi-

5. Cité par Busino, *Introduction à une histoire de la sociologie de Pareto*, p. 73.

6. *Traité de sociologie*, p. 31, § 73.

7. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 2.

tation aux seuls faits jusqu'à tomber dans une sorte de fétichisme, par exemple dans une lettre à Pantaleoni où il déclare que s'il fallait rééditer son *Cours d'économie politique* il ajouterait *encore beaucoup et beaucoup de faits*⁸. C'est ce qu'il a fait dans le *Traité de sociologie*, malheureusement en prenant parfois pour faits des récits non contrôlés et interprétés subjectivement de journalistes, uniquement parce qu'il lui semblait qu'ils corroboraient une de ses analyses. On aurait cependant tort de lui imputer l'idée que la science ne serait qu'une copie du réel ou même qu'il pourrait y avoir adéquation entre l'idée et le réel. Rien que sa théorie de l'économie pure, étudiant des phénomènes idéaux, l'aurait mis en garde contre une telle méprise. Non seulement il reconnaît que le fait scientifique est un fait reconstruit conceptuellement, mais il affirme à plusieurs reprises qu'il est impossible de parvenir à saisir intégralement un quelconque phénomène : *On ne peut connaître un phénomène concret dans tous ses détails ; il y a toujours un résidu, qui apparaît même parfois matériellement. Nous ne pouvons avoir que des idées approximatives des phénomènes concrets. Une théorie ne peut jamais figurer tous les détails des phénomènes ; aussi les divergences sont-elles inévitables, et ne reste-t-il qu'à les réduire au minimum*⁹. C'est justement pour cette raison qu'il récusé les théories qui prétendent tout expliquer en vertu d'un seul facteur, par exemple le marxisme, car dire que tout se réduit en dernière analyse à l'économique, c'est prétendre connaître la nature des choses et par conséquent pouvoir tout expliquer. Toute théorie est provisoire et l'on ne peut pas dire que l'une serait absolument supérieure à l'autre : *Au point de vue scientifique, aucune théorie ne doit être rejetée a priori. Il faut toujours la comparer aux faits ; si elle est d'accord avec eux on l'admet ; sinon on la rejette*¹⁰.

Son positivisme ne fut cependant jamais rigide ni étroit. Nous avons déjà souligné qu'il exigeait qu'on demeure

8. Vilfredo Pareto, *Lettere a Maffeo Pantaleoni*, Rome, 1960, p. 428.

9. *Traité de sociologie*, p. 47, § 106.

10. *Mythes et Idéologies*, p. 240.

souple dans le choix des méthodes, qu'il n'y avait aucune raison d'en imposer une *a priori*. C'est également pour le savant une question d'opportunité que de décider jusqu'où il poussera son investigation : *Aussi l'économiste, comme d'ailleurs tous ceux qui étudient des phénomènes très complexes, doit-il à chaque instant résoudre le problème de savoir jusqu'à quel point il convient de pousser l'étude des détails. On ne peut pas déterminer d'une façon absolue le point où il est avantageux de s'arrêter : ce point dépend du but qu'on se propose*¹¹. En tout cas, il fut le premier à reconnaître ses erreurs et à modifier sa démarche lorsqu'il la considérait comme erronée. Rien n'est plus significatif à cet égard que la confiance qu'il a déposée dans une note de son *Traité de sociologie*, qui résume également tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans ce paragraphe : *Un savant personnage demandait à l'un de mes élèves si ma science était démocratique ! On a dit et écrit qu'elle était socialiste ; un autre a prétendu qu'elle était réactionnaire. La science qui recherche seulement les uniformités (lois) des faits n'est rien de tout cela : elle n'a aucune épithète ; elle se contente de rechercher ces uniformités et rien d'autre. Personnellement, j'ai été partisan de la liberté économique dans le Cours ; mais dans le Manuel j'ai abandonné cette attitude et m'en abstiens, quand je m'occupe de science*¹². On commettrait une erreur si on le considérait comme un scientifique. Ce qu'il dit, c'est ceci : quand je fais de la science, je me plie aux conditions et aux pré-supposés de l'activité scientifique et je ne fais ni de la morale ni de la métaphysique ; je ne cherche pas à conseiller ni à persuader. *On veut connaître, dit-il, savoir, sans plus*¹³. Il n'a jamais admis non plus que la science serait une activité privilégiée, ou supérieure à d'autres comme la politique ou l'art. A plus forte raison n'a-t-il jamais professé qu'une chose serait plus valable parce qu'elle est expliquée scientifiquement. *Gardons-nous de vouloir, en aucune façon, comme le fait une certaine métaphysique matéria-*

11. *Manuel*, p. 24.

12. *Traité de sociologie*, p. 40, § 80, note.

13. *Manuel*, p. 3.

*liste, doter la logique ou l'expérimentation d'une force et d'une dignité supérieures à celle des dogmes acceptés par le sentiment. Notre but est de distinguer, non de comparer et surtout pas de juger des mérites et des vertus de ceux-ci et de celles-là*¹⁴.

Toutefois aucune recherche ne se fait aveuglément. Elle suit certains principes directeurs, mais, avertit Pareto, il ne faut pas leur attribuer une quelconque signification métaphysique. Ce ne sont que des hypothèses de recherche ou mieux de travail. On peut, à mon avis, distinguer chez lui quatre principes fondamentaux. Nous avons déjà exposé plus haut les deux premiers, ceux de la mutuelle dépendance des phénomènes et des approximations successives. Nous renvoyons le lecteur à ces pages. Il faut en ajouter un troisième qu'il a défini avec le plus de précision dans le *Manuel d'économie* : *Il n'y a pas de proposition qu'on ne puisse certifier vraie sous certaines conditions, à déterminer. Les conditions d'un phénomène font partie intégrante de ce phénomène et ne peuvent pas en être séparées*¹⁵. Autrement dit, une proposition n'est valable que dans les conditions qui ont permis de l'établir. Ce principe nous aidera à mieux comprendre les actions non logiques, car elles se caractérisent par la prétention d'étendre leur validité au-delà des conditions qui la limitent. Le quatrième principe est celui du pluralisme causal. Un phénomène ne s'explique jamais par une seule cause, mais il est le résultat d'une multiplicité de causes qui interfèrent, au point qu'elles sont en constante réaction les unes sur les autres. L'unicité causale est métaphysique et non scientifique. Même lorsqu'une cause est prépondérante dans une situation donnée elle n'est pas absolument déterminante, et surtout elle peut n'être pas prépondérante dans une autre situation.

C'est dans ce contexte épistémologique qu'il faut comprendre la méthode logico-expérimentale. Comme sa dénomination l'indique elle comporte deux procédés, qui sont

14. *Traité de sociologie*, p. 20, § 40.

15. *Manuel*, p. 9.

le plus souvent combinés, mais qu'on peut aussi utiliser, le cas échéant, séparément. D'une part il s'agit de la méthode expérimentale classique, qui n'admet comme valables scientifiquement que les propositions et théories vérifiées par les faits, d'autre part de la logique qui, à partir de relations observées et vérifiables, déduit par le raisonnement les conséquences, étant entendu que le savant est libre de s'appuyer sur la logique classique ou sur la logique mathématique. Toute proposition qui est établie en dehors de ces deux procédés n'est pas scientifique. Le seul juge de la validité d'un énoncé scientifique est donc l'expérience, car si les observations sur lesquelles se fonde la déduction échappent au contrôle de l'expérience, les conclusions qu'on en tire n'ont pas de valeur scientifique. Il en découle que celui qui affirme une proposition logico-expérimentale peut placer son contradicteur dans l'alternative ou d'accepter cette affirmation pour vraie, ou de refuser créance à l'expérience et à la logique¹⁶.

Ainsi comprise, la méthode logico-expérimentale détermine une voie à suivre que Pareto précise au § 69 des Préliminaires de son *Traité de sociologie* ; nous y renvoyons.

Il ne faudrait pas en conclure que cette méthode serait meilleure que les autres, car le terme de meilleur n'a aucun sens dans ce contexte. Ce qui est en cause, c'est uniquement l'opposition entre l'investigation scientifique et les spéculations qui portent sur l'absolu ou l'essence. Il s'agit de deux ordres hétérogènes qu'il ne faut pas confondre, bien qu'il n'y ait pas lieu de discréditer au nom de la science l'attitude de ceux qui expliquent les choses en se référant à la théologie, à la morale ou à la politique, à condition toutefois qu'ils ne fassent pas passer ces sortes d'évaluations pour scientifiques. Toute la question est de savoir quel est le juge qu'on choisit : l'expérience, l'autorité, la révélation ou l'utilité ? Ils sont tous légitimes et souverains dans leurs domaines respectifs, mais incompétents en

16. *Traité de sociologie*, p. 19, § 44.

Il y a encore un point de cette méthodologie sur lequel il convient d'insister, parce que Pareto y revient sans cesse avec une obstination particulière, bien qu'il lui soit arrivé d'y être infidèle. Il s'agit de ce qu'avec Bousquet on peut appeler « les illusions du langage ». Il serait préférable de pouvoir travailler avec de simples signes comme en algèbre, mais un tel procédé risque d'introduire plus de confusions qu'il ne permet d'en éviter. Il faut donc avoir recours aux concepts qui répondent à des mots. Trop souvent, malheureusement, les sociologues s'attachent à ces mots plutôt qu'aux faits réels qu'ils désignent. On peut éviter partiellement ces inconvénients, soit en définissant au préalable de la façon la plus rigoureuse les termes que l'on utilise et en s'y tenant par la suite, soit en créant un vocabulaire technique dont les termes sont suffisamment univoques. Hélas ! les économistes et les sociologues « littéraires » ne prennent pas en général ces précautions et raisonnent en fonction de la charge affective que comportent les mots. Aussi lorsqu'ils discutent de concepts comme ceux de capital, justice, paix, égalité, progrès ou démocratie, ils mêlent d'emblée au raisonnement des sentiments de sympathie ou d'aversion qui perturbent leurs analyses. Dans ces cas, le verbalisme tient souvent lieu de science. Le langage pose de nombreux pièges aux spécialistes des sciences sociales : ou bien ils entendent autre chose que la signification ordinaire du terme, sans le préciser, ou bien ils prennent un même mot en différents sens en jouant avec eux, ou bien ils y incluent des sentiments ou des choix *a priori* qu'ils n'expriment pas ouvertement, ou encore ils tiennent pour précis ce qui ne l'est pas ou enfin ils se donnent une illusion de démonstration. Il n'est pas rare par exemple que des discours exaltant la liberté approuvent indirectement, parfois sans ruse, un système d'oppression. On emploie le terme de socialisme comme si tout le monde entendait de la même façon le vocable, donc comme si Marx était d'accord avec Proudhon, Guesde avec Sorel et Jaurès, Sombart avec Bernstein ou autres. Dans ces conditions, il est fréquent que les preuves avancées ne soient que ver-

bales. Pareto apporte à foison des exemples analogues et j'y renvoie le lecteur. Je voudrais seulement faire une remarque : ainsi que le note Bobbio, Pareto a fait sur ce point œuvre nécessaire de clarification en ce qui concerne une théorie de l'argumentation : « Les apports principaux que Pareto a fournis à la théorie de l'argumentation sont au nombre de deux : 1. l'importance donnée, dans l'étude de la société humaine, à la différence entre le discours de type scientifique et celui de type oratoire, et la délimitation des deux champs basée sur des critères qui permettent de juger les deux types différents de discours (le premier : vérité-fausseté, le second : efficacité-inefficacité) ; 2. la constatation que dans le discours de type oratoire, il faut distinguer deux parties : les sentiments qui s'y expriment ou que l'on désire provoquer, et les raisonnements effectués pour obtenir le soi-disant accord des sentiments et que cette seconde partie est sociologiquement plus variable et moins importante que la première¹⁷ ». De ce point de vue il y a chez Pareto les éléments premiers d'une sociologie des idéologies.

2. Les actions logiques et les actions non logiques

La distinction entre l'action logique et l'action non logique apparaît très tôt dans la réflexion sociologique de Pareto, bien avant celle du résidu et de la dérivation. On peut même dire qu'elle a définitivement orienté sa pensée, dès qu'il s'est rendu compte qu'il ne pouvait plus maintenir le parallélisme entre l'économie et la sociologie. En tout cas, la distinction apparaît déjà dans un article publié en 1900 dans la *Rivista italiana di sociologia* sous le titre : « Une application des théories sociologiques ». On y lit par

17. N. Bobbio, « Pareto e la teoria dell'argomentazione », dans la *Revue internationale de philosophie*, 1961, cité par G. Busino, op. cit., p. 144.

exemple : *L'homme, bien que poussé à agir par des motifs non logiques, aime lier logiquement ses actions à certains principes et, de ce fait, il en imagine a posteriori pour les justifier. L'homme qui de telle sorte trompe autrui par ses propres affirmations, a commencé par se tromper lui-même et il croit fermement ce qu'il affirme*¹⁸. Elle faisait également l'objet de son enseignement de sociologie à l'Université, comme en témoigne le livret que nous avons déjà cité : *Sommaire du cours de sociologie*. La méthode logico-expérimentale a été le moyen pour Pareto de donner un fondement solide à cette distinction qui le préoccupait depuis plusieurs années. En effet, en définissant les conditions d'un raisonnement logique, elle permet de déterminer si une action est logique par référence au raisonnement qui la soutient. C'est donc par rapport à la logique que les actions sont déclarées logiques ou non logiques. On a objecté à cette façon de procéder que Pareto confond ce que Schumpeter par exemple a pris soin de distinguer clairement : la rationalité de la pensée et la rationalité de l'action¹⁹. Une action peut être rationnelle sans obéir nécessairement aux catégories de la logique. Cette objection, que Perrin avance pour mettre en cause la distinction parétienne, ne peut cependant le concerner, car, ainsi que le souligne R. Aron : « Pareto nous rappelle que la science ne détermine pas logiquement les buts. *Il n'y a pas de solution scientifique du problème de l'action*. La science ne peut aller plus loin qu'indiquer les moyens efficaces pour atteindre les objectifs : la détermination des objectifs ne relève pas de son domaine. En dernière analyse, il n'y a pas de solution scientifique au problème de la conduite individuelle, il n'y a pas davantage de solution scientifique au problème de l'organisation sociale²⁰ ». L'action rationnelle est celle dont les buts sont bien choisis. Or, pour Pareto, la détermination des buts est une affaire d'évalua-

18. Cité par Busino, *ibid.*, p. 42.

19. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1954, p. 389. Voir également G. Perrin, *op. cit.*, p. 82.

20. R. Aron, *Les Etapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 423.

tion suivant les normes de l'utilité, de la morale ou autres. Ce qui l'intéresse, c'est un problème plus limité, à savoir la relation entre le but choisi, considéré comme donné, et les moyens mis en œuvre pour l'atteindre. C'est uniquement de ce point de vue que se pose le problème de la logique de l'action.

Une chose doit être claire dès le départ, pour pouvoir apprécier correctement le projet de Pareto. Il n'a jamais eu l'intention de faire une théorie scientifique ou même sociologique de l'action, au sens où Parsons a essayé de le faire. Comme le remarque fort justement G. Busino : « Pareto restait conscient de l'impossibilité d'établir un schéma analytique de l'action en se basant uniquement sur l'action elle-même²¹ ». Il a toujours déclaré que l'action est de nature synthétique : *Les actions concrètes sont synthétiques ; elles proviennent de mélanges, en proportions variables, des éléments que nous avons à classer²²* ; ou encore : *Je déclare ne vouloir résoudre aucune question pratique. Mais quand on sort de la théorie et qu'on veut donner des règles pour la vie réelle, il faut faire de la synthèse²³*. Il veut dire par là que l'action concrète est toujours affectée d'un coefficient d'imprévisibilité et d'indéterminabilité, du fait qu'elle combine, suivant les nécessités, l'intuition et l'esprit d'à-propos de l'agent, des facteurs extrêmement divers et qu'au cours de son déroulement effectif, elle fait intervenir des éléments qui n'étaient pas prévus au départ. La volonté déjoue les prévisions, et par conséquent une théorie scientifique de l'action. Autrement dit, la multiplicité indéfinie des facteurs qui peuvent entrer dans une action, car chaque individu en choisira d'autres, même lorsqu'ils veulent la même chose, défie les possibilités d'une étude analytique. Ce que Pareto appelle action logique est une pure abstraction, de caractère idéal, qui se rapproche plus ou moins de la réalité. D'ailleurs il insiste sur le fait

21. Busino, *op. cit.*, p. 54.

22. *Traité de sociologie*, p. 66, § 148.

23. *Mythes et Idéologies*, p. 113-114.

qu'une même action peut comporter des moments logiques et des moments non logiques²⁴.

La définition que Pareto donne des actions logiques est plus précise que celle des actions non logiques ; en un certain sens il considère presque exclusivement les dernières par contraste avec les premières : *Cela dit une fois pour toutes, nous appellerons « actions logiques » les opérations qui sont logiquement unies à leur but, non seulement par rapport au sujet qui accomplit ces opérations, mais encore pour ceux qui ont des connaissances plus étendues ; c'est-à-dire les actions ayant subjectivement et objectivement le sens expliqué plus haut. Les autres actions seront dites « non logiques » ; ce qui ne signifie pas illogiques²⁵*. Avant d'expliquer ces définitions, prenons quelques exemples. Le technicien, par exemple l'ingénieur qui construit un pont, agit logiquement quand, dans l'exécution de son projet, il tient compte de la nature du sol, du système le plus approprié de portée, de la résistance des matériaux, etc. Il conforme exactement les moyens au but à atteindre. Il en est de même du spéculateur à la Bourse qui obtient le résultat escompté. Ce sont des actions logiques. Parmi les actions non logiques, on peut citer l'attitude du consul romain qui avant d'engager une bataille consulte les aruspices pour savoir si les dieux sont favorables à une issue heureuse du combat. Ou encore le fait de personnifier ou d'animer des objets matériels. Cependant, à analyser de plus près ces exemples, on constate que dans le cas de l'ingénieur constructeur de ponts la relation de moyen à fin dans la réalité objective correspond entièrement au calcul subjectif lors de l'élaboration du projet. Dans le cas du spéculateur à la Bourse, il peut arriver que le résultat obtenu objectivement ne corresponde pas aux évaluations subjectives de l'homme en question : il a pu se tromper dans ses prévisions. Dans le cas du consul romain, les moyens subjectifs utilisés n'ont

24. Nous pouvons par abstraction, distinguer : 1° les actions non logiques ; 2° les actions logiques. Nous disons : par abstraction, parce que dans les actions réelles les types sont presque toujours mêlés, et une action peut être en grande partie non logique et en petite partie logique, ou inversement, Manuel, p. 41.

25. *Traité de sociologie*, p. 67, § 150.

aucun rapport logique avec le but visé, à savoir la victoire. Les conduites non logiques peuvent donc être d'espèces diverses suivant que l'on apprécie différemment, subjectivement ou objectivement, le rapport de moyen à fin. L'action logique est celle dont la relation de moyen à fin réalisée objectivement dans le concret correspond entièrement à la conscience subjective de cette relation chez l'agent. Toutes les autres, celles où il y a inadéquation entre la fin objectivement visée et l'appréciation subjective de l'agent, sont non logiques. L'action logique se caractérise par les deux traits suivants : a) conformité entre les moyens utilisés et le but visé ; b) adéquation entre la réalité objective et la conscience subjective de l'agent. Là où cette conformité ou cette adéquation font défaut, nous sommes en présence d'actions non logiques, qui peuvent être de types différents. Compte tenu de ces deux caractères on peut dresser avec Pareto le tableau suivant :

Par but objectif il faut entendre un but direct, réel, qui est de l'ordre de l'observation et de l'expérience, à la différence du but imaginaire qui y échappe.

GENRE ET ESPECES	LES ACTIONS ONT-ELLES UNE FIN LOGIQUE ?	
	Objectivement	Subjectivement
ACTIONS LOGIQUES		
Le but objectif diffère du but subjectif		
	Oui	Oui
ACTIONS NON LOGIQUES		
Le but objectif diffère du but subjectif		
1 ^{er} genre	Non	Non
2 ^e genre	Non	Oui
3 ^e genre	Oui	Non
4 ^e genre	Oui	Oui
ESPECES DU 3 ^e ET 4 ^e GENRE		
3 a et 4 a	Le sujet accepterait le but objectif s'il le connaissait.	
3 b et 4 b	Le sujet n'accepterait pas le but objectif s'il le connaissait.	

Elles ont pour fondement le raisonnement (§ 161), au moins en grande partie, dans la mesure où elles utilisent des moyens qui, sur la base d'évaluations par le calcul ou d'autres méthodes logiques, sont appropriés au but visé. Pareto estime qu'elles sont plus nombreuses chez les peuples dits civilisés, sans doute grâce au développement de la science, de la technique et d'une logique plus rigoureuse, qui font que les « connaissances sont plus nombreuses » et peuvent être confrontées les unes aux autres avec les moyens de la méthode logico-expérimentale. On peut donc supposer qu'il admet, au moins implicitement, un progrès des connaissances qui explique l'extension et la multiplication des conduites logiques au fur et à mesure que la civilisation rationnelle s'étend elle-même. On les rencontre le plus fréquemment dans les activités scientifiques, techniques et artistiques, ainsi que dans l'économie et dans les opérations militaires, politiques, juridiques, etc. Sans doute l'économie a-t-elle constitué la réflexion première pour la prise de conscience de ce genre d'actions, mais Pareto ne les y limite pas. On ne saurait non plus dire qu'il ait borné leur rôle au sein de la société, puisque en évoquant la stratégie il montre que, justement parce que l'avenir est indéterminé, nous faisons de nombreuses combinaisons pour orienter logiquement notre conduite. Il n'exclut même pas la possibilité de telles actions chez les animaux, mais évidemment leur nombre est *extrêmement étendu chez l'homme* (§ 157).

Non seulement, comme nous l'avons déjà vu, une action concrète peut comporter en même temps des éléments logiques et des éléments non logiques, mais suivant le cas, une action logique peut devenir non logique, et inversement. Ainsi l'attitude non logique du général romain qui fait dépendre de la réponse des aruspices la décision d'engager une bataille devient logique lorsqu'il fait de cette technique augurale, à laquelle il ne croit pas, un moyen destiné à augmenter ses chances de victoire, dans la mesure où la consultation des entrailles des oiseaux peut contribuer à galvaniser le moral de la troupe qui croit à ces prodiges.

En fait, beaucoup d'actions non logiques comportent « un brin d'interprétation logique ». A l'inverse, l'opération du spéculateur en Bourse devient non logique s'il n'a pas obtenu le résultat escompté par suite d'erreurs dans ses calculs. On ne peut donc déterminer de façon rigoureuse les domaines de l'action logique, car aucun n'a le privilège de l'exclusivité, pas même l'économie. On peut poser diverses questions à propos de ce genre d'actions. Je n'en soulèverai qu'une, celle de l'affinité entre ces opérations et la méthode logico-expérimentale. Une action n'est pas logique parce que son but est rationnel, mais uniquement quand elle se limite à son objectif. Autrement dit, elle considère ce but comme s'il était donné, au même titre que l'économie pure accepte le goût comme un donné, et elle ne porte que sur la mise en œuvre des moyens et les conséquences qu'on en tire. De ce point de vue, l'application de la méthode logico-expérimentale est une action logique au premier chef. Aussi à lire les textes de Pareto, on peut se demander si la relation de moyen à fin est seule caractéristique d'une opération logique, car ils suggèrent, sans qu'ils le précisent clairement, qu'elle est logique tant qu'elle se limite à ses conditions de départ, c'est-à-dire tant qu'elle ne dépasse pas son but. Il ne s'agit donc pas seulement d'utiliser les moyens appropriés à l'objectif visé, mais aussi de se borner à cet objectif, tout comme la méthode logico-expérimentale refuse de dépasser les limites de l'expérience²⁶.

B. Les Actions Non Logiques

Les actions non logiques proviennent principalement d'un certain état psychique : sentiment, subconscience, etc. C'est

26. En tout cas, l'affinité entre la méthode logico-expérimentale et l'action expérimentale et logique a été le point de départ du passage de la réflexion sur l'économie à la réflexion sur l'action sociale et la sociologie. Voir à ce sujet un texte de 1898, intitulé : « Comment se pose le problème de l'économie pure ? », dans *Marxisme et économie pure*, p. 102 et s.

à la psychologie de s'occuper de cet état psychique. Dans notre étude, nous parlons de cet état de fait, sans vouloir remonter plus haut²⁷. Ce texte est important, non point uniquement parce qu'il définit le fondement de ce genre d'actions, mais aussi parce qu'il montre la méthode suivie par Pareto, qui reste toujours la même : partir de faits comme de donnés, sans chercher à savoir quelle est leur origine, comment ils se sont constitués ou développés. Il précise en outre qu'il ne faut pas confondre non-logique et illogique. Certes, une opération non logique peut être illogique et absurde, mais elle peut aussi n'être que partiellement logique ou adopter les apparences de la logique. Elle n'exclut donc pas le raisonnement, mais celui-ci est ou faux ou bien sophistiqué, etc. Pour éviter tout malentendu dans l'interprétation de Pareto, il importe donc de préciser que c'est uniquement par rapport à l'action logique, considérée abstraitement, qu'il est possible de déterminer l'action non logique. C'est pourquoi il n'en donne pas d'autre définition, sinon qu'est non logique toute action qui n'est pas totalement logique, peu importe que par son contenu elle soit paralogique, simili-logique, pseudo-logique ou illogique. C'est ce qui ressort clairement d'un texte du *Manuel* : *Remarquons d'ailleurs que non logique ne signifie pas illogique ; une action non logique peut être ce qu'on aurait pu trouver de mieux, d'après l'observation des faits et la logique, pour adapter les moyens au but ; mais cette adaptation a été obtenue par un autre procédé que par celui d'un raisonnement logique*²⁸. Il n'étudie donc les actions non logiques que d'un point de vue exclusivement logique et non d'un autre²⁹. C'est pour cette raison qu'il évite d'analyser le degré ou la part du sentiment dans ce genre d'actions, qu'il renonce à les apprécier soit comme

27. *Traité de sociologie*, p. 76, § 161.

28. *Manuel* p. 41.

29. On ne saurait donc dire qu'il exalte l'irrationnel, car pas plus que le logique ne se confond avec le rationnel, le non logique n'est pas l'équivalent de l'irrationnel. Plus exactement, Pareto ne raisonne pas dans les catégories webériennes ou schumpeteriennes du rationnel et de l'irrationnel.

des erreurs, des déviations ou comme des formes pathologiques, et qu'il se contente uniquement de les classer par rapport aux deux critères qui ont servi à définir l'action logique. Il a d'ailleurs donné d'avance une réponse à tous ceux qui ne veulent voir en lui qu'un auteur qui exalte l'irrationnel : *Faire au raisonnement et au sentiment leur part dans les phénomènes sociaux, attribuer à chacun un domaine bien déterminé, n'est nullement avoir le dessein de déprécier l'un ou l'autre. Parce que, écrivant un livre scientifique, je me tiens naturellement et nécessairement dans le domaine du raisonnement, cela ne veut pas dire que je nie l'existence du domaine du sentiment et de la foi. Le lecteur verra au contraire que je lui attribue une extension que plusieurs personnes trouveront peut-être exagérée. Ce que je désire éviter, ce sont les dissertations, qui ne sont que trop en usage dans les sciences sociales, et dans lesquelles le raisonnement se mêle au sentiment, en un étrange alliage*³⁰.

Suivant leur contraste avec l'action logique les actions non logiques se laissent classer en quatre genres :

— Le genre non-non, caractérisé par le fait que les moyens ne répondent à aucun but, qu'il soit objectif ou subjectif, par conséquent qu'on ne voit aucune raison à l'acte. Pareto cite comme exemple le précepte d'Hésiode : « N'urine pas à l'embouchure d'un fleuve qui se jette dans la mer. » On ne voit, en effet, pas pourquoi il faut éviter une telle souillure. On peut également ranger sous cette rubrique certains gestes imposés par la politesse ou la coutume. De toute façon, on ne les rencontre que rarement parmi les hommes, sauf peut-être chez les sauvages et les barbares, parce que l'homme a toujours tendance à justifier ses actes, leur donner un vernis de logique, de sorte qu'ils rentrent alors dans le deuxième ou le quatrième genre³¹.

30. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 5. Voir également *Mythes et Idéologies*, p. 263-264.

31. *Traité de sociologie*, p. 68, § 154.

— Les actions du genre non-oui, par contre, sont courantes. Les agents se donnent des moyens imaginaires qui ne correspondent pas au but objectif. Autrement dit, la relation moyen à fin qu'on envisage subjectivement n'a aucun effet sur la fin objectivement visée. C'est le cas de ceux qui croient pouvoir faire pleuvoir ou conjurer une tempête par la prière ou les sacrifices. Rentrant dans cette catégorie la plupart des actes fondés sur la magie, la plupart des gestes de culte et de cérémonie religieuse.

— Le troisième genre, celui des actions non logiques oui-non, se caractérise par le fait que l'agent réalise objectivement le but, mais sans en avoir subjectivement conscience, c'est-à-dire il utilise les moyens corrects et applique comme il faut la relation moyen à fin, mais en l'ignorant. Pareto y voit *le type pur des actions non logiques*³². Les actions de cette catégorie sont également fréquentes. S'appuyant sur les travaux de l'entomologiste J. H. Fabre, il illustre ce type par les conduites animales qui sont objectivement adaptées, mais par instinct et sans conscience. Au plan humain on peut ranger dans cet ordre certaines médications qu'on appliquait autrefois correctement, sans avoir la connaissance scientifique de leur efficacité. Il en est ainsi du précepte d'Hésiode qui conseille de ne pas uriner dans une fontaine, bien qu'il ignorât qu'en s'en abstenant on évite *la diffusion de certaines maladies*.

— Enfin le quatrième genre, celui des actions non logiques oui-oui, concerne les actes comportant une relation entre le but objectif et le but subjectif, mais les moyens employés conduisent objectivement à un résultat différent de celui qu'on souhaitait subjectivement. Ainsi, dans la sphère de l'économie, l'entrepreneur qui veut réduire le prix de revient aboutit, malgré lui, à réduire le prix de vente, du fait que dans un système de marché la concurrence a tendance à établir l'égalité entre les deux prix. Il en est de même des révolutionnaires qui veulent libérer le peuple, mais parce qu'ils ont recours à la violence comme moyen, sont finalement obligés d'instituer un régime

32. *Ibid.*, p. 69, § 155.

oppressif. Il s'agit donc d'actions, qui, en raison des moyens employés, conduisent à briser la conformité du but objectif et du but subjectif et provoquent un résultat qui objectivement ne correspond pas à celui qu'on visait subjectivement. Tel fut le cas de Bismarck qui, voulant affaiblir le parti socialiste et le parti catholique, interdit le premier et mena le *Kulturkampf* contre le second, mais ne réussit par suite d'une mauvaise appréciation de la situation qu'à renforcer l'une et l'autre organisations.

Quant aux deux espèces 3a et 4a, 3b et 4b, il n'est pas nécessaire de fournir une longue explication, car elles se comprennent sans longs commentaires. Bismarck aurait-il oui ou non entrepris le *Kulturkampf* s'il avait su que le parti catholique en serait sorti renforcé ou bien son hostilité à cette organisation était-elle telle que de toute façon il aurait mené l'attaque ?

Si on analyse de plus près ces quatre genres d'actions non logiques, on constate qu'au fond l'expérience reste le critère déterminant. En effet, même si une action est menée selon les normes de la logique, mais que le résultat ne répond pas à l'intention initiale, Pareto n'aurait pas hésité à la classer parmi les actions non logiques. C'est ce qui apparaît à propos de la distinction qu'il a établie dans le mémoire sur l'économie pure, que nous avons déjà cité, dans lequel il présente également une classification des actions, mais les critères sont différents, puisqu'il oppose le logique et l'expérimental. Il y distingue les actions expérimentales et logiques, les actions expérimentales et non logiques, les actions non expérimentales, mais logiques et les actions non expérimentales et non logiques³³. On peut s'interroger sur la pertinence de la référence à l'expérience pour déterminer si une conduite est logique ou non, car la distinction qu'il fait entre action expérimentale et action logique laisse supposer qu'on aurait pu choisir d'autres cri-

33. Voir R. Aron, Préface au *Traité de sociologie générale* de Pareto, p. XIV-XV, ainsi que *Etudes politiques*, Paris, Gallimard, 1972, p. 132-133 et *Les Etapes de la pensée sociologique*, p. 413.

tères que ceux qui ont été retenus dans le *Traité de sociologie générale*. Aussi, certains interprètes n'ont pas manqué de soulever un certain nombre d'objections, en particulier R. Aron. Une conduite ne peut-elle être logique que si elle aboutit à un résultat objectif, validé par l'expérience ? Pareto ignore-t-il volontairement ou non le fait que certaines coutumes et mythes comportent une logique secrète, comme l'a montré le structuralisme ? Est-ce que les ethnologues ne souriraient pas de certaines de ses analyses ? De plus la manière de procéder de Pareto comporte un cercle, car, ayant posé au départ que l'opposition du logique et du non-logique s'applique uniquement à la relation de moyen à fin, il n'a aucune peine à montrer par la suite que les actions qui ne répondent pas rigoureusement à ce critère sont non logiques. D'ailleurs, est-il vrai que le non-logique obéit seulement au sentiment ? Le fait n'est pas évident, et Pareto en tout cas n'en apporte pas la preuve. On peut donc se demander s'il ne poursuivait pas aussi un autre but que purement scientifique.

Il semble que Pareto ait, en effet, voulu montrer que la plupart des intellectuels se trompent ou s'illusionnent sur la valeur de leurs écrits, car ils se croient dans le vrai alors qu'en réalité les conclusions qu'ils proposent ne correspondent pas logiquement aux données de départ. C'est ce que suggèrent les longs chapitres qui suivent celui qu'il a consacré aux actions non logiques, dans lesquels il analyse longuement les théories qui dépassent l'expérience et qui pour cette raison sont pseudo-scientifiques. Nous ferons grâce au lecteur des innombrables exemples qu'il cite. Il est vrai, Pareto aggrave son cas quand il tend à prouver que si les intellectuels se trompent, il le font en général de bonne foi. Ils ne sont même pas méchants, mais ils manquent de lucidité, alors qu'ils se donnent pour vocation d'éclairer l'humanité. Autrement dit, il ne leur laisse d'autre alternative que celle de l'hypocrisie (s'ils sont de mauvaise foi) et de la naïveté (s'ils sont de bonne foi). A tout prendre, il incline à voir en eux essentiellement des naïfs qui, à force d'être raisonneurs deviennent déraisonnables. On pardonne difficilement à un auteur de tourner aussi

cruellement en ridicule des croyances qu'on estime bien fondées.

Le sociologue

Sa férocité de persifleur se manifeste davantage dans les *Systèmes socialistes* que dans le *Traité de sociologie*. Il y dénie toute valeur démonstrative à un certain nombre de propositions que Marx considérait comme scientifiques, il affirme que *la diffusion d'une doctrine ne dépend presque pas de la valeur logique de cette doctrine*³⁴, il fait l'éloge de la casuistique, parce que sans elle la vie sociale serait pour ainsi dire impossible³⁵. De toute façon, nous sommes enclins à donner à nos actes des motifs plus imaginaires que réels. La plupart des théories ne font qu'habiller de logique des choix pris pour d'autres raisons, par préjugés, par sentiments ou par foi. *Beaucoup de personnes ne sont pas socialistes parce qu'elles ont été persuadées par un certain raisonnement, mais ce qui est fort différent, elles acquiescent à ce raisonnement parce qu'elles sont socialistes. Les sources des illusions que les hommes se font, quant aux motifs qui déterminent leurs actions, sont multiples... Ces actions sont purement instinctives, mais l'homme qui les accomplit éprouve un sentiment de plaisir à leur donner, arbitrairement du reste, des causes logiques. Il n'est en général pas bien difficile sur la qualité de cette logique et se contente très facilement d'un semblant de raisonnement*³⁶. Ou encore : quand les hommes se sentent entraînés par un certain mouvement religieux, moral, humanitaire, ils croient, et presque tous entièrement de bonne foi, que leurs convictions se sont formées par une suite de syllogismes rigoureux ayant pour point de départ des faits réels et incontestables³⁷. Il est hors de doute que cette théorie des actions non logiques a été pour lui une source intarissable de motifs pour tourner en dérision, caricaturer et railler les intellectuels, les philosophes, les pacifistes, les

34. *Les Systèmes socialistes*, t. I. p. 25.

35. *Ibid.*, t. I, p. 27.

36. *Ibid.*, t. I, p. 21.

37. *Ibid.*, t. I, p. 26.

progressistes comme les diverses Eglises chrétiennes. Leur réaction à son égard manifeste que sur de nombreux points il a touché juste.

3. Les résidus et les dérivations

La discussion de ces deux thèmes forme la partie substantielle de la pensée sociologique de Pareto. Après avoir fait la théorie de l'action logique du point de vue de l'économie pure et après avoir constaté que de telles actions sont rares, mais que par contre la plupart des conduites humaines comportent des éléments non logiques, pseudo-logiques ou simili-logiques, il lui a semblé nécessaire de comprendre ces aspects non logiques et de compléter ainsi la théorie de l'économie pure par une sociologie. Certes, il reconnaît qu'il n'a pas été le premier à mettre l'accent sur les actions non logiques, et il consacre le chapitre III du *Traité de sociologie* à montrer que d'autres auteurs avaient soupçonné la chose, mais que personne ne s'est attaché à fournir une explication. A cet effet, il suit d'abord la méthode inductive, qui, sur la base de l'analyse de nombreux exemples, en particulier empruntés au droit, devraient lui fournir les éléments d'une théorie, qui à son tour devrait autoriser un certain nombre de déductions. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette analyse et nous indiquerons seulement les résultats de cette investigation.

On constate que les actions non logiques comportent deux éléments, l'un constant, que Pareto désigne par la lettre (a), l'autre plus variable qu'il désigne par (b) : *La partie (a) correspond directement à des actions non logiques ; elle est l'expression de certains sentiments. La partie (b) est la manifestation du besoin de logique qu'a l'homme. Elle correspond elle aussi partiellement à des sentiments, à des actions non logiques, mais les revêt de raisonnements logiques ou pseudo-logiques. La partie (a) est le principe qui existe dans l'esprit de l'homme ; la partie*

(b), ce sont les explications, des déductions de ce principe³⁸. Pour illustrer cette distinction, prenons deux exemples. Dans la quasi-totalité des sociétés, on vénère ou on craint certains nombres, de même on y proscriit l'homicide. C'est là l'élément constant (a). Mais aussi on donne des motifs qui expliquent pourquoi certains nombres sont sacrés et pourquoi l'homicide est interdit. Pour les uns, il s'agit de nombres parfaits, et par conséquent beaux, justes et bons, pour d'autres ils ont une signification religieuse. De même, l'homicide est interdit tantôt parce que Dieu l'a voulu, tantôt par respect de la dignité de la personne humaine. C'est là l'élément (b) qui varie suivant les civilisations. Dans la réalité concrète, les deux éléments (a) et (b) sont donnés indistinctement, comme s'ils étaient liés au phénomène, c'est-à-dire le refus de l'homicide est affirmé avec sa justification. Du point de vue scientifique cependant, il faut les séparer. Cela ne vaut d'ailleurs pas uniquement pour les actions, mais aussi pour les théories, qu'elles soient philosophiques, morales ou autres : *Quand on lit un auteur avec l'intention d'en juger scientifiquement les théories, il faut donc effectuer d'abord la séparation qu'il n'a presque jamais faite, des parties (a) et (b). En général, dans toute théorie, il est nécessaire de bien séparer les prémisses, c'est-à-dire les principes, les postulats, les sentiments, des déductions qu'on en tire*³⁹. C'est là le moyen de savoir si elle dépasse ou non l'expérience.

Parvenu à ce résultat, Pareto établit l'hypothèse suivante : *L'élément (a) correspond peut-être à certains instincts de l'homme, ou pour mieux dire, des hommes, parce que (a) n'a pas d'existence objective et diffère suivant les hommes ; et c'est probablement parce qu'il correspond à ces instincts, qu'il est presque constant dans les phénomènes. L'élément (b) correspond au travail accompli par l'esprit pour rendre raison de l'élément (a). C'est pour cela qu'il est beaucoup plus variable, puisqu'il reflète le travail de la fantaisie... Mais si la partie (a) correspond à certains instincts, elle*

38. *Traité de sociologie*, p. 434, § 798.

39. *Ibid.*, p. 439, § 818.

est bien loin de les comprendre tous. Cela se voit à la manière même dont on l'a trouvée. Nous avons analysé les raisonnements et cherché la partie constante. Ainsi, nous ne pouvons avoir trouvé que les instincts qui donnent naissance à des raisonnements, et nous n'avons pas pu rencontrer sur notre chemin ceux qui ne sont pas recouverts par des raisonnements. Restent donc tous les simples appétits, les goûts, les dispositions et, dans les fait sociaux, cette classe très importante qu'on appelle les intérêts⁴⁰. Si cette hypothèse concorde avec les faits, on la conservera, car elle déterminera dans ce cas une uniformité. Dans le cas contraire, on l'abandonnera.

A. La Théorie des Résidus

Pareto n'a cessé d'exiger qu'on procède par définitions rigoureuses. En ce qui concerne la notion de résidu, il n'a pas réussi à lever toutes les imprécisions. Une chose est cependant certaine : le résidu exprime un élément constant, non logique de la nature humaine. Il ne lui attribue toutefois pas une réalité psychologique, mais uniquement la valeur d'un concept heuristique qu'il désigne assez fréquemment par le terme de *noyau*. C'est sans doute pour couper court à toute interprétation psychologique qu'il a pris soin de distinguer le résidu du sentiment et de l'instinct, bien qu'il lui arrive, même assez fréquemment, de confondre les trois notions. Voici la définition qu'il en donne : *Il faut bien prendre garde de ne pas confondre les résidus (a) avec les sentiments, ni avec les instincts auxquels ils correspondent. Les résidus (a) sont la manifestation de ces sentiments et de ces instincts, comme l'élévation du mercure, dans le tube d'un thermomètre est la manifestation d'un accroissement de température. C'est seulement par une ellipse, pour abréger le discours, que nous disons, par exemple, que les résidus, outre les appétits, les intérêts, etc., jouent un rôle principal dans la déter-*

40. *Ibid.*, p. 452, §§ 850 et 851.

mination de l'équilibre social⁴¹. Ce texte confirme donc celui, déjà cité, du § 851, dans lequel il est dit que le résidu correspond uniquement aux instincts qui donnent lieu à un raisonnement, ce qui laisse supposer qu'il y a des instincts qui n'y donnent pas prise.

Le sociologue

Divers auteurs, dont G. Perrin, ont posé à juste titre la question de savoir si une telle discrimination entre les instincts est légitime, car tout instinct pourrait éventuellement donner naissance à des raisonnements. En fait, il me semble que Pareto a seulement voulu éviter par cette discrimination une interprétation purement psychologique du résidu et sauvegarder l'explication sociologique. Cela ressort du paragraphe qu'il a consacré à l'instinct sexuel pour le différencier du résidu sexuel. Le résidu y apparaît comme l'instinct lié à un raisonnement, ce qui n'est pas le cas de l'instinct pur qu'étudie la psychologie. Cette corrélation avec le raisonnement est essentielle, au point que ce dernier peut même escamoter et camoufler l'instinct pur. Ainsi le pur instinct sexuel se caractérise par le simple rapprochement des sexes, tandis que le résidu sexuel va jusqu'à se dissimuler sous le couvert de l'ascétisme : *Il y a des gens qui prêchent la chasteté pour avoir l'occasion d'arrêter leurs pensées aux unions sexuelles*⁴². Le résidu n'est donc pas un fait pur, directement constatable ou déterminable par les méthodes de la psychologie, mais un concept de caractère hypothétique, permettant de rendre compte de la complexité de la réalité. C'est ce qui ressort d'un autre passage où Pareto dit : *Les résidus correspondent à certains instincts des hommes ; c'est pourquoi la précision, la délimitation rigoureuse leur font habituellement défaut ; et même ce caractère pourrait presque toujours servir à les distinguer des faits ou des principes scientifiques qui ont avec eux quelque ressemblance*⁴³. Il en est de même de la distinction à faire entre résidu et sentiment.

41. *Ibid.*, p. 461, § 875.

42. *Ibid.*, p. 453, § 852.

43. *Ibid.*, p. 459, § 870.

Suivant sa manière ordinaire de procéder, Pareto commence par classer les résidus. La méthode qu'il suit en l'occurrence nous aide à mieux cerner cette notion. Ses recherches, dit-il, sont analogues à celles qui sont habituelles en philologie où l'on étudie les racines des mots et leurs dérivés. *Cette analogie n'est pas artificielle, il s'agit de produits de l'activité de l'esprit humain, qui ont un processus commun*⁴⁴. N'oublions pas que Pareto était un ami de Ferdinand de Saussure, ce qui explique peut-être cette référence à la linguistique. Sans mentionner toutes les analogies que Pareto signale, retenons au moins celle-ci : *La philologie moderne sait fort bien que le langage est un organisme qui s'est développé suivant ses propres lois, qui n'a pas été créé artificiellement. Seuls quelques termes techniques comme oxygène, mètre, thermomètre, etc., sont le produit de l'activité logique des savants. Ils correspondent aux actions logiques, dans la société, tandis que la formation du plus grand nombre des mots employés par le vulgaire correspond aux actions non logiques. Il est temps désormais que la sociologie progresse, et tâche d'atteindre le niveau auquel se trouve déjà la philologie*⁴⁵. Bien avant le structuralisme, mais en un autre sens, il a su utiliser certains aspects de la linguistique pour l'analyse des phénomènes sociaux. En effet, ce qu'il en retient, c'est que les résidus sont comme les racines, qui sont riches de dérivés. Autant que la référence à l'instinct et au sentiment, cette analogie avec la racine, du point de vue linguistique, contribue à une meilleure intelligence de la notion de résidu, qui de toute façon n'est pas un fait observable.

On peut s'étonner de certaines incohérences dans la classification des résidus, surtout chez un auteur qui prétend appliquer de la façon la plus stricte la méthode logico-expérimentale. D'une part, le vocabulaire manque d'uniformité et de précision, puisque, pour désigner les six résidus, Pareto emploie pour l'un le terme de *besoin*, pour

44. *Ibid.*, p. 462 § 879.

45. *Ibid.*, p. 463-464, § 883. Voir aussi, p. 73, § 158.

l'autre celui d'*instinct*, pour un troisième celui de *résidu*, etc. D'autre part on ne saisit pas la logique qui a présidé à cette classification, ni quel a été le critère de répartition. Chacune des six classes est divisée en plusieurs genres, qui souvent donnent lieu, à leur tour, à des subdivisions en espèces. Or, ces subdivisions donnent l'impression du plus grand désordre. On ne voit pas, par exemple, pourquoi parmi les espèces de la première classe Pareto n'a retenu au titre des groupes que la famille et la classe sociale et qu'il néglige pratiquement l'amitié. Il semble qu'il se soit laissé davantage guider par son intuition que par le souci de procéder avec méthode. De toute façon, les résidus qu'il présente manquent d'homogénéité, au point que R. Aron, qui s'est pour ainsi dire pris de passion pour ce problème, a essayé d'introduire plus de coordination en remodelant la classification⁴⁶. Nous nous en tiendrons cependant ici à l'ordre défini par Pareto.

PREMIÈRE CLASSE : L'INSTINCT DES COMBINAISONS

Il s'agit de la tendance des hommes à établir des rapports et des relations de toutes sortes entre les choses ou entre les idées et à en tirer certaines conséquences. C'est un instinct, dit Pareto, *qui est puissant dans l'espèce humaine, et qui a probablement été et demeure une cause importante de la civilisation*⁴⁷, en même temps qu'une des forces qui déterminent l'équilibre social. C'est en vertu de cet esprit de combinaison que l'homme établit des règles, raisonne et joue et, plus généralement encore, innove. D'où une subdivision en plusieurs genres, suivant le type de phénomènes qu'on combine :

— l'instinct de combinaison en général, sans autre précision ni détermination, qui pousse l'homme à créer du neuf.

46. R. Aron, *ibid.*, p. 449 et suivantes.

47. *Traité de sociologie*, p. 468, § 889 et p. 472, § 896.

— l'instinct des combinaisons de choses semblables ou contraires, en ce sens que l'homme a tendance à associer ce qui se ressemble ou qui s'oppose. Et, ajoute Pareto : *Les raisonnements non logiques sont souvent des raisonnements par association d'idées*⁴⁸. Ce genre comporte diverses espèces, suivant qu'on associe des choses rares, exceptionnelles ou terribles, suivant qu'on attribue à un état heureux toutes les choses qui sont bonnes et à un état malheureux toutes celles qui paraissent mauvaises. Ainsi, celui qui est hostile à une institution ou à un régime le rend responsable de tous les maux. Au Dieu, considéré comme bon, on oppose par association le diable, considéré comme le mal. Bref, sous cet aspect, l'instinct est à la base de toutes les opérations magiques, des présages, des prodiges, des légendes, etc.

— le pouvoir mystérieux de certaines choses ou de certains actes. Ce genre comprend les gestes par lesquels nous signifions que nous accordons un pouvoir occulte, favorable ou maléfique, à des objets, tels les amulettes, les reliques, etc. Il est à la base des croyances aux miracles, aux ordales, et des diverses espèces de fascination. Il pousse les hommes à attribuer des vertus sacrées aux nombres ou à des jours déterminés ;

— le besoin d'unir les résidus, par exemple connaissance logique et foi : *L'homme répugne à séparer la foi de l'expérience ; il veut un tout complet, où il n'y a pas de discordances*⁴⁹. Pareto vise non seulement les fois religieuses, mais aussi les fois révolutionnaires, politiques ou autres ;

— le besoin de développement logique. C'est là un genre fondamental, car il fait de l'homme un raisonneur, suivant les strictes règles de la logique, ou suivant celles de la pseudo-logique. Par conséquent, les conduites logiques ont pour fondement un résidu comme les conduites non logiques. Le raisonnement peut être inductif et déductif, et,

48. *Ibid.*, p. 478, § 910. On reconnaît ici le lecteur de Stuart Mill.

49. *Ibid.*, p. 526, § 967.

comme tel, il donne naissance à la science ; ou bien analogique et, comme tel, il donne naissance le plus souvent aux logiques fantaisistes.

— la foi en l'efficacité des combinaisons, d'où l'esprit d'invention, de nouveauté et de prévision.

DEUXIÈME CLASSE :

LA PERSISTANCE DES AGRÉGATS

Pareto caractérise ce résidu de la manière suivante : *Certaines combinaisons constituent un agrégat de parties étroitement unies, comme en un seul corps, qui finit, de la sorte, par acquérir une personnalité semblable à celle des être réels. On peut souvent reconnaître ces combinaisons à leur caractère d'avoir un nom propre et distinct de la simple énumération des parties*⁵⁰. Plus explicitement, c'est le résidu qui donne aux combinaisons un caractère durable, persistant et par conséquent une existence propre et indépendante. Comme tel il est le contraire du précédent. En effet, l'instinct de combinaisons est celui du développement culturel et intellectuel et du changement. La persistance des agrégats, par contre, donne stabilité aux combinaisons formées par le précédent résidu ; il est donc à la base de l'ordre, de l'affermissement de l'acquis, des organisations politiques, religieuses, économiques et autres. Aussi Pareto le compare-t-il à *l'inertie mécanique*⁵¹. Il préside à la conservation et à la tradition. Cette classe comporte elle aussi des genres suivant que l'agrégat porte sur des hommes, des choses ou des abstractions. Certains de ces genres sont subdivisés en espèces. Nous négligerons ces dernières et n'indiquerons brièvement que les genres.

— Persistance des rapports d'un homme avec d'autres hommes et avec des lieux. Appartiennent à ce genre les sentiments qui attachent l'être humain à sa famille, à sa patrie, à sa langue ou à son sol. D'où le culte des dieux

50. *Ibid.*, p. 533, § 991.

51. *Ibid.*, p. 533, § 992.

de la famille (pénates), de la cité, ou du héros éponyme. C'est à ce résidu qu'il faut attribuer la division en castes et en classes sociales, avec les conséquences qui en découlent comme certaines manières d'agir, certaines croyances ou préjugés. L'esprit de secte y est également compris.

— Persistance des rapports entre les vivants et les morts. Ce genre de résidu explique le culte des morts, les sacrifices lors des funérailles, ainsi que la commémoration des morts, que l'on croie ou non à l'immortalité de l'âme.

— Persistance des rapports entre un mort et des choses qu'il possédait durant sa vie. Il s'agit en particulier des anciennes coutumes d'enterrer les morts avec leurs armes s'ils étaient des guerriers, ou encore de mettre dans la tombe de la nourriture, des jeux pour qu'il puisse se distraire.

— Persistance d'une abstraction. *Ces résidus sont le fondement de la théologie et de la métaphysique*⁵².

— Persistance des uniformités. Ce genre de résidu pousse les hommes à généraliser sur des cas particuliers, à donner valeur de principe naturel à des circonstances et à faire passer des hypothèses pour des rapports nécessaires.

— Sentiments transformés en réalités objectives. Ce résidu consiste à donner à des expériences vécues, purement subjectives, la signification d'un fait objectif.

— Les personnifications, c'est-à-dire la transformation en individualités objectives de certaines abstractions. *La langue, dit Pareto, est un excellent moyen de faire persister les agrégats et de les personnifier*⁵³. Les entités à majuscule comme le Progrès, la Démocratie remplacent l'anthropomorphisme d'autrefois, car *ces êtres puissants et bienfaisants sont considérés par nos contemporains avec des sentiments semblables à ceux qu'éprouvaient leurs aïeux pour la puissance de Rome*⁵⁴. La plupart des nouvelles doctrines, telles le socialisme et le pacifisme, se présentent

52. *Ibid.*, p. 556, § 1066.

53. *Ibid.*, p. 568, § 1071.

54. *Ibid.*, p. 571, § 1077.

comme des doctrines du salut au même titre qu'une divinité abstraite d'autrefois.

Le sociologue

— Besoin de nouvelles abstractions. Quand les anciennes entités tombent en désuétude, on leur en substitue de nouvelles. Aux mythologies populaires ont succédé d'autres, plus savantes, par exemple celle de l'Humanité. Dans le même sens la science est devenue une mythologie, puisque même l'Eglise veut être plus moderne en devenant « scientifique ».

TROISIÈME CLASSE :

BESOIN DE MANIFESTER SES SENTIMENTS PAR DES NOTES EXTÉRIEURES

Pareto le traite avec brièveté. *Des sentiments puissants sont généralement accompagnés de certains actes, qui peuvent même ne pas être en rapport direct avec ces sentiments, mais qui satisfont le besoin d'agir*⁵⁵. Somme toute, il s'agit du besoin d'extérioriser nos sentiments ou nos émotions par les gestes les plus divers. Ce besoin de s'exprimer est même *tyrannique*. Pareto n'envisage que deux genres pour cette classe :

— le besoin d'agir qui se manifeste par des combinaisons. Il s'exprime donc le plus souvent en liaison avec le résidu de la première classe ;

— l'exaltation religieuse. Le désir de manifester ses sentiments conduit souvent à l'enthousiasme et au délire, accompagnés de chants, de danses, de contorsions, voire de mutilations.

QUATRIÈME CLASSE :

RÉSIDUS EN RAPPORT AVEC LA SOCIABILITÉ

Il s'agit des résidus qui renforcent la vie en société, essentiellement sur la base de la discipline, sans laquelle

55. *Ibid.*, p. 579, § 1089.

la société est impossible. Pareto se montre cependant avare en explications plus générales et s'étend au contraire longuement sur les genres que comprend cette classe :

— Les sociétés particulières : les hommes ont tendance à s'assembler au sein de communautés religieuses, d'associations sportives ou de clubs littéraires.

— Le besoin d'uniformité : il s'agit du désir que l'homme éprouve d'exiger que les autres pensent et agissent comme lui, quitte à persécuter ou à violenter ceux qui vivent ou opinent autrement. L'étude de ce genre donne l'occasion à Pareto d'analyser le phénomène de l'imitation ainsi que celui du fanatisme qui, pour maintenir l'uniformité, conduit aux exclusions pour hérésie ou hétérodoxie, aux condamnations sur le bûcher ou, de nos jours, pour délits d'opinion. D'une part il existe une véritable néophobie, ou horreur pour tout ce qui est nouveau, mais inversement, il y a d'autres hommes qui reconnaissent qu'une chose n'est bonne que si elle est nouvelle.

— Pitié et cruauté : bien que contraires ces sentiments qui s'opposent à l'indifférence sont souvent associés ou se succèdent en un même être. Celui qui plaint le voleur arrêté par la police devient agressif s'il est lui-même victime d'un vol. Il semble que de nos jours nous assistions à une extension de l'attendrissement, non sans contradiction, puisqu'en même temps qu'on multiplie les lois contre la délinquance, la justice est plus indulgente envers des délinquants : *Il semblerait donc que la pitié envers les délinquants va en augmentant, tandis que celle envers leurs victimes va en diminuant*⁵⁶. Ce contraste s'explique en partie par la dialectique de la présence et de l'absence : *Les sentiments de pitié sont surtout intenses pour ceux qui sont présents ; ils sont beaucoup plus faibles pour ceux qui sont absents. Le jury voit l'assassin et éprouve de la pitié pour lui. Le même fait se produit avec les juges. On ne voit pas la victime : elle a disparu ; y penser devient un devoir pénible. Notez que ces mêmes jurés qui ont aujourd'hui absous un assassin, s'ils assistent demain à un assassinat, voudront*

56. *Ibid.*, p. 599, § 1133.

*peut-être, avec le reste de la foule, lyncher celui qui a commis le crime*⁵⁷. C'est également ce résidu qui est à la base de la facilité avec laquelle on accuse de nos jours la société de toutes nos misères. A la limite, l'attendrissement s'inverse et devient une raison de se révolter et de faire des attentats. Il y a au fond des humains une répugnance instinctive pour la souffrance en général, mais aussi pour la souffrance inutile. Ainsi les citoyens *respectent, estiment, aiment la pitié des gouvernements forts ; raillent et méprisent la pitié des gouvernements faibles. Pour eux, la seconde est de la lâcheté ; la première, de la générosité*⁵⁸.

— Tendance à s'imposer à soi-même un mal pour le bien d'autrui. Toute société exige, pour subsister, un minimum de bienveillance entre les membres qui la composent, c'est-à-dire un certain consensus. Celui-ci peut être plus ou moins fort, suivant le degré d'intégration. On ne saurait rendre compte de cette bienveillance, qu'on rencontre également chez les animaux qui nourrissent et protègent leurs petits, que si on la rapporte à un résidu. En effet, *il faut vraiment avoir l'esprit malade des songe-creux du « contrat social », de la « dette sociale », de la « solidarité », pour se figurer que les hommes défendent leur patrie comme l'associé d'une entreprise commerciale paie sa quote-part*⁵⁹. Pareto fait allusion ici à la théorie, alors en vogue, du quasi-contrat de Bourgeois. Cette bienveillance peut aller jusqu'au sacrifice, jusqu'à exposer sa vie. A un degré moindre, elle porte les hommes à partager leurs biens avec autrui. Il ne faudrait cependant pas donner une interprétation uniquement humanitaire de cette tendance, car elle n'est pas dépourvue d'égoïsme ni de calcul. La logique des sentiments n'exclut pas leur ambivalence. On ne devient pas socialiste uniquement par idéal, par souci de justice sociale, mais aussi par intérêt. Sous la Restauration, il fallait, pour réussir dans la carrière, aller à la messe ; sous Louis-Philippe il était préférable de lire Voltaire ; sous Napoléon III, de se déclarer apolitique ; et de nos jours

57. *Ibid.*, p. 600, § 1134.

58. *Ibid.*, p. 607, § 1144.

59. *Ibid.*, p. 608, § 1146.

il convient d'être socialiste et révolutionnaire. Il n'en va pas autrement des chefs d'entreprise et des bourgeois qui s'allient avec les socialistes. Quand ils réclament des lois sociales, *vous pourriez croire qu'en eux c'est le pur amour du prochain qui agit, que c'est, enflammés par cet amour, qu'ils brûlent de partager leurs biens. Mais faites bien attention à ce qui arrivera après l'adoption des « lois sociales », et vous verrez que leur richesse ne diminue pas, qu'elle s'accroît ; en sorte qu'ils n'ont rien donné aux autres ; au contraire, ils en ont retiré quelque chose*⁶⁰. L'erreur des intellectuels est de se laisser prendre à la comédie des déclarations et proclamations pour la justice sociale qui viennent de part et d'autre.

— Sentiments de hiérarchie : le rapport du supérieur à l'inférieur est essentiel pour une société, quelles que soient les idées par lesquelles on le fonde : *La hiérarchie se transforme, mais subsiste pourtant toujours dans les sociétés qui, en apparence, proclament l'égalité des individus*⁶¹. Ce genre de résidu se manifeste de plusieurs manières. Tout d'abord par l'obéissance des subordonnés, qui peut avoir des motifs divers : la crainte, le respect, l'affection. On accepte d'ailleurs toujours l'autorité, sauf que les domaines varient pour les uns et les autres : *Il ne manque pas d'anarchistes pour accepter avec une foi superstitieuse l'autorité de médecins et d'hygiénistes, souvent quelque peu charlatans*⁶². En vertu de la puissance de la persistance des abstractions, l'obéissance peut s'attacher moins à un homme qu'à un signe, par exemple le prestige. Il fut un temps où il était bon de parler latin, d'autres où il convient d'être mal habillé, mais toujours une coutume fait autorité. Une seconde manifestation de ce résidu est le besoin de l'approbation de la collectivité. *Le besoin que l'individu éprouve d'être bien vu de la collectivité, d'en obtenir l'approbation, est un sentiment très puissant, et c'est vraiment le fondement de la société humaine. Mais il agit tacitement, souvent sans être exprimé. Il arrive même que celui qui*

60. *Ibid.*, p. 611, § 1152.

61. *Ibid.*, p. 613, § 1153.

62. *Ibid.*, p. 614, § 1156.

recherche le plus l'admiration, la gloire, fasse semblant de ne pas s'en soucier⁶³.

Le sociologue

— L'ascétisme. On observe chez les hommes un sentiment très particulier, qui n'a aucune correspondance chez les animaux, et qui les pousse à s'infliger des souffrances, à s'abstenir de plaisirs ; il s'agit donc d'une tendance opposée à l'instinct qui nous porte à rechercher les choses agréables et à fuir celles qui sont désagréables. On aurait tort de faire de l'ascétisme une singularité du catholicisme, car on le rencontre dans la plupart des sociétés. Il existait à Sparte ; il y a eu des philosophes grecs qui le recommandaient ; les bouddhistes le pratiquent. Pareto ne cite pas le puritanisme analysé par Weber, mais insiste sur les ascètes de la *sainte Science*. Il se demande si ce résidu n'appartient pas à une classe spéciale, plutôt que d'être seulement un genre : *la grande classe qui comprend des actes d'abstinence, de renonciation aux jouissances, de maux qu'un individu s'inflige volontairement à lui-même. Dans cette classe, les genres se distinguent par le but de ces sacrifices et par leur intensité*⁶⁴. En fait, comme Freud, il reconnaît que la société ne peut subsister sans renoncement, sans contrainte, sans discipline. Il s'agit donc d'un résidu inhérent à la vie sociale : *Les actes d'ascétisme nous apparaissent comme des actes qui dépendent des résidus de sociabilité, et dans lesquels s'atténue, s'affaiblit et peut même disparaître le but de la sociabilité, tandis que l'intensité s'accroît, grandit démesurément, devient hyperbolique. En général, l'abstinence d'un individu, outre qu'elle peut être utile à l'individu lui-même, cas dont nous ne nous occupons pas ici, peut être utile aux autres, à la collectivité. Là où la nourriture fait défaut, le jeûne est utile. Là où il y a peu de richesses, s'abstenir des consommations voluptueuses est utile à la collectivité. Si tous les hommes cédaient à l'instinct sexuel sitôt qu'ils voient une femme, la société humaine se dissoudrait*⁶⁵. L'économie repose d'ailleurs sur la volonté de s'abstenir d'une consommation

63. *Ibid.*, p. 616-617, § 1160.

64. *Ibid.*, p. 620, § 1166.

65. *Ibid.*, p. 621, § 1167.

immédiate en prévision de biens futurs. Ce que Pareto condamne, c'est l'ascétisme pratiqué pour lui-même. sans aucune utilité, non plus pour contrôler les sens, mais pour les mortifier. A la base d'une telle vie, il y a des sentiments latents, comme l'envie, l'ambition ou la frustration : par exemple, chez beaucoup de féministes qui haïssent l'homme faute d'en avoir trouvé un à leur goût. Cette hypertrophie en fait en fin de compte un phénomène pathologique et, abandonnant l'esprit de neutralité de l'analyse, Pareto devient un juge partial quand il écrit en conclusion : *De tous ces genres d'ascétisme, rendus plus virulents en certains cas, par la casuistique, et qu'on veut imposer à autrui, provient une somme énorme de souffrances qui ont affligé et affligent encore la race humaine. En les tolérant, en les acceptant même souvent de bon gré, au lieu de les repousser et de détruire comme des serpents venimeux ceux qui les leur suscitent, les hommes démontrent clairement quelle puissance ont les sentiments correspondants, qui sont proprement une perversion de l'instinct de sociabilité, sans lequel la société humaine n'existerait pas.*

CINQUIÈME CLASSE :

INTÉGRITÉ DE L'INDIVIDU ET SES DÉPENDANCES

Cette classe est selon Pareto le complément de la précédente, du fait que *défendre ses biens et tâcher d'en accroître la quantité sont deux opérations qui se confondent souvent*⁶⁶. Plus explicitement, ce résidu concerne la défense et le maintien de la personnalité et de ses biens. Il se pose cependant une question, en raison de la référence que Pareto fait à la notion d'intérêt : *Cet ensemble de sentiments qu'on appelle « les intérêts » est de la même nature que les sentiments auxquels correspondent les résidus du présent genre. Donc, à la rigueur, il devrait en faire partie ; mais il est d'une si grande importance intrinsèque pour l'équilibre social, qu'il est utile de l'envisager à part*

66. *Ibid.*, p. 647-648, § 1206.

*des résidus*⁶⁷. Le problème est capital, car on a tiré argument de cette confusion apparente entre intérêt et sentiment, pour accuser Pareto d'incohérence. Nous y reviendrons plus loin, lorsque nous discuterons la notion d'intérêt. Disons simplement pour le moment que si l'intérêt est le fondement des actions logiques, le résidu examiné ici est celui qui porte sur des intérêts qui sont à l'origine d'actions non logiques. Les différents genres de cette classe sont les suivants :

— Sentiments qui contrastent avec les altérations de l'équilibre social. Ils poussent les individus à demander réparation pour toute atteinte à l'équilibre social, qu'il s'agisse de celui qui est effectivement en vigueur ou de celui qu'ils se représentent idéalement. Tout comme chez les Grecs un maître ne possédant pas d'esclave ressentait comme une offense l'enlèvement d'un esclave dont un autre maître était la victime, on a châtié au nom d'une prétendue justice idéale, dans une société qui croyait à la Trinité, les partisans d'une doctrine antitrinitaire, de même que dans une société socialiste on condamne ceux qui professent une autre doctrine. Le sentiment de justice est profondément ancré dans l'homme, au point que les malfaiteurs exigent également entre eux une juste répartition, tout comme *les soldats qui partagent le butin fait sur l'ennemi appellent injuste le fait d'altérer les règles en usage dans ce partage*⁶⁸.

— Sentiments d'égalité chez les inférieurs. Ce résidu s'oppose au résidu de la hiérarchie de la classe précédente. Il porte sur la revendication d'égalité des inférieurs contre les supérieurs. Le plus souvent ce sentiment d'égalité n'est qu'une manière déguisée d'exiger de jouir des mêmes avantages et privilèges que les autres. En effet, *le sentiment qui, très mal à propos, porte le nom d'égalité est vif, actif, puissant, précisément parce qu'il n'est pas effectivement d'égalité, parce qu'il ne se rapporte pas à une abstraction, comme le croient encore quelques naïfs « intellectuels », mais parce qu'il se rapporte aux intérêts directs de person-*

67. *Ibid.*, p. 649, § 1207.

68. *Ibid.*, p. 650, § 1211.

— Rétablissement de l'intégrité par des opérations se rapportant aux sujets qui ont souffert l'altération. Ce type de résidu est à la base de ce qu'on appelle les rites de purification, fréquents autrefois, plus rares de nos jours. Peu importe la nature de l'altération — elle peut consister en un contact, en une souillure ou en une transgression d'un interdit ou d'une règle, — il faut rétablir l'intégrité. Les modalités sont diverses : la régénération, l'ablution, la lustration, l'aspersion ou la confession des chrétiens. Ces résidus ont pour fondement la distinction entre le pur et l'impur, deux catégories capitales pour la sociologie. Evidemment, les phénomènes du tabou et les rites du totémisme ont leur place ici. Le nationalisme est lui aussi à base de tels résidus, par exemple le Suisse français exige que l'on dise Genève et non pas Genf, et le Flamand qu'on dise Brugge et non Bruges.

— Rétablissement de l'intégrité par des opérations se rapportant à ceux qui l'ont altérée. *Il existe un sentiment qui pousse l'animal ou l'homme à réagir contre celui qui l'a offensé, à rendre le mal pour le mal. Tant que cela n'a pas eu lieu, l'homme éprouve un sentiment de malaise, comme si quelque chose lui manquait. Son intégrité est altérée, et ne revient à son état primitif que lorsqu'il a accompli certaines opérations portant sur son agresseur. On trouve des types de ces sentiments dans ceux qui poussent à la vengeance ou au duel*⁷⁰. Ce résidu peut porter sur un être réel, mais aussi imaginaire, par exemple l'homme qui abandonne la foi ou cesse de prier parce que Dieu ne l'a pas exaucé.

SIXIÈME CLASSE :

LE RÉSIDU SEXUEL

Notons tout d'abord que ce résidu ne comporte pas de subdivisions en espèces, à l'instar de la troisième classe

69. *Ibid.*, p. 657, § 1227.

70. *Ibid.*, p. 712, § 1312.

mais qu'il ne se divise pas non plus en genres, à la différence des cinq autres. Ainsi que nous l'avons déjà vu, Pareto ne s'intéresse pas à l'instinct sexuel, objet de la psychologie, mais uniquement au résidu qui s'exprime dans des raisonnements et des théories, qu'ils soient pour la liberté sexuelle ou contre elle. A la vérité, comme dans son ouvrage sur *Le Mythe vertuiste*, il s'acharne surtout contre les derniers. Nous laissons de côté cette polémique pour signaler qu'il porte son effort sur divers points : montrer comment ce résidu peut exister dans des relations innocentes et chastes ; qu'il donne naissance à la plus grande partie de la littérature et même des beaux-arts (sculptures, parfois obscènes dans les cathédrales) ; qu'il envahit les religions, au sens où chez les Romains il y avait des divinités spéciales qui présidaient à l'attribution de la dot, à l'acte de conduire l'épouse dans la maison de l'époux, à l'enlèvement de la ceinture de l'épouse, à la consommation du mariage, à la naissance, etc. Il existe donc tout un fétichisme de l'acte sexuel. Ce résidu est aussi à l'origine du culte de la femme dans diverses religions ou au contraire de la réprobation du péché charnel ainsi que de la tolérance ou de l'interdiction de la prostitution. Enfin, il envahit même d'une façon voilée la littérature édifiante : *Nos vertuistes, qui combattent les mauvaises mœurs, s'y prennent souvent de telle manière qu'ils font venir l'eau à la bouche. Ne parlons pas de ceux qui, sous le prétexte d'instruire la jeunesse, afin de la maintenir chaste, écrivent des livres pour l'instruire des détails de l'acte sexuel*⁷¹. Ce qui est essentiel du point de vue du résidu, c'est donc l'ensemble philosophique, littéraire, moral ou journalistique qui traite de la sexualité.

Il n'est pas besoin d'ajouter de longs commentaires à cette théorie des résidus. Signalons cependant que les résidus peuvent agir corrélativement. Ce sont essentiellement ceux des deux premières classes qui interviennent fréquemment en concomitance de ceux des autres classes. D'ailleurs, dans la suite de l'ouvrage, en particulier lorsqu'il traite de la politique, Pareto se référera surtout et même presque

71. *Ibid.*, p. 776, § 1388.

exclusivement aux résidus des deux premières classes, qui déterminent l'opposition fondamentale entre l'esprit de création, de développement ou de renouvellement et l'esprit de stabilité, d'ordre et de conservation. Il tire également de cette théorie des conséquences du point de vue de l'histoire de la philosophie, qui ne sont peut-être pas entièrement arbitraires, mais contestables, principalement lorsqu'il déclare : *Les résidus de la 1^{re} classe étaient beaucoup plus puissants chez les Romains que chez les Grecs*⁷², ou encore lorsqu'il essaie de nous persuader qu'Athènes ou la France du début de notre siècle étaient plutôt pourvues en résidus de la première classe et Sparte ou la Prusse du XVIII^e siècle de ceux de la seconde. Plus généralement, cette théorie a surtout servi à Pareto de fondement pour mettre en évidence les éléments latents des actions humaines, évidemment dans un sens très différent de celui de la psychanalyse. Mais elle a aussi une signification plus profonde. D'une part, Pareto essaie de montrer que l'humanité a besoin de résidus pour justifier les actions non logiques, car, une société qui s'organiserait uniquement sur la base des principes de l'action logique ou de la méthode logico-expérimentale, et par conséquent sur la base de la science, serait tout simplement invivable. On lui a reproché de donner ainsi trop d'importance à l'irrationalité ; il y a seulement vu un facteur d'équilibre. D'autre part, comme le souligne R. Aron, « la classification des résidus et des dérivations est une doctrine de la nature humaine telle que celle-ci se manifeste dans la vie sociale. Les différentes classes de résidus correspondent aux ensembles de sentiments qui agissent dans toutes les sociétés et à travers l'histoire. Pour Pareto, les classes de résidus varient peu. Autrement dit, l'homme, ainsi défini, ne change pas fondamentalement. L'affirmation que l'homme ne change pas en profondeur se confond avec la thèse de la constance approximative des classes de résidus⁷³ ».

72. *Ibid.*, p. 535, § 995.

73. R. Aron, *Les Etapes de la pensée sociologique*, p. 443.

L'homme est instinct et raison. Si la logique est l'expression la plus achevée de l'activité rationnelle, les résidus, *sentiments diffus et puissants*, sont l'expression des instincts. En vérité, l'activité logique est elle aussi déterminée par un résidu — cinquième genre de la première classe —, mais inversement la raison essaie de dominer les résidus, sans cependant parvenir à les maîtriser réellement. Cet effort de la raison donne naissance aux dérivations. Celles-ci désignent l'apparente logique que l'homme essaie de donner aux actes dont le fondement est une impulsion d'origine résiduelle. Il faut entendre par là que les raisons avouées de nos actes ne sont pas, en général, celles qui sont réellement en jeu. Les dérivations dissimulent les véritables motifs sous un appareil de justifications ou d'idéologies. Autrement dit, à la logique authentique, qui est démonstrative, elles substituent une logique justificative ou une logique des sentiments, suivant l'expression de Th. Ribot que Pareto reprend à son compte. *Les hommes se laissent persuader surtout par les sentiments (résidus) ; par conséquent, nous pouvons prévoir, ce qui d'ailleurs est confirmé par l'expérience, que les dérivations tireront leur force, non pas de considérations logico-expérimentales, ou du moins pas exclusivement de ces considérations, mais bien des sentiments. Dans les dérivées, le noyau principal est constitué par un résidu ou par un certain nombre de résidus. Autour de ce noyau viennent se grouper d'autres résidus secondaires. Cet agrégat est créé par une force puissante, et quand il a été créé, il est maintenu uni par cette force, qui est le besoin de développements logiques ou pseudo-logiques qu'éprouve l'homme, besoin qui se manifeste par les résidus du genre (1,5)⁷⁴. (Le genre 1,5 est le cinquième de la première classe que Pareto appelle besoin de développements logiques). Plus explicitement : Un sentiment s'exprime par un résidu ; si celui-ci sert ensuite à expliquer, à justifier, à démontrer, on a une dérivation⁷⁵. Nous som-*

74. *Traité de Sociologie*, p. 1036, § 2060.

75. *Ibid.*, p. 804, § 1431.

mes donc en présence d'une dérivation, lorsque par exemple on camoufle sous une revendication du bien général un intérêt particulier, ou encore lorsque l'on dissimule son instinct du pouvoir sous une déclaration faisant valoir qu'on fait de la politique par devoir. En général, pour Pareto, la plus grande partie des doctrines politiques, morales et religieuses sont des dérivations.

Toutes les actions humaines ne donnent cependant pas lieu à des dérivations. Pareto exclut en effet l'acte purement instinctif et l'acte rigoureusement logique : les dérivations *font défaut aux deux extrêmes : d'une part, pour les actions instinctives, d'autre part, pour les sciences rigoureusement logico-expérimentales. On les rencontre dans les cas intermédiaires*⁷⁶. Ainsi l'animal, qui ne raisonne pas, qui accomplit uniquement des actes instinctifs, n'a pas de dérivations. Au contraire l'homme éprouve le besoin de raisonner, et en outre d'étendre un voile sur ses instincts et sur ses sentiments ; aussi manque-t-il rarement chez lui au moins un germe de dérivations, de même que ne manquent pas les résidus⁷⁷. De l'autre côté, l'action purement logique est elle aussi étrangère aux dérivations, parce qu'elle n'a pas besoin de justifications : *Dans les matières qui se rapportent à la vie des sociétés, les théories concrètes se composent de résidus et de dérivations. Les résidus sont des manifestations de sentiments. Les dérivations comprennent des raisonnements logiques, des sophismes, des manifestations de sentiments employés pour dériver ; elles sont une manifestation du besoin de raisonner qu'éprouve l'homme*⁷⁸. Il va donc de soi que dans une dérivation, tout n'est pas logiquement faux ou pseudo-logique : elle comporte ou elle peut comporter des éléments instinctifs, en raison du résidu qui est son fondement, et des éléments purement logiques et de caractère expérimental.

Ce qui caractérise la dérivation, c'est qu'elle est a) raisonneuse plutôt que logiquement rigoureuse. Aussi donne-

76. *Ibid.*, p. 790, § 1401.

77. *Ibid.*, p. 788, § 1400.

78. *Ibid.*, p. 798, § 1401.

t-elle lieu à des débats sans nombre et à des controverses sans fin. Elle se donne illusoirement pour l'élément le plus important d'une action, alors qu'elle ne fait que dissimuler le résidu qui seul est fondamental. *Ils* (les théologiens, les métaphysiciens, les réformateurs, les intellectuels) *ont la tendance d'assigner la première place aux dérivations. Pour eux, les résidus sont des axiomes ou des dogmes, et le but est simplement la conclusion d'un raisonnement logique. Comme ils ne s'entendent habituellement pas sur la dérivation, ils en disputent à perdre haleine, et se figurent pouvoir modifier les faits sociaux, en démontrant le sophisme d'une dérivation. Ils se font illusion et ne comprennent pas que leurs disputes sont étrangères au plus grand nombre de gens*⁷⁹. On croit avoir éliminé une dérivation et elle reparaît sous une nouvelle forme : *Le seul effet que l'on obtienne en détruisant une dérivation est généralement de la faire remplacer par une autre, tirée d'un arsenal inépuisable*⁸⁰. Le rôle du sociologue est de ne pas se fier à ces apparences et à ces disputes spectaculaires, mais de chercher le résidu qu'elles dissimulent. b) La dérivation est souple : *Les dérivations sont en général d'une nature élastique*⁸¹. En effet, puisqu'elles renoncent à la rigueur logique, elles sont capables de s'adapter aux circonstances, de faire éventuellement flèche de tout bois, d'être contradictoires ou incohérentes, sinueuses ou tortueuses, changeantes ou dogmatiquement figées, puisqu'elles n'ont pas pour but la démonstration, mais la persuasion ou la justification. A la différence des résidus qui demeurent ce qu'ils sont, presque immuables, elles varient et se diversifient au gré des circonstances : *Les dérivations changent, les résidus subsistent*⁸². Elles jouent avec les ressources du langage.

Ces remarques valent aussi bien pour celui qui élabore une théorie ou argumente que pour celui qui reçoit l'idée ou y répond, car on croit accepter ou respectivement rejeter une dérivation pour des raisons logico-expérimentales,

79. *Ibid.*, p. 795, § 1415.

80. *Mythes et Idéologies*, p. 310.

81. *Traité de sociologie*, p. 818, § 1450.

82. *Ibid.*, p. 820, § 1454. Voir également p. 1598, § 2410.

alors que l'on est poussé par le sentiment. Autrement dit, le socialiste ou le pacifiste, qu'il soit simplement militant ou dirigeant, mais aussi leurs adversaires agissent également en règle générale par dérivation et sous l'influence d'un résidu. Mais par-delà les idéologies, certaines théories prétendues scientifiques tombent sous la même loi et traitent de dérivations alors qu'elles croient discuter logiquement d'idées. *Celui qui entreprend d'étudier les phénomènes sociaux s'arrête aux manifestations de l'activité, c'est-à-dire aux dérivations, et il ne remonte pas aux causes de l'activité elle-même, c'est-à-dire aux résidus. Il est ainsi arrivé que l'histoire des institutions sociales est devenue l'histoire des dérivations, et souvent l'histoire de dissertations sans fondement. On a cru faire l'histoire des religions en faisant l'histoire des théologies ; l'histoire des institutions politiques en faisant l'histoire des théories politiques*⁸³. Par conséquent, aux yeux de Pareto, une science qui ne suit pas la méthode logico-expérimentale et qui néglige les résidus n'est qu'une fausse science : elle est elle-même un système de dérivations.

On peut étudier les dérivations sous différents angles, par exemple dans leur rapport avec la logique, pour savoir si le raisonnement est correct et dans quelle mesure il l'est ou ne l'est pas ou s'il n'est qu'un simple sophisme. Une telle recherche, il appartient cependant aux logiciens de la faire et non aux sociologues. On peut aussi les analyser par rapport à la réalité expérimentale. C'est ainsi que Pareto a procédé dans les premiers chapitres du *Traité de sociologie*, quand il a essayé de déterminer la valeur expérimentale, grâce à la méthode inductive, de diverses théories prétendues scientifiques. Pour intéressants que soient ces points de vue, ils sont cependant accessoire pour le sociologue. Sa tâche consiste à les analyser non point en vue d'une quelconque utilité pratique, par exemple pour persuader le lecteur ou pour donner des recettes aux agitateurs, mais uniquement en vue de dégager certaines uniformités parmi les faits sociaux. *Quand le logicien a découvert l'erreur d'un raisonnement, quand il a dévoilé un*

83. *Ibid.*, p. 790, § 1402.

sophisme, son œuvre est achevée. L'œuvre du sociologue commence au contraire : il doit rechercher pourquoi ces sophismes sont acceptés, pourquoi ils persuadent. Les sophismes qui ne sont que des subtilités logiques lui importent peu ou point, parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'échos parmi les hommes ; au contraire, les sophismes — ou même les raisonnements bien faits — qui sont acceptés par beaucoup de gens lui importent au premier chef. La logique cherche pourquoi un raisonnement est erroné, la sociologie pourquoi il obtient un consentement fréquent⁸⁴. Il s'agit, somme toute, d'élaborer une sociologie des idéologies. A nouveau, cependant, la théorie aboutit à une classification ; il est vrai, comme à propos de celle des résidus, elle contient l'essentiel de la théorie. Pareto distingue quatre classes de dérivations, c'est-à-dire quatre sources principales auxquelles on se réfère, inconsciemment ou non, pour donner une apparence logique aux raisonnements justificatifs, procédant du sentiment. Il divise ces quatre classes en genres, mais, à la différence de la classification des résidus, les genres ne se subdivisent pas en espèces.

PREMIÈRE CLASSE :

L'AFFIRMATION

Une idée ou une théorie vaut simplement parce que quelqu'un l'a affirmée et qu'elle trouve accueil et consentement. C'est ainsi que l'on croit un fait, relaté dans un journal, uniquement parce que le journaliste en fait le récit. De la même façon on reçoit les proverbes, les préceptes et les sentences de toutes sortes. On part au service militaire ou bien on devient étudiant après avoir passé le baccalauréat, parce que c'est ainsi qu'on fait en général. L'affirmation prend une valeur *absolue, axiomatique, doctrinale*. Les affirmations peuvent être de simples récits ou des indications d'uniformités expérimentales ; mais souvent elles sont exprimées de telle manière qu'on ne sait si elles expriment uniquement des faits expérimentaux, ou

84. *Ibid.*, p. 794, § 1411.

si elles participent des deux genres⁸⁵. Pareto distingue trois genres :

— Faits expérimentaux ou faits imaginaires. L'affirmation fait appel à l'expérience. Evidemment, si le fait est d'ordre logico-expérimental, il n'y a pas de dérivation, mais uniquement si on se réfère apparemment à l'expérience, en laissant par exemple supposer, si l'on est journaliste, que l'article sur la Chine repose sur des témoignages indiscutables ou des documents solides et véridiques. *La simple affirmation a peu ou point de force démonstrative, mais elle a parfois une grande force persuasive*⁸⁶. C'est le cas, et Pareto y insiste, de l'affirmation répétée. C'est un procédé qu'utilisent volontiers toutes les propagandes, peu importe d'où elles émanent. A force d'entendre répéter une idée, on finit par y croire, car, l'affirmation, *en étant souvent répétée, finit par acquérir une force propre, devient un motif d'agir, assume le caractère de dérivation*⁸⁷. Ou bien on renforce l'affirmation par d'autres du même genre en présentant par exemple une mesure politique comme démocratique, humaine, progressiste, etc. Ou enfin on inclut l'affirmation arbitraire ou imaginaire dans un ensemble d'affirmations expérimentalement contrôlables, de sorte qu'elle usurpe le consentement grâce à la validité des autres propositions.

— Les sentiments. L'affirmation procède du sentiment et elle est acceptée par ceux qui sont du même sentiment. Pour le militant d'un parti, une affirmation subjective d'un dirigeant devient facilement un fait objectif. On réussit également à obtenir l'adhésion par sentiment, c'est-à-dire l'assentiment, en énonçant l'affirmation avec assurance, fermeté et sur le ton de la conviction.

— Mélange de faits et de sentiments. Ce genre s'entend de lui-même et n'exige pas de commentaires.

85. *Ibid.*, p. 800, § 1420.

86. *Ibid.*, p. 801, § 1425.

87. *Ibid.*, p. 802, § 1426.

L'AUTORITÉ

Il s'agit de l'argument d'autorité qui se présente sous divers aspects. Ainsi il arrive assez fréquemment que, parce qu'un homme exerce un pouvoir politique, on confère une autorité analogue à ses déclarations en matière d'esthétique, ou parce qu'il est un physicien on accorde la même validité scientifique à ses prises de position politiques. Cette autorité peut être celle d'une personne, d'une coutume ou d'une idée, d'où les différents genres :

— Autorité d'un homme ou de plusieurs hommes. Autrefois on se soumettait à l'autorité des poètes, d'autres personnes ont pris de nos jours le relais. De même que les Grecs trouvaient tout dans Homère, les Romains dans Virgile, les Allemands d'il y a quelques décennies dans Goethe, de nos jours c'est « Marx a dit » qui prévaut. A la base de cette dérivation il y a le résidu de la vénération.

— Autorité de la tradition, des usages ou des coutumes. A la « sagesse des ancêtres » a fait place une nouvelle formule : les « traditions du parti ». A l'autorité de la Bible on a substitué l'autorité d'autres écrits. Il s'agit, dit Pareto, d'une argumentation qui reste courante, en dépit de l'apparent discrédit des coutumes, car chaque association, chaque groupe crée une tradition et s'y réfère.

— Autorité d'un être divin ou d'une personnification. A l'autorité du surnaturel — « Dieu le veut » — on a substitué celle d'abstractions comme la Démocratie, le Progrès, la Nation, la Science.

TROISIÈME CLASSE :

ACCORD AVEC LES SENTIMENTS

OU AVEC LES PRINCIPES

On élève en général un sentiment au rang d'un principe. *Souvent l'accord existe seulement avec les sentiments de celui qui est l'auteur de la dérivation ou de celui qui*

l'accepte, tandis qu'il passe pour un accord avec les sentiments de tous les hommes, du plus grand nombre, des honnêtes gens, etc. Ces sentiments se détachent ensuite du sujet qui les éprouve, et constituent des principes⁸⁸. Cette classe comporte un très grand nombre de genres :

— Sentiments. On élève au rang d'un principe le consentement universel et l'on fait passer sa croyance comme confirmée par cet assentiment général. C'est ainsi que les théologiens ont souvent essayé de prouver l'existence de Dieu. Dans le même sens on invoque la droite raison, l'esprit humain, l'esprit avisé, etc.

— L'intérêt individuel. *L'un des procédés les plus employés... consiste à confondre les deux intérêts, grâce aux dérivations, à affirmer qu'ils sont identiques, et que l'individu en pourvoyant au bien de sa collectivité, pourvoit aussi au sien propre⁸⁹. A ce propos Pareto analyse longuement la thèse de Bentham sur l'identité du maximum de bonheur de l'individu et du maximum de bonheur de l'humanité.*

— L'intérêt collectif. *Si cet intérêt est réel, et si l'individu accomplit logiquement des actions en vue de cet intérêt, il n'y a pas de dérivation : nous avons simplement des actions logiques dont le but est d'atteindre un résultat voulu par l'individu... Mais le plus souvent le but objectif diffère du but subjectif, et nous avons des actions non logiques qu'on justifie par des dérivations. Ce genre de dérivations est très usité par qui veut obtenir quelque chose et feint de le demander, non pour lui, mais pour une collectivité. Un certain nombre de politiciens veulent quelque chose pour eux-mêmes ; ils le demandent pour le parti, pour le pays, pour la patrie⁹⁰. C'est dans le même sens que les syndiqués revendiquent au nom du prolétariat ou les industriels au nom de l'intérêt public ou même au nom des classes laborieuses.*

88. *Ibid.*, p. 825, § 1464.

89. *Ibid.*, p. 833, § 1479.

90. *Ibid.*, p. 846, § 1498.

— Entités juridiques. Certaines relations morales ou juridiques nous sont devenues tellement familières qu'elles finissent par constituer notre mentalité, et on en fait des absolus. C'est ainsi que l'idée de contrat ou de paix passe de nos jours pour avoir un caractère quasi obligatoire. On espère conjurer par ces vocables l'avenir comme au Moyen Age on croyait qu'en jugeant les rats on mettrait fin à leur invasion.

— Entités métaphysiques. Pareto remarque qu'il s'agit de dérivations qui sont principalement à l'usage des intellectuels et des personnes cultivées : ils justifient leurs actes par l'invocation de l'Humanité, de la Solidarité, de la Justice, de l'Égalité, etc. Pareto s'en prend plus particulièrement à la notion d'impératif catégorique de Kant, érigée en Devoir absolu. Par ailleurs, on a tant combattu la notion de droit divin qu'on ne se rend même pas compte qu'on lui a substitué une autre qui est de même nature, celle de la volonté du peuple. En fait, n'importe quel régime politique justifie finalement sa légitimité par une argumentation qui implique la notion de droit divin.

— Entités surnaturelles. Il s'agit d'un moyen de justification plus adapté aux personnes peu cultivées. Elles ne comprennent guère l'impératif catégorique, mais le Dieu du Décalogue leur inspire crainte et respect.

QUATRIÈME CLASSE : LES PREUVES VERBALES

C'est à cette classe de dérivations que Pareto consacre le plus grand nombre de pages : un chapitre entier du *Traité de sociologie*, qui analyse les détours et les ruses du langage, les astuces, les ambiguïtés et les artifices du style oratoire. *Cette classe, dit-il, est constituée par des dérivations verbales obtenues grâce à l'usage de termes d'un sens indéterminé, douteux, équivoque, et qui ne sont pas d'accord avec la réalité. Si l'on voulait entendre cette classification dans un sens large, elle s'appliquerait à presque toutes les dérivations qui ne correspondent pas à la*

*réalité ; elle comprendrait ainsi presque toutes les dérivations, et il n'y aurait plus lieu de distinguer la 4^e classe des autres*⁹¹. Tantôt on se contente d'une logique purement formelle, tantôt on va, par des moyens captieux, de la chose au terme, ou inversement du terme à la chose. Là aussi, Pareto préfère examiner les genres et ne s'attarde pas sur les généralités.

— Terme indéterminé désignant une chose réelle, et chose indéterminée correspondant à un terme. Pareto montre que de nombreux raisonnements sont du type du sorite qui permet de jouer de l'indétermination d'une notion pour donner l'apparence de la logique. C'est ainsi que l'on peut attribuer toutes les vertus au socialisme quand on renonce à définir le concept. En effet, la définition supprime l'indétermination.

— Terme désignant une chose, et qui fait naître des sentiments accessoires, ou sentiments accessoires qui font choisir un terme. Suivant que l'on adhère sentimentalement à une philosophie ou à un camp politique, les mêmes notions changent de sens. On appellera fausse démocratie celle que les adversaires considèrent comme vraie. Quand un orthodoxe reste fidèle à sa foi, on qualifie son attitude de persévérante, mais on dira du même comportement de l'hérétique qu'il est obstiné. Suivant les cas, on sera un parricide ou un vengeur de l'honneur de sa mère. Pendant la guerre, un même agent de renseignement sera appelé par un camp informateur, par l'autre espion. Un gouvernement établi qui exécute un anarchiste auteur d'attentats commettra un crime aux yeux des révolutionnaires, mais le révolutionnaire au pouvoir qui se livre à la même opération prétendra avoir sacrifié un criminel à la cause du peuple. La police est pour le pouvoir un corps de protection, pour l'opposition un instrument de répression, mais si l'opposition parvient au pouvoir la police redeviendra pour elle un instrument de protection.

— Terme à plusieurs sens et choses différentes désignées par un seul terme. Pareto examine à ce propos

91. *Ibid.*, p. 887, § 1543.

plusieurs exemples, en particulier les notions de *paix*, d'*histoire* et de *nature*. Nous ne le suivrons pas fidèlement, car ses explications sont longues, et nous nous contenterons de donner l'esprit de son exposé. En effet, il est inutile par exemple de passer en revue les significations du mot *nature* depuis Aristote à Rousseau. Le mot *paix* peut avoir plusieurs significations suivant qu'on la considère comme un état immédiat ou un état espéré. Selon que l'on est partisan de l'un ou l'autre type, on qualifiera la politique d'un gouvernement de belliciste ou de pacifiste. On peut de même jouer avec le mot *histoire* en confondant sa signification philosophique et utopique d'interprétation de l'avenir. Pareto soulève aussi un autre problème : on peut aller de la chose au mot en appelant les êtres méchants et imaginaires des démons ou, au contraire, aller du mot à la chose et déclarer que du moment que le mot démon existe il doit correspondre à une réalité.

— Métaphores, allégories, analogies. Ces trois procédés, et tout particulièrement l'analogie, peuvent être très utiles comme moyens heuristiques, mais l'on ne saurait en tirer des conclusions certaines, à la manière de la pseudo-logique, qui identifie ce qui n'est qu'analogue. En effet, on ne peut étendre à l'ensemble des phénomènes une analogie qui ne vaut en général que pour certains de leurs caractères et aspects. C'est en abusant de la métaphore, en présentant l'exécution d'un criminel comme un assassinat légal, que les adversaires de la peine de mort peuvent confondre deux phénomènes distincts. Il en est de même de la métaphore qui essaie de faire passer la propriété pour un vol. Certes, on impressionne le lecteur par de tels procédés, mais scientifiquement ils n'ont aucune valeur.

— Termes douteux, indéterminés, qui ne correspondent à rien de concret. Chaque époque a des termes à la mode qu'on applique indifféremment à la solution de n'importe quel problème. Il est des sociologues qui ont tout dit quand ils déclarent que la situation considérée se ramène à un problème de rapport de production. D'autres utilisent de la même manière la notion d'aliénation. Pareto prend comme exemple le terme de *dépassement*, en vogue à son époque.

Tout comme sa théorie des résidus, celle des dérivations ne pouvait que révolter un certain nombre de ses lecteurs. Il est, en effet, déplaisant de s'entendre dire que le discours que l'on croit cohérent et que les idées qu'on y exprime manquent de logique. On accepterait volontiers que la démonstration se fasse sur le dos des hommes politiques, étant donné que, grâce surtout aux journaux, l'analyse railleuse de leur discours est devenue un lieu commun. Mais Pareto va plus loin. Sur la base de sa méthode logico-expérimentale, il montre que toutes les philosophies sans exception, qu'elles soient purement métaphysiques ou à prétention scientifique comme le marxisme, ne raisonnent pas autrement et qu'elles tombent sous la même critique. Pour comble, il opère des rapprochements cruels pour la vanité de certains auteurs, quand il explique qu'une doctrine qui passe pour progressiste, humanitaire, libératrice et reconnue presque unanimement, n'est qu'une dérivation, car si on la rapporte à son résidu latent, elle est une expression qui ne diffère guère d'une ancienne superstition ou d'une doctrine rétrograde qu'elle tourne précisément en ridicule. Le moralisme impénitent qui est en général inhérent à la mentalité des intellectuels prend un sérieux coup quand, par-dessus le marché, Pareto insiste sur l'utilité de cette pseudo-logique, du fait qu'une société ne pourrait subsister si elle était parfaitement rationnelle et cohérente et si les conduites humaines étaient toutes aussi logiques qu'elles le prétendent ou si toutes obéissaient aux conditions de la méthode logico-expérimentale. En fait, le succès d'une doctrine ne dépend ni de sa validité logique, ni même éventuellement de son contenu scientifique, mais uniquement du sentiment, c'est-à-dire de sa capacité émotive : *Pour connaître, la science logico-expérimentale seule a de la valeur ; pour agir, il vaut beaucoup mieux se laisser guider par les sentiments*⁹². Le coup est rude, d'autant plus que grâce à cette théorie des résidus et des dérivations, Pareto a percé les mécanismes de la propagande avant qu'elle ne déferlât sur les esprits après la guerre de 1914-1918. Il est un démolisseur d'illusions. Deux phrases suffiront

92. *Ibid.*, p. 1124, § 1786.

à l'illustrer. D'autres dérivations très en usage sont les dérivations verbales. Par exemple, aux temps de la Restauration, en France, tout ce qui déplaisait au parti dominant portait l'épithète de « révolutionnaire », et c'était une condamnation suffisante. Aujourd'hui, on dit « réactionnaire », et c'est aussi une condamnation suffisante. De cette façon, on fait agir les sentiments de parti, de secte (résidus de la sociabilité, 4^e classe)⁹³ ou bien : Pour connaître la valeur sociale du marxisme, savoir si la théorie de la plus-value de Marx est erronée ou non importe à peu près tout autant que pour connaître la valeur sociale du christianisme il importe de savoir si et comment le baptême lave le péché originel ; c'est-à-dire que cela importe peu ou point⁹⁴.

C. La Corrélation entre les Résidus et les Dérivations

Maintenant que nous avons une théorie générale, nous pouvons nous occuper de nouveau du sujet traité déjà directement, déclare Pareto dans le chapitre qu'il consacre aux propriétés des résidus et des dérivations⁹⁵. Nous savons qu'en commençant le chapitre sur les résidus, désignés à ce moment par la lettre (a), il cherchait les éléments de cette théorie. L'objectif est donc atteint : les résidus et les dérivations sont les conditions d'intelligibilité des actions non logiques et par conséquent on peut expliquer celles-ci au même titre que les actions logiques. La théorie générale de la société, rendue nécessaire à la suite des résistances que l'activité économique et les actions logiques rencontraient dans la réalité sociale concrète, est donc elle aussi possible, c'est-à-dire on peut désormais élaborer une sociologie donnant lieu à des investigations de caractère

93. *Ibid.*, p. 1105, § 1759.

94. *Ibid.*, p. 1174, § 1859.

95. *Ibid.*, p. 1069, § 1722.

scientifique. Cependant, avant de s'attaquer à cette nouvelle tâche, Pareto estime indispensable d'analyser les diverses corrélations entre les résidus et les dérivations qui peuvent contribuer à faciliter la nouvelle entreprise. Il consacre même à ce problème le plus long chapitre du *Traité de sociologie*.

Les résidus, auxquels il ne faut pas attribuer d'existence objective — Pareto revient sur ce point⁹⁶ — sont donc des éléments qui déterminent l'équilibre social⁹⁷. Mais ils restent latents. Ce que nous observons directement, ce sont les dérivations et, malheureusement aux yeux de Pareto, la sociologie s'en tient à ce qui est constatable empiriquement sans pousser l'analyse en profondeur. Il ne faudrait cependant pas croire qu'on puisse toujours remonter directement de la dérivation au résidu qui la conditionne, car le problème est plus complexe, du fait qu'il faut déjouer les ruses de la pseudo-logique qui utilise fréquemment les apparences pour dissimuler les véritables processus, et par conséquent le véritable résidu. Ainsi, celui qui porte son attention uniquement sur les dérivations découvrira de très grandes différences entre les diverses religions, mais une fois qu'il aura trouvé le résidu il verra qu'il s'agit de formes diverses d'un même fond⁹⁸ et que des superstitions qu'on croirait facilement avoir disparu se sont, au contraire, transformées, et subsistent toujours sous une autre forme⁹⁹. La recherche du résidu nous aidera à comprendre pourquoi justement des dérivations qui semblent totalement opposées ou même contradictoires procèdent en fait du même fond, d'où la possibilité d'établir des correspondances et des rapprochements qui peuvent étonner au premier abord, mais qui sont éminemment suggestifs et significatifs pour le sociologue. Un exemple : *Les processions catholiques ont presque disparu, mais ont été remplacées par les « cortèges » et par les « manifestations » politiques*

96. *Ibid.*, p. 1016, § 1690.

97. *Ibid.*

98. *Ibid.*, p. 1032, § 1702.

99. *Ibid.*, p. 1029, § 1698.

et sociales¹⁰⁰. C'est que les résidus ne changent que très lentement, alors que les dérivations sont extrêmement variables, de sorte que l'on peut croire que l'une constitue un progrès par rapport à l'autre. Vu sous l'angle du résidu, il s'agit cependant d'une apparence. Ainsi, le besoin d'uniformité reste toujours le même, bien qu'il s'attache chaque fois à d'autres phénomènes au niveau des dérivations. Par de nombreux aspects, les analyses de Pareto forment une contribution à une théorie de la simulation.

Les résidus ne fournissent jamais, comme toute hypothèse, qu'une connaissance approchée de la réalité. C'est pourquoi il faut considérer leurs relations avec les dérivations suivant les principes de la mutuelle dépendance et de la causalité multiple. Dans une certaine mesure, on peut rapprocher cette manière d'analyser le réel de celle du matérialisme historique qui utilise la réaction réciproque entre la structure et les superstructures, mais il y a cependant pour Pareto une différence fondamentale parce qu'on ne peut pas *séparer l'état économique des autres phénomènes sociaux avec lesquels il est au contraire en rapport de mutuelle dépendance et en outre... substituer un unique rapport de cause à effet aux nombreux rapports analogues qui s'entrelacent*¹⁰¹. Affirmer qu'une seule cause agirait en dernière analyse est le propre d'une théorie qui dépasse les limites de l'expérience et qui cesse de ce fait d'être scientifique pour devenir métaphysique. Si l'on veut donc utiliser le schéma explicatif des résidus et des dérivations, il faut toujours avoir présent à l'esprit que, lorsqu'on parle de *l'action des résidus sur les autres facteurs sociaux, nous ne nous attachons qu'à une partie du phénomène, et qu'il en est une autre, laquelle consiste non seulement en l'action de tous ces faits sur les résidus, mais aussi dans les actions mutuelles de tous ces phénomènes*¹⁰². Pour les mêmes raisons la relation entre résidu et dérivation consiste en une interaction : *Nous avons vu que les résidus étaient beaucoup plus constants que les déri-*

100. *Ibid.*, p. 1043, § 1712.

101. *Ibid.*, p. 1071, § 1727.

102. *Ibid.*, p. 1076, § 1732.

ventions ; c'est pourquoi nous avons pu considérer qu'ils étaient en partie la « cause » des dérivations, mais non sans oublier l'action secondaire des dérivations, qui peuvent être parfois la « cause » des résidus, ne fût-ce que d'une manière subordonnée¹⁰³. On peut résumer cette action réciproque des deux notions de la façon suivante : Les résidus peuvent agir : a) sur d'autres résidus ; b) sur les dérivations. De même, les dérivations peuvent agir : c) sur les résidus ; d) sur les dérivations¹⁰⁴. Il n'est donc pas exclu que des dérivations peuvent avoir leur source dans des résidus contradictoires (par exemple, ceux de la première et de la deuxième classe) ni que les dérivations soient fortement discordantes. Le cas est assez fréquent chez les intellectuels, qui utilisent alors toute leur ingéniosité pseudo-logique à les concilier en apparence. Par contre, les autres personnes se contentent en général de faire concorder leurs dérivations avec leurs sentiments.

Il faut davantage insister sur l'action des dérivations sur les résidus, car, c'est seulement grâce à cette action que les dérivations ont une efficacité importante pour la détermination de l'équilibre social. Une dérivation qui donne uniquement libre cours au besoin de logique éprouvé par l'homme, et qui ne se transforme pas en sentiments, ou qui ne renforce pas des sentiments, agit peu ou point sur l'équilibre social. Ce n'est qu'une dérivation de plus...¹⁰⁵. Il en résulte qu'en général, une dérivation est acceptée, moins parce qu'elle persuade les gens, que parce qu'elle exprime sous une forme claire des idées que ces gens ont déjà d'une manière confuse. C'est là généralement le phénomène principal. Une fois la dérivation acceptée, elle accroît la force et la vigueur des sentiments qui, de cette façon, trouvent la manière de s'exprimer¹⁰⁶. On perd donc le plus souvent son temps à vouloir démontrer le caractère non logique d'une action. Seul un homme raisonnant

103. *Ibid.*, p. 1079, § 1732.

104. *Ibid.*, p. 1080, § 1735.

105. *Ibid.*, p. 1086, § 1746.

106. *Ibid.*, p. 1086, § 1747.

de façon vraiment logique accepte qu'on lui démontre une erreur. Pour combattre par contre une action non logique il convient plutôt d'opposer des sentiments aux sentiments¹⁰⁷. Là encore, il ne faut pas se faire d'illusion. Il arrive, en effet, assez fréquemment que la réfutation logique d'un raisonnement absurde ne serve qu'à renforcer ce raisonnement, surtout lorsqu'il est soutenu par des sentiments puissants¹⁰⁸. Ce fait a d'autant plus de chances de se produire qu'une dérivation soutient le plus souvent une autre dérivation. Pareto en conclut que le silence est souvent un excellent moyen de priver une dérivation ou un raisonnement absurde de sa force.

On peut se demander comment il se fait que, tout en agissant le plus souvent de façon non logique, les hommes aboutissent malgré tout à des résultats positifs. Pareto n'a pas négligé ce problème et remarque même que si de tels raisonnements n'arrivaient à concorder d'une façon ou d'une autre avec les faits, il y a longtemps que toutes les sociétés auraient été détruites¹⁰⁹. Il résout cependant le problème assez rapidement en rejetant la solution darwinienne et en faisant intervenir implicitement sa conception de la nature humaine. Si les actions sont non logiques, ce qui ne veut pas dire illogiques, c'est qu'elles sont malgré tout structurées et comportent des éléments logiques. Les résidus et les dérivations ne résultent pas du hasard, puisque la nature humaine est instinct et raison à la fois. Les actions participent des deux et se situent entre les deux extrêmes du total alogisme et de la parfaite logique. Elles se développent plutôt en tenant compte de l'instinct et de la logique, c'est-à-dire elles se corrigent lorsque les conséquences apparaissent comme néfastes : *On prendra garde qu'un résidu qui s'écarte de l'expérience peut être corrigé par une dérivation qui s'écarte de la logique, de telle sorte que la conclusion se rapproche des faits expérimentaux*¹¹⁰.

107. *Ibid.*, p. 1088, § 1748.

108. *Ibid.*, p. 1094, § 1750.

109. *Ibid.*, p. 1112, § 1768.

110. *Ibid.*, p. 1113, § 1769 et p. 1114, § 1771.

4. L'équilibre social

Nous avons vu en étudiant l'économiste, que Pareto considérait l'équilibre comme le schéma directeur de son approche sociologique, mais il manifestait quelques hésitations en raison de la difficulté de déterminer les variables de l'équilibre social. La découverte des résidus et des dérivations permet de résoudre en partie le problème. En effet, bien que ces notions soient plus littéraires que mathématiques et que de ce fait elles restent encore assez imprécises, elles peuvent néanmoins servir d'approximations pour une analyse de la société globale. Il semble bien qu'au départ Pareto se soit occupé de sociologie pour aider l'économie à mieux comprendre les résistances concrètes qu'elle rencontre dans la société. En consacrant ses recherches à la sociologie, son optique a changé. Sa vision de la société s'est élargie sans entrer cependant en contradiction avec ses études antérieures, sauf qu'il prit davantage conscience de la dimension de la sociologie. Au lieu de considérer la sociologie du point de vue de l'économiste il considérera désormais l'économie du point de vue du sociologue, c'est-à-dire qu'il essaiera d'intégrer l'économie, avec les autres activités sociales, dans son système sociologique. Cette conversion s'exprime de la façon la plus manifeste dans le chapitre du *Traité de sociologie* intitulé : « Forme générale de la société ». Non seulement il admet que *l'étude de beaucoup de faits économiques ne peut se faire sans l'aide de la sociologie*¹¹¹, mais, en reprenant son schéma directeur, il peut dire qu'entre l'équilibre économique et l'équilibre social, *l'analogie est si grande que l'on peut considérer les états du système économique comme des cas particuliers des états généraux du système sociologique*¹¹². Autrement dit, Pareto est resté fidèle à son intuition première de l'importance de la notion d'équilibre, mais au lieu de considérer les choses essentiellement du point de vue de l'équilibre économique, comme dans le *Cours* et le *Manuel*

111. *Ibid.*, p. 1317, § 2079. Voir également p. 1419, § 2419.

112. *Ibid.*, p. 1313, § 2073.

d'économie politique, il les considère dorénavant davantage du point de vue de l'équilibre social, l'équilibre économique n'étant qu'un aspect de l'équilibre social, plus général. Selon toute vraisemblance, c'est la prise de conscience de l'importance des actions non logiques dans la société qui a été une des causes principales de ce changement. Il y aura sans doute toujours des interprètes qui opposeront sa théorie économique à sa théorie sociologique, comme d'autres estimeront qu'il y a rupture chez Kant entre la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique*. Pareto répondrait que la création ne répond pas aux strictes règles de la logique, puisque celle-ci ne peut, sans se renier, s'écarter de ses conditions de départ.

Ce qu'il faut donc souligner, c'est que la notion d'équilibre est fondamentale pour comprendre la pensée de Pareto, aussi bien en économie qu'en sociologie. Les notions de résidu et de dérivation ont justement été élaborées pour en faire la théorie. Aussi faut-il l'analyser de plus près. L'équilibre n'est pas une synthèse, puisque pour Pareto cette dernière est propre à l'action en tant qu'elle coordonne les facteurs divers qu'elle fait intervenir au cours de son développement. La science est analytique, et c'est donc d'un point de vue analytique qu'il faut rendre compte de l'équilibre, puisqu'il s'agit d'une notion scientifique destinée à l'explication de la forme générale de la société. Si l'équilibre n'est pas une synthèse, il est en revanche un système. Cette dernière notion, il ne faut pas l'entendre dans son acception philosophique d'ensemble d'idées conçues par l'esprit selon un ordre prédéterminé, mais dans son acception scientifique de théorie fondée sur des éléments, ou variables, et sur des uniformités. Pareto évoque lui-même le système solaire en définissant la notion de système social : *Que le nombre des éléments que nous considérons soit petit ou grand, nous supposons qu'ils constituent un système, que nous appelons système social, et nous nous proposons d'en étudier la nature et les propriétés. Ce système change de forme et de caractère avec le temps ; et quand nous nommons le système social, nous entendons ce système considéré aussi bien en un moment déterminé, que dans les transformations successives qu'il*

*subit en un espace et en un temps déterminés*¹¹³. Ce qui intéresse donc Pareto, c'est moins l'équilibre que l'état d'équilibre avec ses variations, comme il le précise lui-même : *Si nous voulons raisonner avec quelque rigueur, nous devons déterminer l'état auquel nous voulons considérer le système social, dont la forme change continuellement. L'état réel, statique ou dynamique du système est considéré par ses conditions*¹¹⁴. Considéré sous son aspect statique, le système social se caractérise par l'hétérogénéité des éléments qui déterminent l'état d'équilibre ; considéré sous son aspect dynamique, il se caractérise par le mouvement ondulatoire des phénomènes sociaux. D'où le double point de vue sous lequel il faut étudier la théorie parétienne de la société.

A. L'Hétérogénéité sociale

Selon toute probabilité, c'est l'intention de rendre homogènes un certain nombre de variables du point de vue de l'économie pure, et plus particulièrement ses recherches sur la répartition des richesses, qui a permis à Pareto de saisir par contraste le caractère hétérogène de la société. L'hétérogénéité sociale ne signifie pas que la société serait conflictuelle en permanence, sinon la notion d'équilibre n'aurait plus guère de sens, mais que sa relative stabilité est la résultante d'éléments divers et disparates ainsi que de forces concurrentes, parfois antagonistes. La rivalité de ces forces conditionne le développement social et, le cas échéant, elle peut susciter des troubles ou des révolutions. Aussi l'équilibre social est-il toujours précaire¹¹⁵, il est plus proche d'un compromis ou d'un accommodement que d'une

113. *Ibid.*, p. 1308, § 2066.

114. *Ibid.*, p. 1308-1309, § 2067.

115. *L'ordre social n'est jamais dans un parfait repos ; il est dans un devenir perpétuel ; mais son mouvement peut être plus ou moins rapide. La Transformation de la démocratie*, p. 5.

harmonisation par synthèse. En ce sens, les uniformités que le sociologue peut découvrir n'ont rien de commun avec les régularités de l'action sociale, celle-ci étant le plus souvent divergente suivant les groupes et les classes. La volonté n'obéit pas à la pure intelligence logique, car la puissance des instincts tient en échec le dynamisme de la raison. Aussi le sociologue ne peut-il que décrire ou essayer de comprendre l'hétérogénéité sociale, sans pouvoir la réduire. Pour Pareto, ce n'est pas non plus son rôle, car une telle tâche dépasse les limites de la science logico-expérimentale. Pour lui, la société est le théâtre d'un perpétuel jeu d'actions et de réactions, qui se traduit au plan épistémologique par la nécessité de tenir compte de la mutuelle dépendance et de concevoir les relations sociales sous la catégorie de la causalité multiple. Pareto use d'une belle formule pour caractériser la relative impuissance de la logique : là où elle dominerait, toute réaction serait impossible, pour la simple raison que l'action ferait elle aussi défaut¹¹⁶. Nous sommes ainsi au cœur de la problématique parétienne : l'action et la logique sont des réalités qui ne sont guère commensurables. Cela ne veut pas dire qu'il dépréciait le rationnel pour exalter l'irrationnel : il fait une constatation, sans porter un jugement de valeur. Et lorsqu'il raille ceux qui croient pouvoir régler rationnellement le problème social, c'est parce qu'ils méconnaissent ce fait fondamental.

L'idée que la société n'est pas homogène, qui est affirmée sans cesse dans le *Traité de sociologie*, on la rencontre déjà dans le *Manuel d'économie politique* : *La société humaine n'est pas homogène ; elle est constituée par des éléments qui diffèrent plus ou moins, non seulement par des caractères très évidents, comme le sexe, l'âge, la force physique, la santé, etc. ; mais aussi par des caractères moins observables, mais non moins importants, comme les qualités intellectuelles, morales, l'activité, le courage, etc.*¹¹⁷. Il en tire immédiatement une conclusion capitale pour l'analyse sociale, qui déterminera sa conception de la

116. *Ibid.*, p. 653, § 1218.

117. *Manuel*, p. 128.

politique : la revendication égalitaire correspond à une fin subjective, c'est-à-dire, elle est une dérivation, et elle ne saurait être réalisée objectivement : *L'assertion que les hommes sont objectivement égaux est tellement absurde qu'elle ne mérite même pas d'être réfutée. Au contraire, l'idée subjective de l'égalité des hommes est un fait d'une grande importance, et qui agit puissamment pour déterminer les changements que subit la société*¹¹⁸. Autrement dit, l'égalitarisme est l'expression d'un résidu : le besoin d'uniformité.

Les facteurs de l'équilibre social sont nombreux et variés, les uns étant directement déterminants, d'autres accessoires, d'autres encore éphémères, parce que propres à un espace et à un temps limités. D'une façon générale : *La forme de la société est déterminée par tous les éléments qui agissent sur elle ; et ensuite elle réagit sur ces éléments. Par conséquent, on peut dire qu'il se produit une détermination mutuelle*¹¹⁹. Il est certain, par exemple, que le développement d'une société est en partie déterminé par l'action que les autres sociétés exercent sur elle, mais aussi par son état antérieur. Pareto se contente de prendre note de ces facteurs, sans y insister, et prend plus longuement en considération quatre déterminations qui lui paraissent plus spécialement importantes : les éléments matériels d'ordre physique, biologique ou géographique, comme le climat, le sol, la faune et la flore, la race, etc. ; Pareto les appelle aussi les *circonstances extérieures*. Puis les résidus et les dérivations ; en troisième lieu, les intérêts ; enfin la force et la ruse. En ce qui concerne le premier type de déterminations, son commentaire est assez bref. Il reconnaît leur importance mais leur dénie la valeur d'une explication exhaustive, à l'encontre des théories du milieu et d'autres de même nature du xix^e siècle. Elles se contentent de généralités vagues et elles n'ont guère réussi jusqu'à présent

¹¹⁸. *Ibid.*, p. 128-129. Dans le *Cours d'économie politique*, II, p. 51, § 654, Pareto aborde également le problème de l'hétérogénéité sociale, mais dans le sens spencérien du passage d'une homogénéité indéterminée à une hétérogénéité cohérente.

¹¹⁹. *Traité de Sociologie*, p. 1036, § 2060.

à préciser de façon vraiment scientifique la nature de l'influence de ces facteurs. Ainsi, le problème de la race donne lieu aux explications les plus diverses, sans qu'on puisse en tirer des conclusions utilisables scientifiquement. Nous avons longuement analysé le deuxième type de facteurs : les résidus et les dérivations, de sorte qu'il n'est plus besoin d'y revenir, sauf pour indiquer que Pareto y voit les facteurs spécifiquement sociologiques. Nous analyserons plus loin la force et la ruse, en examinant la pensée politique de Pareto. Il reste à préciser sa conception du rôle des intérêts.

Cette dernière notion fait problème parce que divers interprètes de Pareto, en particulier Sorokin et G. Perrin, lui reprochent ou bien de n'avoir pas clairement distingué résidu et intérêt¹²⁰ ou bien d'avoir négligé l'analyse de son rôle et de s'être contenté de la mentionner brièvement, à titre purement épisodique, parmi les facteurs essentiels de l'équilibre social¹²¹. Etant donné que notre préoccupation essentielle est l'exposé de la pensée de Pareto et non la réfutation de certaines interprétations, nous porterons notre effort sur l'élucidation de cette notion. Il serait trop long d'indiquer tous les textes qui montrent que, chaque fois qu'il parle des variables du système social, il cite inmanquablement la notion d'intérêt. Le terrain d'élection en est certes l'économie, mais elle n'en a nullement l'exclusivité. Pour l'avoir étudiée plus spécialement dans ses ouvrages consacrés à l'économie, il n'estime pas nécessaire de s'en expliquer une fois de plus dans sa sociologie¹²². C'est pourquoi il se contente d'en faire état comme d'un élément important de l'équilibre social, par exemple : *C'est seulement par une ellipse, pour abréger le discours, que nous disons, par exemple, que les résidus, outre les appétits, les intérêts, etc., jouent un rôle principal dans la détermination de l'équilibre social*¹²³ ou encore : *Ce sont les*

120. P. Sorokin, *Les Théories sociologiques contemporaines*, Paris, Payot, 1938, p. 69.

121. G. Perrin, *op. cit.*, p. 39.

122. Voir *La Transformation de la démocratie*, Genève, Droz, 1970, p. 4.

123. *Traité de sociologie*, p. 461, § 875.

*sentiments et les intérêts qui déterminent principalement ces actions, et pour certaines d'entre elles, les sentiments priment les intérêts*¹²⁴. En général, Pareto reconnaît que les intérêts sont aussi importants que les sentiments dans la détermination de l'équilibre et que les uns et les autres peuvent donner lieu à des dérivations. Il y a cependant une différence ; si les sentiments ne donnent que très rarement lieu à des actions logiques, il n'en est pas de même des intérêts, tout particulièrement en économie. Mais ils interviennent également dans d'autres activités, par exemple en politique. *Aux résidus, il faut ajouter les intérêts, comme moyen de gouvernement. Parfois ils peuvent ouvrir la seule voie qu'il y ait pour modifier les résidus. Il convient d'ailleurs de faire attention que les intérêts seuls, non recouverts de sentiments, sont bien un puissant moyen d'agir sur les gens chez lesquels prédominent les résidus de l'instinct de combinaisons, et par conséquent sur un grand nombre des membres de la classe gouvernante, mais qu'ils sont, au contraire, peu efficaces, s'ils sont seuls, sans les sentiments, lorsqu'il s'agit d'agir sur les gens chez lesquels prédominent les résidus de la persistance des agrégats et par conséquent sur le plus grand nombre des membres de la classe gouvernée*¹²⁵. Ce texte est une illustration de l'erreur de ceux qui, comme Perrin, ont pris la notion d'intérêt dans le seul sens économique. Pour comprendre la conception de l'intérêt chez Pareto, il faut prendre la notion dans son sens large.

Il ne faut pas confondre l'intérêt comme concept de l'économie pure et l'intérêt comme variable de l'équilibre social. En effet, dans son sens économique, l'intérêt exprime la recherche du maximum de satisfaction ou l'ophélimité et, comme tel, il est avec les goûts, les aspirations et les désirs, le donné de l'économie pure. C'est à ce titre que Pareto oppose intérêt et résidu, parce que le premier constitue la base des raisonnements logiques, tout comme le goût. C'est ce qui ressort d'un texte auquel nous avons déjà fait allusion, où, après avoir précisé que les résidus

124. *Mythes et idéologies*, p. 222.

125. *Traité de sociologie*, p. 1411, § 2250.

correspondent à certains instincts, mais non à tous, il ajoute : *Nous ne pouvons avoir trouvé que les instincts qui donnent naissance à des raisonnements et nous n'avons pas pu rencontrer sur notre chemin ceux qui ne sont pas recouverts par des raisonnements. Restent donc tous les simples appétits, les goûts, les dispositions et, dans les faits sociaux, cette classe très importante qu'on appelle les intérêts*¹²⁶. Dans son sens général au contraire, l'intérêt n'est plus un simple donné qui sert de pré supposé au raisonnement logique, mais il peut, comme le résidu, donner naissance à des actions pseudo-logiques ou non logiques. Dans ce cas, il désigne la représentation consciente d'un but qu'on veut atteindre, qu'il soit politique, économique, religieux ou autre. Il se laisse analyser dans cette nouvelle signification, comme le résidu ou le sentiment. *Les individus et les collectivités, dit Pareto, sont poussés par l'instinct et par la raison à s'approprier les biens matériels utiles, ou seulement agréables à la vie, ainsi qu'à rechercher de la considération et des honneurs. On peut donner le nom d'intérêts à l'ensemble de ces tendances*¹²⁷. A la rigueur, l'intérêt peut dans ce cas se confondre avec le résidu de la cinquième classe, mais il convient de le traiter à part à cause de son rôle capital dans la détermination de l'équilibre social¹²⁸. Il résume sa pensée de la manière suivante : *la forme de la société est déterminée, non seulement par les circonstances extérieures, mais aussi par les sentiments, les intérêts, les raisonnements logico-expérimentaux ayant pour but d'obtenir la satisfaction des sentiments et des intérêts, et aussi, d'une manière subordonnée, par les dérivations qui expriment, et parfois fortifient des sentiments et des intérêts, et qui servent, en certains cas, de moyen de propagande*¹²⁹. Chaque fois qu'il traite dans ses divers ouvrages des actions non logiques et de l'équilibre social, Pareto associe habituellement le sentiment et l'intérêt pour marquer non seulement qu'ils constituent des

126. *Traité de Sociologie*, p. 452, § 851.

127. *Ibid.*, p. 1280, § 2009.

128. *Ibid.*, p. 647, § 1207.

129. *Ibid.*, p. 1350, § 2146.

composantes essentielles du système social, mais aussi parce qu'ils reflètent l'influence des autres facteurs, tel le milieu ou le passé d'une société. On lit déjà dans le *Manuel d'économie politique* : *C'est donc au sentiment et à l'intérêt qu'on peut s'adresser pour faire agir les hommes et les faire suivre le chemin que l'on désire*¹³⁰, mais également dans son dernier ouvrage important, *La Transformation de la démocratie* : *Quand les sentiments, les goûts, les intérêts, les façons d'agir auront changé, les prémisses de nos raisonnements changeront aussi, avant non*¹³¹. Ce ne sont là que quelques exemples, car on peut en trouver de nombreux autres dans ces mêmes écrits, mais aussi dans d'autres ouvrages comme *Mythes et Idéologies* ou plus simplement dans le *Traité de sociologie*.

On ne saurait donc dire que Pareto n'aurait parlé qu'épisodiquement de l'intérêt. Cela est d'autant moins vrai qu'il en a longuement discuté sous une autre dénomination, celle de l'utilité sociale. Il semble que cette circonstance a échappé à la sagacité de certains de ses interprètes. Indiscutablement, il s'agit d'une notion fondamentale de sa théorie de l'équilibre et de l'hétérogénéité sociale. Dans le paragraphe consacré à l'économie, nous avons vu que Pareto fait une distinction fondamentale entre ophélimité et utilité. Rappelons brièvement les caractéristiques de l'ophélimité. Elle définit le processus par lequel on recherche le maximum de satisfaction dans le cas d'un goût ou d'un intérêt donné. Il n'y a donc pas à se demander comment le goût s'est formé, s'il est judicieux ou non, mais on considère le sujet économique avec sa hiérarchie de préférences et on essaie de construire l'action logique en évaluant les moyens les plus appropriés à procurer le maximum de satisfaction. L'ophélimité est donc vérifiable par la méthode logico-expérimentale, et même mesurable. Bref, un individu agit logiquement lorsque, un intérêt étant donné, il cherche à s'assurer le maximum d'ophélimité. L'utilité est par contre une notion beaucoup plus vague et complexe, car elle concerne ce que chaque individu ou collectivité esti-

130. *Manuel*, p. 135.

131. *La Transformation de la démocratie*, p. 7.

ment comme leur étant profitable ou convenable. Une chose n'est utile en ce sens que parce qu'un individu ou une collectivité décident, en vertu d'une norme plus ou moins arbitraire, qu'elle leur est profitable. Est-elle vraiment utile ? Ce que l'un considère comme tel, un autre le considérera comme nuisible, et peut-être pour des raisons tout aussi fondées. Est-il avantageux de ne rechercher que la richesse ou bien vaut-il mieux s'en priver pour mener une vie plus ascétique ? Qu'est-ce qui est le plus utile à une nation : la gloire militaire ? la prospérité économique ? le renom artistique ? De toute façon, le problème est infiniment plus difficile à résoudre que celui de l'ophélimité en économie. *Négligeant d'autres distinctions qu'il serait peut-être bon d'établir et nous bornant à celles qui sont vraiment indispensables, nous devons tenir compte des genres suivants :*

a) Utilité de l'individu :

- a 1 : *utilité directe ;*
- a 2 : *utilité indirecte, obtenue parce que l'individu fait partie d'une collectivité ;*
- a 3 : *utilité d'un individu en rapport avec les utilités des autres individus.*

b) Utilité d'une collectivité donnée :

- b 1 : *utilité directe pour la collectivité, considérée séparément des autres collectivités ;*
- b 2 : *utilité indirecte, obtenue par l'influence d'autres collectivités ;*
- b 3 : *utilité d'une collectivité, en rapport avec les utilités des autres collectivités.*

*Bien loin de concorder, ces diverses utilités sont souvent en opposition manifeste*¹³². De plus, ce qu'un individu considère comme subjectivement utile n'apparaît pas tel aux yeux d'un observateur neutre qui essaie de porter un jugement objectif, dépourvu de passion ou de préjugé.

Au demeurant, il y a également une différence entre le maximum d'utilité pour une collectivité et le maximum

132. *Traité de sociologie*, p. 1334, § 2115.

d'utilité d'une collectivité. Dans un cas nous avons affaire à un problème de seuil, dans l'autre à un problème de choix. Dans une société déterminée, et étant donné un certain intérêt, par exemple le bien public, on peut éventuellement fixer par raisonnement logico-expérimental un seuil à ne pas dépasser, où l'utilité cesserait d'être un bien commun, parce qu'elle tournerait au préjudice de la plupart des membres. Supposons que le pouvoir agisse *logiquement et dans le seul but d'obtenir une certaine utilité. Cela a lieu bien rarement, mais il n'est pas nécessaire de nous préoccuper ici de ce fait, puisque nous considérons, non pas un cas réel et concret, mais bien un cas théorique et hypothétique. Pour ce cas, l'autorité publique doit nécessairement comparer les différentes utilités ; il n'est pas nécessaire de rechercher maintenant d'après quels critères*¹³³. L'utilité maximale pour la collectivité consiste à trouver l'équilibre qui permet de garantir le maximum d'utilité pour la collectivité, sans diminuer celui des individus qui la composent. Par contre le maximum d'utilité d'une collectivité dépend du choix que fait le pouvoir entre diverses fins possibles : puissance militaire, prospérité économique, justice sociale ou toutes ensemble. Alors que dans le cas précédent il était possible d'introduire une certaine homogénéité, nous sommes cette fois-ci en présence d'un choix entre des éléments hétérogènes qu'on ne peut pas déterminer par un raisonnement logico-expérimental, puisqu'il ne porte que sur des valeurs. Tout dépend de la norme plus ou moins arbitraire au nom de laquelle on fait le choix de telle fin plutôt que de telle autre. La multiplicité des fins possibles, et parfois antagonistes, est un signe de l'hétérogénéité insurmontable de la vie sociale. De plus, au sein d'une même collectivité, les groupes poursuivent des fins différentes, voire divergentes, l'un voulant promouvoir la paix, l'autre la révolution, un autre encore une fin nationale, etc. Ce qui est utile pour l'un ne l'est pas pour l'autre.

Toutes ces considérations, et d'autres qu'on pourrait évoquer montrent que le concept d'utilité est équivoque et

133. *Ibid.*, p. 1342-1343, § 2131.

qu'on ne peut le définir en général, puisque l'utile dépend chaque fois de la fin qu'on prétend poursuivre. Il n'y a pas d'utilité valable pour tous les individus ou toutes les collectivités. C'est là que se situe le point de rupture entre la conception purement économique et la conception sociologique. En économie pure, si un intérêt est donné, on peut déterminer la conduite logique qui procure le maximum de satisfaction, donc son ophélimité. En sociologie par contre on ne raisonne pas avec un intérêt donné, mais il s'agit de tenir compte d'intérêts divergents. *L'économie pure... a choisi une norme unique, soit la satisfaction de l'individu, et a établi qu'il est l'unique juge de cette satisfaction. C'est ainsi qu'on a défini l'utilité économique ou ophélimité. Mais si nous posons le problème très simple aussi, de rechercher ce qui est le plus profitable à l'individu, abstraction faite de son jugement, aussitôt apparaît la nécessité d'une norme, qui est arbitraire*¹³⁴. Il y a une difficulté supplémentaire. La société n'est pas une simple somme d'individus. Aussi pour connaître l'utilité d'une collectivité ne suffit-il pas d'additionner les ophélimités individuelles, car leurs échelles de préférence varient et sont même souvent antagonistes : *Si les utilités des individus étaient des quantités homogènes, et que, par conséquent, on pût les comparer et les additionner, notre étude ne serait pas difficile, au moins théoriquement. On additionnerait les utilités des divers individus, et l'on aurait l'utilité de la collectivité constituée par eux... Parler d'une somme de ces quantités n'a aucun sens ; il n'y en a pas ; on ne peut l'envisager*¹³⁵. L'opposition des utilités traduit l'opposition des intérêts. Non seulement les intérêts ne sont que rarement conciliables, mais ils se couvrent de dérivations au même titre que les sentiments, d'où le rapprochement que Pareto établit entre ces deux notions. *De là nous devons conclure, non pas qu'il est impossible de résoudre les problèmes qui considèrent en même temps différentes utilités hétérogènes, mais bien que, pour traiter de ces utilités hétérogènes, il faut admettre quelque hypothèse qui les rende*

134. *Ibid.*, p. 1330-1331, § 2110.

135. *Ibid.*, p. 1337-1338, § 2126 et 2127.

*comparables. Lorsque cette hypothèse fait défaut, ce qui arrive souvent, traiter de ces problèmes est absolument vain ; c'est simplement une dérivation dont on recouvre certains sentiments, sur lesquels seuls, par conséquent, nous devons fixer notre attention, sans trop nous soucier de leur enveloppe*¹³⁶.

Quoi qu'il en soit, l'analyse de l'intérêt suffit à montrer que la société est fondamentalement hétérogène, puisque les utilités sont divergentes en raison des buts divergents que l'homme poursuit du fait qu'il peut vouloir réaliser des valeurs divergentes et même antagonistes. Il en découle un certain nombre de conséquences. Tout d'abord, au plan épistémologique, on ne saurait appliquer aussi facilement qu'en économie pure les mathématiques pour déterminer l'équilibre social, car les quantités qui entrent en jeu ne sont pas homogènes. Ensuite, au plan de l'analyse, s'il est vrai que dans certaines conditions, celles de l'économie pure, l'intérêt peut donner naissance à des actions logiques, en revanche, dans la société concrète où il se couvre de dérivations comme le sentiment, il est source de conduites non logiques. Autrement, dit, l'intérêt est une quantité déterminable dans le contexte de l'ophélimité, mais non point dans celui de l'utilité sociale. Si on prend en plus en compte les autres variables telles que le sentiment, les circonstances extérieures ou la force, l'hétérogénéité sociale ne fait que s'accentuer. A cause de cette hétérogénéité, il n'y a qu'une façon d'expliquer rationnellement la société : par l'équilibre entre les éléments qui réagissent perpétuellement les uns sur les autres. Pareto n'a de ce fait aucune peine à intégrer dans son système la division de la société en classes et la lutte des classes, mais à deux conditions : d'une part cette division est inhérente à la société, de sorte qu'elle perdurera aussi longtemps que la société ; d'autre part *aucune classe sociale n'est homogène, il y a toujours en son sein des rivalités*¹³⁷. Par conséquent, l'explication rationnelle de la société ne signifie pas qu'elle est elle-même rationnelle.

136. *Ibid.*, p. 1345, § 2137.

137. *Les Systèmes socialistes*, p. 71.

Bien que Pareto se défende de porter des jugements de valeur, il n'y a pas de doute que cette théorie de l'équilibre social, qui a pour fondement l'hétérogénéité sociale, explique certaines de ses prises de position qui dépassent le cadre de l'analyse scientifique. En effet, à son avis, l'hétérogénéité sociale est insurmontable. Aussi, toutes théories qui estiment pouvoir apporter une solution d'harmonie par réduction des éléments à l'homogénéité sont-elles vaines. Cela ne serait possible que si toutes les conduites pouvaient être parfaitement logiques. D'où son hostilité au socialisme qui repose sur un pareil espoir. *Il faut encore indiquer quel est le but que doit atteindre la société au moyen du raisonnement logico-expérimental. N'en déplaise aux humanitaires et aux positivistes, une société déterminée exclusivement par la « raison » n'existe pas et ne peut exister ; et cela, non pas parce que les « préjugés » des hommes les empêchent de suivre les enseignements de la « raison », mais parce que les données du problème que l'on veut résoudre par le raisonnement logico-expérimental font défaut*¹³⁸.

B. Le Mouvement ondulatoire des faits sociaux

Si aucune société ne peut jamais être déterminée entièrement par la raison, on peut cependant admettre qu'il y a une lente progression dans le sens d'une multiplication des actions logiques, dans la mesure où les résidus se transforment eux aussi lentement. *En somme, l'opinion qui attribue une part toujours plus grande à la « raison » dans l'activité humaine, n'est pas erronée ; elle est au contraire d'accord avec les faits. Mais cette proposition est indéfinie comme toutes celles que la littérature substitue aux théorèmes de la science*¹³⁹. Selon Pareto cependant, le progrès de la raison ne se fait pas d'une façon continue ou linéaire,

138. *Traité de sociologie*, p. 1349, § 2143.

139. *Ibid.*, p. 1587, § 2393.

mais rythmique ou périodique. D'où un certain nombre de réserves qu'il fait immédiatement après les observations précédentes. D'une part, on constate un progrès dans certains secteurs de l'activité humaine, mais non dans tous : il est incontestable dans les sciences, les arts et l'économie, mais non en politique. D'autre part, il ne faut pas confondre cours moyen ou statistique et cours réel des choses. Il y a des phases de développement, de stagnation et de régression ou encore d'expansion et de décadence. La dynamique des mouvements sociaux semble donc obéir à la loi des oscillations. C'est ce que confirment, aux yeux de Pareto, les faits historiques. Athènes, Sparte et Rome, pour ne prendre que des exemples dans l'Antiquité, ont connu une période de développement, d'enrichissement et de puissance, suivie d'une autre de crise et de décadence. Certes, ces oscillations ont été de durée variable, mais elles semblent indiscutables. En effet, on peut les observer dans toutes les sociétés et à propos de la plupart des faits sociaux.

C'est à propos des crises économiques qu'il formula pour la première fois sa théorie : *Les manifestations de l'activité humaine ne présentent guère une marche continue ; elles affectent, généralement, la forme d'une courbe ondulée.*¹⁴⁰ Très rapidement, il étendit le mouvement périodique aux autres phénomènes sociaux. Ainsi, il écrit dans le *Manuel* : *La crise n'est qu'un cas particulier de la grande loi du rythme, laquelle domine tous les phénomènes sociaux*¹⁴¹. C'est dans les *Systèmes socialistes* qu'il exprime sa conviction : *Pour des causes en partie connues et en partie inconnues, mais dont quelques-unes paraissent tenir à la nature psychologique de l'homme, le mouvement moral et religieux est rythmique ainsi que le mouvement économique. Le rythme de ce dernier mouvement donne lieu aux crises économiques, qui, à notre époque, ont été étudiées avec soin et sont maintenant assez bien connues. Le rythme du premier mouvement est au contraire souvent passé inaperçu ; pourtant il suffit de parcourir l'histoire pour le recon-*

140. *Cours d'économie politique*, t. II, p. 279, § 927.

141. *Manuel d'économie politique*, p. 529.

naître très distinctement¹⁴². Nous avons tenu à citer ce texte, parce qu'il est le plus explicite sur la question. En effet, si Pareto a fourni plus de détails dans le *Traité de sociologie*, sa pensée ne s'y exprime pas avec cette fermeté et cette concision. Il serait cependant fastidieux d'énumérer les nombreux exemples dont il a tiré parti pour établir cette théorie, tels que la Réforme, la circulation des élites, la propriété privée, etc.

La périodicité a chez Pareto au moins trois significations : ou bien un même phénomène social connaît une phase ascendante et une phase descendante, par exemple l'extension de la puissance d'Athènes, puis la décadence ; ou bien deux phases contraires se succèdent de façon rythmique dans le temps, par exemple une période de foi est suivie d'une période de scepticisme, qui à son tour est suivie d'une nouvelle période de foi, et ainsi de suite, étant entendu qu'il ne s'agit pas toujours de la même foi, car si la première est religieuse, la seconde peut être sociale (foi socialiste) ; ou bien un même type de phénomènes resurgit sans cesse sous d'autres aspects au cours de l'histoire, par exemple le renouvellement des élites qui se recrutent chaque fois dans d'autres couches sociales. Certes, la connaissance naïve a pu construire la notion de périodicité des faits sociaux par analogie avec le rythme des faits naturels (alternance de fertilité et de sécheresse, phases de la Lune, etc.). Aussi la conception ondulatoire a-t-elle donné lieu à des raisonnements dogmatiques et *a priori* ainsi qu'à des généralisations hâtives. Mais Pareto pense pouvoir asseoir sa propre théorie sur des faits, en se référant à l'explication par les résidus et les dérivations, en particulier l'alternance des résidus de la première et de la seconde classe (instinct des combinaisons ou résidu de la novation et persistance des agrégats ou résidu de la conservation). Par conséquent, les résidus comme les dérivations sont soumis à la loi des oscillations au même titre que les phénomènes sociaux¹⁴³. En vertu de son présupposé concer-

142. *Les Systèmes socialistes*, p. 30-31.

143. Voir *Traité de sociologie*, p. 1541, § 2329 et *La Transformation de la démocratie*, p. 21.

nant l'identité relative de la nature humaine dans le temps, il en conclut d'une part que le mouvement rythmique est permanent, d'autre part qu'il opère essentiellement des changements de formes et non de fond. C'est cependant dans *La Transformation de la démocratie* qu'il a exprimé le plus nettement les implications de cette persistance du fond : *Mais si on reste dans ce champ expérimental, si on étudie les événements uniquement en tant que faits, laissant de côté la foi, on découvre rapidement que les ères ne sont nouvelles que de forme, tandis qu'en substance, sur les sommets de la courbe continue du mouvement, il y a des points qui correspondent. En remontant le courant de l'histoire, il y avait un christianisme avant le Christ, un mahométanisme avant Mahomet, une « démocratie » avant la Révolution française, et un bolchévisme avant la révolution de Lénine*¹⁴⁴.

Les oscillations peuvent varier suivant l'amplitude, la durée et l'intensité. A cet effet, Pareto distingue respectivement les oscillations principales et secondaires ou accidentelles qu'on confond souvent avec la simple répétition, les oscillations à courte, à moyenne et à longue période, et enfin les oscillations faibles et fortes. Cette classification, utile pour la recherche, n'apporte cependant guère d'éléments à une meilleure connaissance du phénomène ondulatoire. Plus importantes par contre sont ses remarques sur les confusions que l'on peut faire à ce propos avec la notion de causalité. *Les oscillations des diverses parties du phénomène social sont en rapport de mutuelle dépendance, à l'égal de ces parties mêmes ; elles sont simplement des manifestations des changements de ces parties. Si l'on tient à se servir du terme fallacieux de cause, on peut dire que la période descendante est la cause de la période ascendante qui la suit, et vice versa. Mais il faut entendre uniquement cela en ce sens que la période ascendante est indissolublement unie à la période descendante qui la précède, et vice versa ; donc, en général, que les différentes périodes sont seulement des manifestations d'un seul et unique état de choses, et que l'observation nous les mon-*

144. *La Transformation de la démocratie*, p. 6.

*tre se succédant les unes aux autres, de telle sorte que suivre cette succession est une uniformité expérimentale*¹⁴⁵. Autrement dit, les diverses ondulations ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais elles se déterminent réciproquement et forment des cycles de mutuelle dépendance. Il faut donc être circonspect dans l'imputation causale. Au temps d'Hadrien et de Marc-Aurèle, la courbe de la domination des intellectuels et du rationalisme atteignit son point culminant, mais sous l'empereur Commode elle s'infléchit dans le sens contraire. On aurait tort d'attribuer aux « vices » de Commode ce changement du rythme, car la courbe descendante qui se manifesta sous son règne est une réaction naturelle qui s'explique par le fait que *dans les bas-fonds sociaux mûrissait la riche moisson de foi qui se manifesta ensuite dans la philosophie païenne, dans le culte de Mithra, dans d'autres semblables, et finalement dans le christianisme*¹⁴⁶. Pour les mêmes raisons, il faut se garder, quand on constate le déclin d'une forme religieuse, de conclure que le sentiment religieux serait lui-même en décadence, car en perdant son intensité sous une forme déterminée, il peut se manifester sous d'autres. D'autre part, quand un phénomène atteint sa plus forte intensité, c'est en général l'oscillation en sens contraire qui est proche. D'où l'erreur d'expliquer les phénomènes sociaux selon une causalité purement linéaire : *Une institution, un fait social qu'on observe à une époque donnée peuvent être, mais ne sont pas nécessairement des transformations directes d'une autre institution et d'un autre fait. En général l'évolution ne se fait pas en ligne directe et la communauté de certains éléments ne doit pas se confondre avec la descendance*¹⁴⁷.

145. *Traité de sociologie*, p. 1552, § 2338.

146. *Ibid.*, p. 1536, § 2322.

147. *La Transformation de la démocratie*, p. 15.

Les phénomènes de l'équilibre et de l'oscillation permettent également de mieux comprendre les rapports entre l'individu et la société. La société au sens durkheimien n'est pour Pareto qu'une entité abstraite : elle n'existe pas. En tout cas, un tel concept n'est d'aucune utilité pour la science logico-expérimentale. La société n'est en réalité qu'un agrégat d'individus. Cette position est affirmée dès le *Cours d'économie politique* : *La société humaine nous apparaît ainsi comme un vaste agrégat de molécules, qui rendent des services, consomment des produits et épargnent ; et de centres, ou de glandes, où l'épargne se transforme en capitaux, et les produits, les uns dans les autres*¹⁴⁸. Elle est confirmée dans le *Traité de sociologie* où, après avoir défini le système économique, il déclare : *Le système social est beaucoup plus compliqué. Même si nous voulons le simplifier le plus possible sans tomber en de trop graves erreurs, nous devons du moins le considérer comme composé de certaines molécules, contenant certains résidus, certaines dérivations, certains intérêts, certaines tendances. Ces molécules, sujettes à de nombreuses liaisons, accomplissent des actions logiques et des actions non logiques*¹⁴⁹. C'est précisément parce que la société est un agrégat qu'on ne peut l'expliquer que par la notion d'équilibre. Est-ce à dire cependant qu'elle n'est qu'une collection ou une somme d'individus ? Sur ce point Pareto a pris clairement position à plusieurs reprises.

Pareto classe parmi les résidus l'instinct de sociabilité, ce qui laisse entendre que la société répond à une exigence de la nature humaine. C'est cependant dans le *Manuel d'économie politique* qu'il définit le plus nettement sa position. S'il est vrai que les sentiments religieux et moraux contribuent à maintenir la société, ils supposent pourtant un sentiment plus primitif de bienveillance : *Une société dans laquelle chaque individu haïrait son semblable ne*

148. *Cours*, t. I, p. 70-71, § 152.

149. *Traité de sociologie*, p. 1316, § 2079.

*pourrait évidemment pas subsister et se dissoudrait. Il y a donc un certain minimum de bienveillance et de sympathie réciproque nécessaire pour que les membres de cette société, en se prêtant une assistance mutuelle, puissent résister aux violences des autres sociétés. Au-dessous de ce minimum, les sentiments d'affection peuvent varier plus ou moins*¹⁵⁰. Cependant, en dépit de la bienveillance, la société est le théâtre de forces contraires, les unes tendant à l'union et à l'uniformité, les autres à la distinction et à la division ou suivant les expressions employées dans *La Transformation de la démocratie*, les unes étant centripètes et les autres centrifuges. Selon les circonstances l'un ou l'autre de ces deux types de forces tend à la prépondérance, d'où l'hétérogénéité des sociétés, mais aussi leur mouvement ondulé. Au fond il s'agit de la rivalité entre les deux premières classes de résidus. Il est évident que si le besoin d'uniformité était assez puissant, chez chaque individu, pour empêcher qu'un seul d'entre eux s'écartât d'une façon quelconque des uniformités existant dans la société où il vit, celle-ci n'aurait aucune cause interne de dissolution. Mais elle n'aurait pas non plus de cause de changement, soit du côté d'une augmentation, soit du côté d'une diminution de l'utilité des individus ou de la société. Au contraire, si le besoin d'uniformité faisait défaut, la société ne subsisterait pas, et chaque individu irait pour son propre compte, comme font les félins, les oiseaux de proie et d'autres animaux¹⁵¹. La théorie de l'équilibre est seule scientifique, parce qu'elle est conforme à l'observation des faits. Aussi Pareto renvoie-t-il dos à dos la *théologie* de l'immobilisme social et celle du changement social¹⁵².

C'est justement à cause de la multiplicité concurrente et souvent opposée des actions humaines, et parce qu'elles forment le tissu des relations sociales, qu'il refuse de voir dans la société une entité métaphysique qui serait transcen-

150. *Manuel*, p. 98.

151. *Traité de sociologie*, p. 1382, § 2171 et 2172.

152. *Ibid.*, p. 1382, § 2173.

dante aux individus. On ne peut opposer systématiquement l'individu et la société, tout comme sont inutiles les recherches sur l'origine sociale ou individuelle de certaines aspirations : *C'est une chose vaine que de rechercher si les sentiments moraux ont une origine individuelle ou sociale. L'homme qui ne vit pas en société est un homme extraordinaire, qui nous est à peu près, ou plutôt qui nous est entièrement inconnu ; et la société distincte des individus est une abstraction qui ne répond à rien de réel. Par conséquent, tous les sentiments que l'on observe chez l'homme vivant en société, sont individuels à un certain point de vue et sociaux à un autre. La métaphysique sociale qui sert de substratum à ce genre de recherches est simplement de la métaphysique sociale, et tend à défendre certaines doctrines a priori*¹⁵³. Le problème des rapports entre l'individu et la société a fait l'objet de la communication présentée par Pareto au Congrès international de philosophie à Genève en 1904¹⁵⁴. On peut résumer sa thèse de la manière suivante : Les notions de société et d'individu sont à la fois précises et vagues, suivant l'angle sous lequel on les considère. Au premier abord, celle d'individu semble la plus précise, puisqu'il est un être vivant déterminable et observable, et celle de société paraît vague et abstraite. Si on prend les choses d'un autre point de vue, c'est l'individu qui apparaît comme une fiction, et la société qui devient un concept précis, car il n'existe pas d'individu qui ne vive en société, et par conséquent l'individu comme pur individu n'existe pas. Nous sommes donc en présence d'une contradiction : d'une part *c'est une observation banale et bien souvent répétée qu'une société n'est pas une simple juxtaposition d'individus et que ceux-ci, par le seul fait qu'ils vivent en société acquièrent de nouveaux caractères*¹⁵⁵, d'autre part l'homme comme pur individu ne s'observe nulle part. Cette contradiction est insoluble, car si nous pouvions... observer des hommes isolés et des

153. *Manuel*, p.101.

154. Cette communication, qui a pour titre « L'individuel et le social », est publiée dans *Mythes et Idéologies*, p. 259-265.

155. *Ibid.*, p. 259.

hommes vivant en société, nous aurions le moyen de connaître en quoi ils diffèrent et nous pourrions séparer l'individuel du social, mais le premier terme de cette comparaison nous fait entièrement défaut, et le second nous est seul connu¹⁵⁶. Pour échapper à la difficulté, les spécialistes des sciences sociales inventent des solutions illusoire en fonction de leurs sentiments, telle la théorie du contrat social, celle de la solidarité, celle de l'unité morale, religieuse et intellectuelle des hommes, celle aussi de la majorité qui peut brimer la minorité au nom de l'intérêt du plus grand nombre ou encore celle des droits naturels et innés des individus que la société doit protéger. Ce ne sont que des dérivations pseudo-logiques et non scientifiques. Tout ce que l'on peut observer c'est que les individus composant une société ont certains intérêts communs et certains intérêts contraires¹⁵⁷. Aussi la société n'est-elle qu'un équilibre entre ces forces qui influencent et l'individu et la société. C'est la solution que Pareto adopte dans *Les Systèmes socialistes*, en se référant à Spencer :

Herbert Spencer a observé avec beaucoup de raison que les caractères d'un agrégat résultent des caractères que présentent ses parties. Les objections qu'on a faites à cette proposition ne paraissent guère fondées. Elles portent sur ce que les caractères de l'agrégat ne sont pas la somme de ceux des parties, ne s'obtiennent pas par une simple juxtaposition de ceux-ci. Cela est parfaitement vrai, mais la résultante de plusieurs choses n'est pas nécessairement la somme de celles-ci. Si un corps est sollicité par deux forces représentées en grandeur et en direction par deux droites qui concourent en un point, il se meut comme s'il était sollicité par une force représentée en grandeur et en direction par la diagonale du parallélogramme construit sur les deux premières droites. Pourrait-on objecter que cette force n'est pas la résultante des deux premières, parce qu'elle n'est pas égale à leur somme ? Personne ne nie que des hommes formant une foule ne pensent et n'agissent différemment de ce que feraient ces mêmes hommes pris iso-

156. *Ibid.*, p. 259.

157. *Ibid.*, p. 260.

Vilfredo
Pareto

*lément, mais il n'en est pas moins vrai que les caractères de la foule résultent des caractères de ses parties... Le système économique et gouvernemental d'un peuple est, à proprement parler, la résultante des caractères de ce peuple. Mais cette manière de s'exprimer n'est pas parfaitement exacte, car ce système intervient à son tour pour modifier ces caractères. Il y a là une suite d'actions et de réactions, c'est-à-dire que nous avons un système d'équilibre entre différentes forces plutôt qu'un phénomène qui puisse se réduire à une cause et aux effets de cette cause*¹⁵⁸.

La théorie des résidus, celle de l'équilibre social ainsi que cette conception des rapports entre l'individu et la société indiquent clairement que Pareto ne cherchait pas à construire une anthropologie. Certes, sa conception de la nature humaine inclut une orientation anthropologique, mais l'analyse sociologique la récuse, précisément parce qu'elle fait du résidu une hypothèse de recherche et qu'elle évite de le confondre avec le sentiment ou l'instinct.

158. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 80-81.

4. Le politologue

Pareto s'est fait connaître d'abord comme économiste, puis le sociologue a pris le pas sur l'économiste. A la fin de sa vie, il se consacra surtout à l'analyse du phénomène politique et plus particulièrement à comprendre la notion de démocratie et les raisons de la décadence de la bourgeoisie. Certes, depuis sa jeunesse, il s'est toujours préoccupé de la politique et il avait même envisagé d'entrer dans l'arène. De plus les deux derniers chapitres du *Traité de sociologie* comportent de longues études portant sur la société politique. Pourtant, après avoir quitté l'université de Lausanne et durant sa retraite, il mit en sourdine ses recherches sociologiques et donna la préférence à l'analyse politique, comme le montre son dernier ouvrage important, *La Transformation de la démocratie*, qui a paru en 1921. On peut même dire qu'il a commencé une carrière politique sur la fin de ses jours, puisqu'il fut sollicité de représenter le gouvernement de Mussolini à la Société des Nations et qu'il devint à la veille de sa mort sénateur du royaume d'Italie.

Il a essayé d'examiner la politique en suivant la même voie que l'économiste ou le sociologue : s'en tenir strictement aux faits, sans chercher à élaborer une théorie réformatrice ou salvatrice quelconque. Aussi adopta-t-il une attitude machiavellienne, celle de séparer morale et politique. Somme toute, cette position est la même que celle qu'il

préconisait depuis toujours : ne pas confondre la vérité d'une analyse et l'utilité sociale d'une théorie. *S'il me semble pouvoir tirer des faits la conclusion que notre bourgeoisie va à sa perte, je n'entends donner par là aucune appréciation sur le « bien » ou le « mal » de cet événement, tout comme je ne saurais en donner sur le fait analogue de la ruine des seigneurs féodaux, préparée par les croisades, ni exhorter la bourgeoisie à changer de voie, ni prêcher pour réformer des habitudes, des goûts, des préjugés, et moins que jamais donner à croire que j'ai en réserve quelque recette pour guérir la maladie dont souffre la bourgeoisie, ou, si l'on veut, dont souffre même la société ; au contraire, je déclare explicitement qu'un tel remède m'est absolument inconnu, à supposer qu'il existe, ce que je ne crois pas ; je suis comme le médecin qui reconnaît la tuberculose chez son patient, sans savoir comment la guérir¹. Le politologue ne peut donc que renoncer à porter des jugements de valeur. Il se contente de reconnaître ce qui est, sans proposer quoi que ce soit concernant ce qui devrait être. D'ailleurs, à moins d'avoir une connaissance spéciale de l'absolu, on ne peut pas établir avec certitude si un événement historique est bon ou mauvais : Les proscriptions des triumvirs à Rome, la Terreur au temps de la première Révolution française et la terreur des Bolchévistes sont-elles un « bien » ou un « mal » ? Le sentiment, la foi, le raisonnement qui procède de concepts a priori, métaphysiques ou autres, ont le pouvoir de résoudre cette question, mais la pure science logico-expérimentale ne l'a pas².*

Y a-t-il un gouvernement meilleur ? Une telle question est vaine pour le politologue, non seulement à cause de l'indétermination du terme : le meilleur, mais encore parce qu'on suppose un événement impossible, celui où le mouvement se fige dans cet état appelé le meilleur³. Pour les mêmes raisons il évitera de dire si une mesure ou ses conséquences sont justes, louables, bonnes, moralement nécessaires ou

1. *La Transformation de la démocratie*, p. 6-7.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 10.

même utiles. *Sparte refusait la citoyenneté aux étrangers ; Rome la concédait d'une façon indirecte en acceptant les affranchis au nombre des citoyens. Quel jugement peut-on porter sur ces mesures :*

1° *Sous le rapport de la soi-disant égalité des hommes, de leurs droits immortels et de l'humanité ?*

2° *Sous celui des conséquences économiques, sociales et politiques ?*

*Ce sont deux questions distinctes, qui n'ont rien de commun*⁴.

Evidemment Pareto ne s'est pas privé de porter des jugements dans l'intimité et parfois en public sur les événements dont il était le témoin. A ceux qui voudraient en apprécier la saveur cautisque, je conseille de lire *Mon Journal*⁵.

1. Les élites et les classes

On ne trouve pas chez Pareto de théorie de l'Etat — il n'est, dit-il, qu'une abstraction — mais une théorie de la société politique. Il faut partir de l'observation banale, que tout le monde peut faire, de la division de toute société en deux couches : *Une couche supérieure, dont font habituellement partie les gouvernants, et une couche inférieure, dont font partie les gouvernés*⁶. Ce fait est indiscutable et général, malgré les dérivations qui essaient de le dissimuler au moyen de diverses théories sur ce qui devrait être. On ne peut raisonner scientifiquement sur la politique si on néglige cet aspect fondamental de l'hétérogénéité sociale. Il signifie que *la société nous apparaît comme une masse hétérogène, hiérarchiquement organisée. Cette hiérarchie existe toujours, excepté peut-être chez les populations sauvages, qui vivent à l'état de dispersion comme les animaux*⁷.

4. *Ibid.*, p. 12-13.

5. Voir *Sommaire du cours de sociologie*, suivi de *Mon Journal*.

6. *Traité de sociologie*, p. 1301, § 2047.

7. *Manuel*, p. 422.

En tout cas, *les sociétés humaines ne peuvent subsister sans une hiérarchie*⁸. La couche supérieure est moins nombreuse que la couche inférieure. Elle constitue une minorité, même dans les régimes démocratiques. Cette minorité, on peut la désigner par divers termes : oligarchie, aristocratie, mais Pareto utilise de préférence celui d'élite. Sous cet aspect, l'hétérogénéité sociale se caractérise par l'opposition déterminante pour l'équilibre social de l'élite et de la masse. Ce n'est cependant qu'occasionnellement qu'il s'intéresse à la masse, car ses analyses portent de façon prépondérante sur la composition et le mouvement des élites.

Il y a autant de sortes d'élites qu'il y a d'activités humaines. Se référant à la loi sur la répartition des richesses pour la généraliser, Pareto estime que *si l'on suppose les hommes disposés par couches selon d'autres caractères, par exemple selon leur intelligence, leur aptitude à étudier les mathématiques, leur talent musical, poétique, littéraire, leurs caractères moraux, etc., on aura probablement des courbes de formes plus ou moins semblables à celle que nous venons de trouver pour la distribution des richesses. Celle-ci est une courbe résultant d'un assez grand nombre de caractères, bons ou mauvais d'ailleurs, dont l'ensemble est favorable à la réussite de l'individu qui poursuit la richesse, ou qui, l'ayant acquise, la conserve. Les mêmes individus n'occupent pas les mêmes places dans les mêmes figures que, par hypothèse, nous venons de tracer*⁹. Il y a une élite artistique, scientifique, religieuse, érotique, comme il y a une élite politique et économique. Krupp fait partie de l'aristocratie économique comme un champion d'échec ou un grand sportif fait partie de l'élite des joueurs ou la maîtresse d'un souverain de l'élite érotique. Il importe de ne pas juger l'élite selon les catégories du bien ou du mal. *Le choix des élites se ressent des formes sociales. Ces élites n'ont rien d'absolu ; il peut y*

8. *Ibid.*, p. 425.

9. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 7-8.

avoir une élite de brigands comme une élite de saints¹⁰. Il existe également une élite parmi les ouvriers, que cultivent les syndicats¹¹.

Le politologue

Les sociétés se reconnaissent à leurs élites et rien ne les affecte autant dans leur caractère et leur développement que le type d'élite qu'elles produisent. Mais il est un autre fait que révèle la sociologie : aucune élite ne dure éternellement ; elle est soumise à la loi des oscillations. Cela s'explique par le phénomène de la sélection, inévitable du moment que les sociétés sont hiérarchisées. Aussi Pareto s'en prend-il assez durement aux humanitaires qui cherchent à dissimuler la sélection, condition de la vie même des sociétés. Cette sélection s'opère suivant des critères multiples et différents selon les types d'activité : succès militaire, intrigue politique, habileté manœuvrière, dons particuliers, etc. Du reste, la sélection est un facteur essentiel de l'équilibre social, car elle assure en général la stabilité dans le mouvement. Certes, la classe supérieure est le plus souvent la plus riche, mais puisque une même élite ne reste jamais éternellement en place, elle ne demeure pas non plus perpétuellement riche. *Il est un fait d'une extrême importance pour la physiologie sociale, et c'est que les aristocraties ne durent pas. Elles sont toutes frappées d'une déchéance plus ou moins rapide. Nous n'avons pas à rechercher ici les causes de ce fait, il nous suffit de constater son existence, non seulement pour les élites qui se perpétuent par hérédité, mais aussi, bien qu'à un moindre degré, pour celles qui se recrutent par cooptation. La guerre est une cause puissante d'extinction des élites belliqueuses. Le fait a été connu de tout temps et l'on a même été tenté de considérer cette cause comme étant la seule qui faisait disparaître les élites. Mais cela n'est pas. Même au sein de la paix la plus profonde, le mouvement de circulation des élites continue, même les élites qui n'éprouvent aucune perte par la guerre disparaissent, et souvent assez promptement. Il ne s'agit pas seule-*

10. *Ibid.*, p. 56 et *Traité de sociologie*, p. 1297-1298, § 2033, ainsi que *Manuel*, p. 129.

11. *Ibid.*, t. II, p. 423.

*ment de l'extinction des aristocraties par l'excès des morts sur les naissances mais aussi de la dégénération des éléments qui les composent. Les aristocraties ne peuvent donc subsister que par l'élimination de ces éléments et l'apport de nouveaux*¹². Certes, une élite montante, quand elle veut faire sa place au soleil et qu'elle se heurte à des obstacles, détruit des richesses et des structures, mais elle est aussi la force de reconstruction qui permet à la société de se développer. *La circulation des élites d'aujourd'hui fait donc entrer dans la classe gouvernante un plus grand nombre de personnes qui détruisent la richesse, mais elle y en fait entrer un plus grand nombre qui la produisent*¹³. Aussi l'élite est-elle secouée par des remous intérieurs tendant à remplacer les éléments défaillants par d'autres plus capables.

B. La Circulation des élites

Le problème de la circulation des élites a fait la renommée de Pareto au même titre que sa loi sur la répartition des richesses et sa théorie des résidus et des dérivations. Il s'agit donc d'une des pièces maîtresses de son œuvre. Nous avons vu que toute société possède une élite, et que de ce fait sa structure est hiérarchique, mais, pour se développer et faire face aux difficultés sans cesse renaissantes, il faut que cette élite ne reste pas la même, soit que l'ancienne élite accepte de se renouveler par l'apport d'un sang nouveau, soit qu'elle cède la place, au besoin par la violence, à une élite nouvelle, plus dynamique. En général les élites nouvelles sont issues des classes inférieures et elles montent dans la hiérarchie sociale parce qu'elles ont la volonté de réussir et un esprit d'entreprise qu'une élite en place perd, du fait qu'elle entend jouir de ses privilèges. Il y a donc une circulation des élites que confirme toute l'histoire. *On pourrait concevoir une société dans laquelle*

12. *Ibid.*, p. 9.

13. *Traité de sociologie*, p. 1502, § 2301.

*la hiérarchie fût stable ; mais cette société n'aurait rien de réel. Dans toutes les sociétés humaines, même dans les sociétés organisées en castes, la hiérarchie finit par se modifier ; la différence entre les sociétés consiste en ceci : que ce changement peut être plus ou moins lent, plus ou moins rapide. Le fait, si souvent rappelé, que les aristocraties disparaissent, résulte de toute l'histoire de nos sociétés. C'est un fait qui est lui aussi connu depuis les temps les plus reculés... L'histoire des sociétés humaines est, en grande partie, l'histoire de la succession des aristocraties*¹⁴.

La circulation des élites est donc un fait sociologique fondamental. Aucune hiérarchie sociale n'est fixée définitivement. Du moment que l'hétérogénéité est la condition de l'équilibre social il est important que la circulation des élites maintienne cette hétérogénéité, parce qu'elle conduit les divers groupes de la population à se mélanger¹⁵. On peut prendre l'exemple de Rome, qui fut une dévoreuse d'élites et qui a pu maintenir sa toute-puissance grâce à ce perpétuel renouvellement. Après avoir puisé dans les classes rurales, elle a mis à contribution les élites des provinces, et finalement même les Barbares, jusqu'au moment où elle succomba, faute d'avoir pu renouveler ses élites¹⁶. Il est donc faux de croire que la prospérité ne peut résulter que d'une hiérarchie rigide, mais les inconvénients d'un changement trop rapide des élites sont tout aussi graves.

*Partout jusqu'à présent on peut dire que la prospérité des nations dépend d'une certaine proportion entre les anciens et les nouveaux riches. La prépondérance absolue des premiers donne des sociétés figées, arrête tout progrès ; la prépondérance des seconds donne des sociétés instables, et ne permet que des progrès éphémères*¹⁷.

Certes, toute élite installée dans ses privilèges tend à la clôture, mais c'est en général à son détriment.

14. Manuel, p. 423.

15. *Traité de sociologie*, p. 1299, § 2041.

16. *Les Systèmes socialistes*, p. 41-51.

17. *Mythes et Idéologies*, p. 271-272. Voir également *Traité de sociologie*, p. 1655, § 2480 et Manuel, p. 425.

Le phénomène de la circulation des élites est souvent voilé par divers faits. D'une part, comme le mouvement est souvent lent, on n'y prête pas attention et on ne le constate qu'après-coup. D'autre part, l'historien a tendance à ne considérer que les événements spectaculaires, tels que les émeutes, les révolutions, les dictatures, et il se contente de les décrire au lieu de faire une analyse en profondeur. En effet, ces événements sont en général l'expression d'un changement des élites qui s'opère sous ces formes déguisées. Il ne faut donc pas se laisser abuser par les idéologies. La circulation des élites se fait au nom de dérivations multiples, c'est-à-dire que la nouvelle élite en puissance dissimule sa volonté d'ascension derrière toute une mythologie ou théologie de revendications idéales et de fins nobles, telles que de nos jours la liberté, le suffrage universel, l'égalité, la justice sociale, etc. Comme Sorel, mais sans en faire le centre de ses analyses, il accorde une très grande importance aux mythes, d'autant plus qu'en général les hommes sont extrêmement sensibles à tout ce qui se donne pour une revendication morale, mais il importe que le sociologue ne se laisse pas prendre à ces justifications et qu'il ne prenne pas pour argent comptant ce qui n'est que camouflage d'une volonté de puissance. *On ne peut rien comprendre à ces événements, si l'on ne sépare pas le fond de la forme. Le fond, c'est le mouvement de circulation des élites, la forme est celle qui domine dans la société où le mouvement a lieu. Ce sera une dispute de lettrés en Chine, une lutte politique à Rome anciennement, une controverse religieuse au Moyen Age, une lutte sociale de nos jours. Tel mécontent qui vivait au Moyen Age, exprimait alors son besoin de réforme par des considérations religieuses et puisait ses arguments dans l'Evangile ; s'il vivait maintenant, il exprimerait le même besoin par des théories socialistes et puiserait ses arguments dans Marx*¹⁸.

Non sans lucidité, Pareto remarque que les mêmes idéaux qui sont une force pour l'élite montante deviennent pour l'élite en place une faiblesse quand elle les accepte par

18. *Les Systèmes socialistes*, p. 55.

sentimentalisme. C'était un fait qu'en général l'élite au pouvoir se laisse contaminer par les idées nouvelles, mais elles n'ont plus pour elle la valeur d'un mythe capable de mobiliser les énergies, parce qu'elle les transforme en humanitarisme qui paralyse son action. C'est ainsi que la bourgeoisie accepte de nos jours diverses fins du socialisme, comme les nobles d'autrefois ont creusé leur tombe en sympathisant avec l'idéal de la bourgeoisie. Elle court à sa perte, puisqu'elle en fait l'objet d'une sensiblerie éthique. *Un signe qui annonce presque toujours la décadence d'une aristocratie est l'invasion des sentiments humanitaires et de mièvre sensiblerie qui la rendent incapable de défendre ses positions*¹⁹. Autrement dit, quand un bourgeois se fait socialiste, il mérite d'être balayé par la nouvelle élite, puisqu'il cesse d'être lui-même. *Toute élite qui n'est pas prête à livrer bataille pour défendre ses positions est en pleine décadence, il ne lui reste plus qu'à laisser sa place à une autre élite ayant les qualités viriles qui lui manquent. C'est pure rêverie, si elle s' imagine que les principes humanitaires qu'elle a proclamés lui seront appliqués : les vainqueurs feront raisonner à ses oreilles l'implacable vae victis. Le couperet de la guillotine s'aiguissait dans l'ombre quand, à la fin du siècle dernier, les classes dirigeantes françaises s'appliquaient à développer leur « sensibilité ». Cette société oisive et frivole, qui vivait en parasite dans le pays, parlait, dans ses soupers élégants, de délivrer le monde de la « superstition et d'écraser l'infâme », sans se douter qu'elle-même allait être écrasée*²⁰.

Contrairement à ce que prétendent certaines interprètes, Pareto n'a nullement négligé le facteur économique dans ce processus de la circulation des élites, puisqu'il montre qu'il est utilisé par les uns comme un moyen de défense contre la montée de la nouvelle élite et par les autres, l'élite ascendante, comme une arme. Il refuse de lui accorder la valeur de l'explication exclusive ou même privilégiée, tout simplement parce que l'économie est également prétexte à dérivations. Par conséquent, la circulation des élites doit

19. *Ibid.*, p. 37.

20. *Ibid.*, p. 40.

elle aussi être ramenée à des résidus, en ce sens que ceux de l'élite montante sont plus puissants que ceux de l'élite en perte de vitesse. Toutefois, on ne saurait en conclure que l'élite ascendante serait intrinsèquement supérieure à celle qu'elle est en train de déloger de sa position. Une fois en place, elle sera elle aussi divisée entre les partisans de la conservation et les partisans du mouvement qui entendent prolonger, par des innovations incessantes, le changement intervenu. C'est que pour Pareto le passage d'une élite à une autre n'est que le passage d'un équilibre social à un autre, c'est-à-dire que le nouvel équilibre devra se maintenir, comme le précédent, en essayant de concilier des forces concurrentes. La circulation des élites est un processus sans fin : aucune ne triomphera définitivement, puisqu'aucune, une fois établie, n'est à l'abri de nouvelles revendications et de recherches d'innovations. Le socialisme n'échappera pas non plus à ce destin. *L'affaiblissement, chez les classes supérieures, de tout esprit de résistance, et, bien plus, les efforts persévérants qu'elles font, sans en avoir conscience, pour accélérer leur propre ruine, est un des phénomènes les plus intéressants de notre époque ; mais il est loin d'être exceptionnel ; l'histoire en fournit plusieurs exemples et en fournira probablement encore, tant que durera la circulation des élites, c'est-à-dire aussi loin que peuvent s'étendre nos prévisions dans l'avenir*²¹. Cette idée, il l'a reprise d'une façon encore plus frappante dans le *Traité de sociologie* : *Les aristocraties ne durent pas. Quelles qu'en soient les causes, il est incontestable qu'après un certain temps elles disparaissent. L'histoire est un cimetière d'aristocraties*²².

B. L'Elite gouvernementale

La classe supérieure se divise à son tour en deux catégories : *Nous mettrons à part ceux qui, directement ou*

21. *Ibid.*, p. 73.

22. *Traité de sociologie*, p. 1304, § 2053.

*indirectement, jouent un rôle notable dans le gouvernement ; ils constitueront l'élite gouvernementale. Le reste formera l'élite non gouvernementale*²³. Pareto ne traite pratiquement que de la première. L'élite gouvernementale ne constitue pas seulement une aristocratie, mais le plus souvent une « oligarchie », c'est-à-dire que, en même temps qu'elle gère les affaires d'un pays, elle travaille aussi pour son propre compte, soit qu'elle renforce ses structures pour accroître sa puissance, soit que ses membres s'enrichissent. Cette oligarchie peut se présenter historiquement sous des aspects divers : Parlement, comité directeur d'un parti, etc. Bien que ces groupements soient moins apparents sous un régime tyrannique ou despotique, l'oligarchie y existe malgré tout. En effet, il ne faut pas seulement compter dans ses rangs les personnages qui remplissent des fonctions officielles, mais aussi ceux qui agissent en coulisse et dont les conseils sont souvent efficaces. On peut à son tour subdiviser l'élite gouvernementale en trois catégories : (A) *des hommes qui visent résolument à des fins idéales, qui suivent strictement certaines de leurs règles de conduite ;* (B) *des hommes qui ont pour but de travailler dans leur intérêt et celui de leur client ; ils se subdivisent en deux catégories : (B-a) des hommes qui se contentent de jouir du pouvoir et des honneurs, et qui laissent à leurs clients les avantages matériels ; (B-b) des hommes qui recherchent pour eux-mêmes et pour leurs clients des avantages matériels, généralement de l'argent*²⁴. Chez les (A), ce sont les résidus de la 2^e classe qui l'emportent. Ils sont en général honnêtes, mais également fanatiques et sectaires. Chez les (B), ce sont les résidus de la 1^{ère} classe qui sont dominants, et pour cette raison ils sont plus aptes à gouverner que les précédents, dont ils se servent *comme d'un lest, qui d'ailleurs sert aussi à donner au parti un certain semblant d'honnêteté*²⁵. Les (B-a) passent en général pour honnêtes et peuvent par conséquent jouer le rôle de garants comme les (A), tandis que les (B-b) passent pour malhon-

23. *Ibid.*, p. 1297, § 2032.

24. *Ibid.*, p. 1476-1477, § 2268.

25. *Ibid.*, p. 1477, § 2268.

nêtes, bien qu'ils coûtent le plus souvent moins au pays que les (B-a), dont l'honnêteté personnelle couvre souvent des corruptions et des spoliations diverses.

C'est dire que la classe gouvernante n'est pas plus homogène que la couche supérieure en général et la société dans son ensemble. Sociologiquement, on aurait donc tort de lui prêter toujours des desseins mûrement réfléchis, comme l'indiquent les programmes : *La tendance à personnifier les abstractions, ou même seulement à leur donner une réalité objective, est telle que beaucoup de personnes se représentent la classe gouvernante presque comme une personne, ou au moins comme une unité concrète, qu'ils lui supposent une volonté unique, et croient qu'en prenant des mesures logiques, elle réalise les programmes*²⁶. Pareto illustre cette hétérogénéité par l'opposition des rentiers (R) et des spéculateurs (S), qui est sans doute propre comme telle aux pays capitalistes, mais qu'on peut retrouver sous d'autres formes dans les pays socialistes. En effet, il précise qu'il n'y pas identité, malgré certains traits communs, entre ceux qu'il appelle les rentiers et les conservateurs, ni non plus entre les spéculateurs et les progressistes ou révolutionnaires. De même, il ne faut pas entendre cette distinction uniquement dans son sens économique²⁷. La différence entre ces deux catégories tient davantage aux résidus. En effet, chez les (R) prédominent ceux de la 2^e classe et chez les (S) ceux de la première. *La première catégorie est en grande partie conservatrice, hostile aux nouveautés, qu'elle redoute toujours un peu, patriote et nationaliste. La seconde catégorie est au contraire innovatrice, furetant de tous côtés pour faire de bonnes opérations, internationaliste, car partout elle trouve à exercer son industrie, et, au fond, l'argent n'a pas de patrie. Dans la première catégorie sont les « enracinés », dans la seconde les « déracinés »... Les types extrêmes sont rares, les types intermédiaires sont communs*²⁸. D'un côté, on a affaire à des êtres prudents, timorés, renfermés, qui fuient l'aventure et

26. *Ibid.*, p. 1445, § 2254.

27. *Ibid.*, p. 1433-1434, § 2235.

28. *Mythes et Idéologies*, p. 273-274.

évitent les risques, aux préjugés tenaces et à l'horizon borné, de l'autre à des êtres audacieux, conquérants, exubérants, combatifs, prêts à accepter les nouveautés, ne se décourageant jamais, susceptibles de se faire socialistes ou anarchistes suivant que l'une ou l'autre de ces tendances a des chances de parvenir au pouvoir²⁹. On trouve ces deux types dans toutes les classes supérieures, de sorte que la politique d'un pays change suivant que l'un ou l'autre est prédominant. Cependant, *les deux catégories remplissent dans la société des fonctions d'utilité diverse. La catégorie (S) est surtout cause des changements et du progrès économique et social. La catégorie (R) est, au contraire, un puissant élément de stabilité, qui, en un grand nombre de cas, évite les dangers des mouvements aventureux de la catégorie (S). Une société où prédominent presque exclusivement les individus de la catégorie (R) demeure immobile, comme cristallisée. Une société où prédominent les individus de la catégorie (S) manque de stabilité : elle est en état d'équilibre instable, qui peut être détruit par un léger accident à l'intérieur ou à l'extérieur*³⁰. Ou comme le dit encore Pareto, dans le premier cas, un pays risque de souffrir économiquement, dans le second politiquement³¹. L'opposition de ces deux groupes peut même, le cas échéant, tourner au conflit.

L'unité des classes dirigeantes est un mythe. Les élites se combattent entre elles et, au fond, elles sont le reflet de l'hétérogénéité sociale. Ce qui intéresse Pareto, c'est plutôt la manière dont elles s'y prennent pour obtenir la faveur des classes inférieures, c'est-à-dire des gouvernés. Elle ne change guère, car il s'agit presque toujours de ce qu'il appelle le rapport du patron à la clientèle. Il est indéniable que la classe dirigeante agit elle aussi selon les dérivations, et par conséquent sur la base de résidus, comme nous l'avons déjà vu, mais elle est encore plus remarquable par l'exploitation des dérivations, soit pour s'emparer du pouvoir, soit pour s'y maintenir. Tout d'abord, elle fait

29. *Traité de sociologie*, p. 1512-1513, § 2313.

30. *Ibid.*, p. 1433, § 2235.

31. *Mythes et Idéologies*, p. 275.

appel à la classe gouvernée d'un point de vue institutionnel : *Pour se maintenir au pouvoir, la classe gouvernante emploie des individus de la classe gouvernée : on peut les diviser en deux catégories, qui correspondent aux deux moyens principaux par lesquels on s'assure ce pouvoir. Une catégorie fait usage de la force, ainsi les soldats, les agents de police, les bravi des siècles passés. L'autre catégorie emploie l'artifice et, de la clientèle des politiciens romains, on arrive à celle de nos politiciens contemporains*³². Un autre moyen consiste à créer la prospérité économique, mais il est loin d'être décisif. L'important est plutôt d'agir sur les idées. Non sans une pointe de cynisme Pareto remarque que l'agitation d'idées morales est particulièrement efficace. *Le point de vue éthique est celui qui impressionne le plus le peuple. Aussi l'ennemi religieux ou politique est-il généralement accusé, à tort ou à raison, de violer les règles de la morale*³³. C'est au nom de justifications morales qu'on légitime le suffrage universel, l'égalité. Ou encore on fait appel au droit, au bien public. Que n'a-t-on écrit sur l'Etat de droit (*Rechtsstaat*) que Pareto raille sous le nom d'Etat éthique ? Le combat pour la liberté n'est bien souvent qu'une simple lutte de deux élites concurrentes³⁴. Il y a également la dérivation qui use du prestige de la vérité. Chacune des factions ou des parties en lutte présente sa position comme la seule vraie : *Tous les révolutionnaires proclament successivement que les révolutions passées n'ont abouti en définitive qu'à duper le peuple ; c'est seulement celle qu'ils ont en vue qui sera la vraie révolution ; « Tous les mouvements historiques — disait en 1848, le Manifeste du parti communiste — ont été, jusqu'ici des mouvements de minorités au profit de minorités. Le mouvement prolétaire est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité »*. Malheureusement, cette vraie révolution, qui doit apporter aux hommes un bonheur sans mélange, n'est qu'un décevant mirage, qui jamais ne devient réalité ; elle

32. *Traité de sociologie*, p. 1453, § 2257.

33. *Ibid.*, p. 1461, § 2262.

34. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 58.

*ressemble à l'âge d'or des millénaires ; toujours attendue, toujours elle se perd dans les brumes de l'avenir, toujours elle échappe à ses fidèles au moment même où ils croient la tenir*³⁵. Pour Pareto, en effet, la révolution n'est jamais qu'un des moyens de substituer à une oligarchie une autre oligarchie.

Le politologue

C. Les Classes sociales

A moins de considérer que la théorie marxiste des classes sociales constitue la vérité définitive qui ne demande plus que quelques corrections, on ne saurait rejeter la conception de Pareto uniquement parce qu'elle s'éloigne sur certains points de celle de Marx. Mais la critique la plus injuste est celle qui lui fait grief de n'avoir pas tenu compte du facteur économique. Pour lui, la classe est un phénomène complexe, comme tous les agrégats, et l'aspect économique n'est qu'un élément parmi d'autres. *Différents caractères servent à constituer des classes sociales. C'est parfois la naissance, une communauté, vraie ou supposée, d'origine, certaines pratiques religieuses, le même genre d'occupation, etc. Mais une des causes principales de différenciation des classes sociales, c'est certainement la richesse. Les riches ont tendance à se grouper ensemble, tout comme la classe moyenne et les pauvres*³⁶. Il ne nie même par la conscience de classe, mais il ne peut admettre qu'elle puisse suffire à caractériser le phénomène de classe, à cause du décalage inévitable entre le fait objectif et le fait subjectif : *Les socialistes ont observé qu'il ne faut pas considérer seulement la richesse absolue mais aussi la richesse relative, c'est-à-dire qu'il faut tenir compte de l'appréciation que les hommes font de cette richesse, ne pas se borner au fait objectif mais voir aussi le fait subjectif. Ils ont raison. Le bonheur et le malheur sont choses principalement subjectives. Il est vrai qu'il existe une certaine*

35. *Ibid.*, t. I, p. 60-61.

36. *Cours d'économie politique*, t. II, p. 385, § 1051.

*limite de dénuement à laquelle, au moins pour la plupart des hommes, le fait subjectif se confond avec le fait objectif, mais avant d'atteindre cette limite, il y a une large marge, et l'on ne saurait établir alors une correspondance parfaite entre le fait subjectif du bonheur et du malheur et le fait objectif d'une somme plus ou moins grande de richesse*³⁷.

Comme tout autre groupement, la classe est un agrégat, et comme tel, elle est hétérogène. Les classes sociales se divisent en effet à l'intérieur d'elles-mêmes, non seulement en raison de la divergence des intérêts, mais aussi de la différence des résidus qui animent les membres. C'est vrai de la classe ouvrière, du fait qu'il y a une hiérarchie sociale dans le monde du travail. C'est vrai aussi des capitalistes : *On a confondu, et l'on continue à confondre, sous le nom de capitalistes, d'une part les personnes qui tirent un revenu de leurs terres et de leurs épargnes, d'autre part les entrepreneurs. Cela nuit beaucoup à la connaissance du phénomène économique, et encore plus à celle du phénomène social. En réalité, ces deux catégories de capitalistes ont des intérêts souvent différents, parfois opposés. Ils s'opposent même plus que ceux des classes dites des « capitalistes » et des « prolétaires »*³⁸.

La séparation rigide des classes est une vue théorique, qui peut être préconisée pour des raisons politiques ; dans la réalité sociale il existe entre elles des échanges et des relations constantes et inévitables. *Les classes sociales ne sont pas entièrement séparées, pas même dans les pays où existent les castes, et [...] dans les nations civilisées modernes, il se produit une circulation intense entre les différentes classes*³⁹. Seule une idéologie de caractère théologique peut dissocier ce qui, dans la réalité sociale, se mélange de façon plus ou moins indistincte. En fait, la rivalité entre les classes est conditionnée par la rivalité entre les élites, c'est-à-dire qu'une élite prend appui sur une classe pour affaiblir

37. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 148-149.

38. *Traité de sociologie*, p. 1427, § 2231.

39. *Ibid.*, p. 1294, § 2025.

ou vaincre une autre élite, qui par sa situation économique ou par réaction se fait le défenseur d'une autre classe. *Aucune classe sociale n'est homogène, il y a toujours en son sein des rivalités, et un des partis qui se forme ainsi peut chercher son point d'appui dans des classes inférieures. C'est là un phénomène très général. Presque toutes les révolutions ont eu pour chefs des membres dissidents d'une élite*⁴⁰. C'est par référence à une dérivation qu'on désignera comme « déviationniste » ou « révisionniste » celui qui s'écarte de la ligne qu'on suit de son côté : une résurgence des hérésies médiévales. La réalité sociologique montre au contraire que le socialisme est aussi divisé et susceptible d'interprétations différentes que le christianisme ou l'islam. Le prolétariat est-il une réalité homogène ? L'observation nous montre que plusieurs partis se réclament de lui et qui se combattent outrageusement. Il y a des sectes socialistes comme il y a eu des sectes chrétiennes, et l'orthodoxie se définit chaque fois comme l'idée du plus fort. Parmi les socialistes, il y a des hommes de bonne foi, des convaincus, mais il y a aussi d'autres qui cherchent leur intérêt. Si la révolution est pure, les révolutionnaires ne le sont pas : *De Tocqueville a fort bien remarqué que la révolution n'avait fait qu'employer les procédés de l'Ancien Régime. Actuellement les nouvelles classes sociales qui, en quelques pays, sont parvenus au pouvoir, s'octroyent exactement les mêmes privilèges dont jouissaient les classes qui dominaient autrefois. Sous l'Ancien Régime, les gentils-hommes qui se livraient à des voies de fait sur les vilains étaient rarement punis ; sous le nouveau régime, ce privilège est passé aux ouvriers grévistes, qui peuvent impunément, ou en encourageant des peines dérisoires, maltraiter et parfois assommer les ouvriers qui veulent continuer à travailler*⁴¹.

Pareto n'a donc aucune peine à admettre la lutte des classes. Sur ce point, il est d'accord avec le marxisme, mais son interprétation est différente. *La lutte des classes, sur laquelle Marx a spécialement attiré l'attention, est un*

40. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 71.

41. *Ibid.*, t. I, p. 134.

fait réel, dont on trouve des traces à chaque page de l'histoire, mais elle n'a pas lieu seulement entre deux classes, celle des prolétaires et celle des « capitalistes » : elle se retrouve entre une infinité de groupes qui ont des intérêts différents et surtout entre les élites qui se disputent le pouvoir⁴². Il n'y a que l'élite chaque fois au pouvoir qui a intérêt à nier cette lutte pour détourner de ce sujet l'attention de la classe sujette, sans affaiblir la force de résistance de ses propres membres. En effet, la classe qui est au pouvoir a déjà obtenu tout ce que la lutte des classes pouvait lui donner, il ne lui reste plus qu'à conserver ce qu'elle a acquis et à empêcher que d'autres ne la dépouillent, comme elle a probablement dépouillé autrefois la classe dont elle a pris la place⁴³. Du moment qu'elle est un aspect de la lutte permanente entre les élites, entre celles qui sont en place et celles qui y aspirent, il y a peu de chances qu'elle disparaisse un jour. L'arrivée au pouvoir d'une classe s'appuyant sur le prolétariat n'y mettra pas fin, car d'autres élites remueront le prolétariat pour les déloger. Aussi se fait-on des illusions sur la possibilité d'éliminer le conflit entre le capital et le travail. Ce n'est qu'au moyen de raisonnement pseudo-logiques qu'on peut justifier un tel espoir. La lutte des classes n'est qu'une forme de la lutte pour la vie, et ce que l'on nomme « le conflit entre le travail et le capital » n'est qu'une forme de la lutte des classes. Au Moyen Age, on aurait pu croire que si les conflits religieux disparaissaient, la société aurait été pacifiée. Ces conflits religieux n'étaient qu'une forme de la lutte des classes ; ils ont disparu, au moins en partie, et ont été remplacés par les conflits socialistes. Supposez le collectivisme établi, supposez que le « capitalisme » n'existe plus, il est clair qu'alors il ne pourra plus être en conflit avec le travail ; mais ce ne sera qu'une forme de la lutte des classes qui aura disparu, d'autres les remplaceront. Des conflits surgiront entre les différents genres de travailleurs de l'Etat socialiste, entre les « intellectuels » et les « non-intellectuels », entre différents genres de poli-

42. *Ibid.*, t. I, p. 117.

43. *Ibid.*, t. II, p. 396.

*tiens, entre ceux-ci et leurs administrés, entre des innovateurs et des conservateurs*⁴⁴. Somme toute, suivant les époques et suivant les circonstances, la lutte entre les élites prend prétexte soit des rivalités religieuses, soit des rivalités économiques, soit d'autres rivalités. Tout en ayant raison sur le fond, Marx a eu tort de croire que seule l'économie serait la base de la lutte des classes, ce qui l'a précipité dans l'utopie.

2. La force et la ruse

La force est l'une des variables essentielles de tout équilibre social. Pareto n'y a cependant guère prêté attention au départ et il n'a reconnu son importance qu'au fur et à mesure qu'il construisait son œuvre sociologique. Peut-être lui a-t-il fallu au préalable rompre avec les séquelles de son pacifisme de jeunesse. Peut-être également a-t-il pris en considération ce nouvel élément en constatant l'impuissance de l'économie à résoudre seule les problèmes sociaux. Mais peu importent les raisons qui l'ont conduit à porter la réflexion sur le rôle social de la force. Analysons plutôt la conception qu'il s'en fait. Elle est un élément déterminant pour empêcher la dissolution d'une société et, comme tel, elle constitue une puissance civilisatrice incomparable. En effet, le refus de faire appel à la force non seulement explique l'effondrement des régimes, par exemple celui de la royauté française à la fin du XVIII^e siècle, mais aussi la décadence des civilisations, quand l'humanitarisme fait obstacle à son emploi. De plus, elle donne dynamisme aux innovations et elle permet d'assurer la stabilité sociale, conditions essentielles de tout équilibre social. Certes, le droit constitue le facteur déterminant de la régulation sociale, mais *il a commencé par la force d'individus isolés, il se réalise maintenant par la force de la collectivité, mais c'est toujours la force*⁴⁵. Aussi l'opposi-

44. *Ibid.*, t. II, p. 454-455.

45. *Ibid.*, t. I, p. 39.

tion classique qu'on établit entre force et droit appartient-elle à l'ordre des dissimulations par dérivation. *Toujours comme l'habitude, toutes ces dérivations sont dépourvues de sens précis. Tous les gouvernements font emploi de la force, et tous affirment être fondés sur la raison. En fait, avec ou sans suffrage universel, c'est toujours une oligarchie qui gouverne et qui sait donner l'expression qu'elle désire à la volonté populaire*⁴⁶. Les formules qu'utilise Pareto peuvent paraître choquantes aux yeux de ceux qui raisonnent par dérivations et qui leur donnent plus d'importance qu'aux résidus. Il estime ne pas devoir en tenir compte, car l'impératif de toute sociologie est d'analyser les faits, de décrire ce qui se passe effectivement dans les sociétés, sans camoufler la dureté du réel et sans tenir compte des justifications, puisque chaque régime politique prétend vouloir faire le bonheur du peuple. *Le problème qui recherche si l'on doit ou non employer la force dans la société, si c'est avantageux ou non, n'a pas de sens, car on fait emploi de la force, tant du côté de ceux qui veulent conserver certaines uniformités, que de ceux qui veulent les transgresser ; et la violence de ceux-ci s'oppose, s'attaque à la violence de ceux-là. En effet, quiconque est favorable à la classe gouvernante et dit qu'il réproouve l'emploi de la force, réproouve en réalité l'emploi de la force par les dissidents qui veulent se soustraire aux règles de l'uniformité. S'il dit qu'il approuve l'emploi de la force, en réalité, il approuve l'emploi qu'en font les autorités pour contraindre les dissidents*⁴⁷. La lourdeur de ce texte du point de vue du style n'enlève rien à la perspicacité sociologique de la pensée qui s'y exprime : ceux qui s'opposent théoriquement à la force en viennent toujours à l'utiliser ou à approuver son utilisation.

Il y a donc un fait implacable et inéluctable qui s'impose avec brutalité, mais que toute l'expérience et toute l'histoire confirment sans qu'aucune théorie n'ait réussi jusqu'à présent à le modifier ou même à le comprimer : toute société utilise la force, même lorsqu'elle s'en défend.

46. *Traité de sociologie*, p. 1395, § 2183.

47. *Ibid.*, p. 1383, § 2174.

Depuis des siècles, les meilleures intentions ont toutes versé dans la même ornière. Plus que partout ailleurs, il faut se garder ici de toute illusion, car le plus souvent, ce sont les régimes qui prétendent mettre fin à la violence qui sont aussi ceux qui l'utilisent le plus durement. Telle est la loi : *L'être vivant qui craint de rendre coup pour coup et de répandre le sang de son adversaire se met, par là même, à la merci de cet adversaire. Le mouton a toujours trouvé un loup prêt à le dévorer, et si maintenant il échappe à ce danger, c'est simplement parce que l'homme le réserve pour sa pâture. Tout peuple qui aura l'horreur du sang au point de ne pas savoir se défendre deviendra tôt ou tard la proie de quelque peuple belliqueux. Il n'est peut-être pas, sur notre globe, un seul pied de terre qui n'ait été conquis par le glaive et où les peuples qui l'occupent ne se soient maintenus par la force. Si les nègres étaient plus forts que les Européens, ce seraient les nègres qui se partageraient l'Europe, et non les Européens, l'Afrique. Le « droit » que prétendent avoir les peuples qui s'octroyent le titre de « civilisé » de conquérir d'autres peuples, qu'il leur plaît d'appeler « non civilisés », est tout à fait ridicule, ou pour mieux dire ce droit n'est autre chose que la force. Tant que les Européens seront plus forts que les Chinois, ils leur imposeront leur volonté, mais si les Chinois devenaient plus forts que les Européens, les rôles seraient renversés, et il n'est nullement probable que des déclamations humanitaires puissent jamais être opposées avec quelque efficacité à une armée⁴⁸. Les meilleures institutions, règles ou lois restent lettre morte si elles ne sont appuyées par la force. La leçon est amère, mais elle n'a jamais été démentie. En politique le glaive est plus puissant que la vérité. De nombreuses religions lui doivent leur existence. C'est au glaive des princes que la Réforme doit son succès en Allemagne ; si cet appui lui avait manqué, elle aurait eu la fin de l'hérésie des Albigeois⁴⁹. Qu'on le veuille ou non, la force constitue une protection. Une force politique défaillante donne libre cours à la violence aveugle. En tout*

48. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 38.

49. *Ibid.*, t. I, p. 54, note 1.

cas, on ne sert ni la justice ni la paix en cherchant à éliminer la force. *Si la classe gouvernante ne sait pas, ne veut pas, ne peut pas faire usage de la force pour réprimer les transgressions des uniformités dans la vie privée, l'action anarchique des gouvernés y supplée. En histoire, c'est un fait bien connu que la vengeance privée disparaît ou reparaît, suivant que le pouvoir public abandonne ou assume la répression des délits*⁵⁰.

On ne peut donc être en même temps partisan de la lutte des classes et proclamer des sentiments humanitaires sans tomber dans les contradictions des dérivations. Une telle attitude est pour le moins non logique. Le remplacement d'une élite par une autre indique que le rapport de forces a été favorable à celle qui a triomphé ; il ne signifie pas que sa cause a été plus juste⁵¹. Une minorité qui est décidée à avoir recours à la violence a toutes les chances de triompher si l'adversaire hésite à employer les mêmes moyens. Aussi la force entre-t-elle dans la définition d'une classe sociale au même titre que la situation économique ou le genre de vie. En tout cas, une classe ne se fait entendre que si elle représente une force ou qu'elle peut influencer le rapport de forces existant. *Une classe sociale n'est respectée qu'en raison de la force qu'elle possède ; et si elle n'a pas soin de ses propres intérêts, comment peut-elle se figurer que ce sont les autres classes, ses rivales, qui s'en occuperont ? L'histoire nous enseigne que seuls les gens capables de défendre leur liberté ont pu la conserver ; aux autres elle a été ravie ; et d'ailleurs, même si elle leur était conservée par la pitié et le dédain des forts ils n'en auraient fait nul usage. Si la bourgeoisie anglaise conserve la liberté, c'est parce qu'elle aura la force de la défendre, autrement elle la perdra*⁵². On ne peut comprendre ce passage que si l'on se réfère à sa théorie de l'équilibre social. Il est ridicule de vouloir imposer la liberté à ceux qui n'en veulent pas, puisque l'amour de la liberté suppose d'abord qu'on est prêt à la défendre, sinon elle

50. *Traité de sociologie*, p. 1389-1390, § 2180.

51. *Ibid.*, p. 1387, § 2179 et p. 1386, § 2178.

52. *Les Systèmes socialistes*, t. II, p. 437.

n'est qu'un travestissement. Ceux qui renoncent à lutter pour leur liberté reconnaissent qu'ils sont prêts à accepter un équilibre imposé par une force étrangère. Mais ce texte va plus loin. L'équilibre social est fait de la volonté de liberté, d'égalité, mais aussi de la poursuite de certains intérêts, ainsi que de la nécessité de la force. Par conséquent, du point de vue de l'équilibre social, la liberté pour la liberté est aussi vaine que la revendication de l'intérêt pour l'intérêt. Par sa nature même, l'équilibre exige un compromis entre la volonté de liberté, la revendication de l'égalité, le souci de la justice et l'intervention de la force. L'équilibre est un mot sans signification s'il se soumet à une aspiration ou à un facteur exclusif. Une société qui ne connaîtrait que la liberté est aussi absurde que celle qui ne se fonderait que sur l'économie ou la religion. Autrement dit, l'équilibre social refuse l'exclusivité d'un élément ou d'un idéal, puisqu'il est la résultante d'éléments et d'aspirations concurrentes, parfois divergentes. C'est pourquoi Pareto n'accepte pas non plus qu'on veuille la force uniquement pour la force. On ferait erreur si l'on interprétait son insistance sur la nécessité de la force comme un pur éloge. Il condamne uniquement ceux qu'il appelle les humanitaires, parce qu'ils font fi, au mépris de la réalité, de l'inéluctabilité de la force. On ne peut pas s'en passer. Il rejette à la fois l'humanitarisme et le cynisme, car l'un et l'autre nient l'équilibre social parce qu'ils sont des attitudes exclusivistes. Ce qui est propre à Pareto, c'est qu'il reconnaît l'importance de la force sans succomber au culte de la force.

En effet, la force n'est pas un moyen qui permet de résoudre tous les problèmes et toutes les difficultés ; il s'agit donc de ne pas y avoir recours de façon inconsidérée, mais il faut envisager chaque cas et, par conséquent, peser si l'usage est utile ou non ; il faut en user avec à-propos. Il n'y a pas que la faiblesse du pouvoir qui conduit à l'anarchie, mais aussi l'emploi excessif et trop fréquent de la force⁵³. Par son arbitraire qui veut tout régler par la

53. *Traité de sociologie*, p. 1384-1385, § 2176.

force, le despotisme est une forme d'anarchie. Par ailleurs, une société équilibrée possède des mécanismes juridiques et institutionnels qui ont justement pour rôle de régler normalement des problèmes sans qu'il soit nécessaire de faire appel à la force. Autrement dit la stabilité ne résulte pas de la présence de la seule force. Mais il faut également reconnaître l'importance des dérivations. Pareto ne cesse d'insister sur le fait qu'elles peuvent être utiles, dans la mesure même où une société ne comporte pas uniquement des actions logiques et que les hommes, même les gouvernants, ont des comportements non logiques. Les dérivations font échec à l'usage intempestif, inopportun et disproportionné de la force. Ce qu'il réproche, c'est d'une part les théories qui condamnent la force par principe, d'autre part les justifications et les applications discriminatoires de la force.

Du moment qu'elle est un moyen normal de l'action gouvernementale et un facteur essentiel de l'équilibre social, le refus d'appliquer la force par principe humanitaire est une position fautive, car, si le gouvernement refuse de l'employer, d'autres y auront recours à sa place et dans les conditions les plus irrégulières. C'est ce que montrent les justifications discriminatoires de la force : *Un petit nombre de rêveurs réprochent d'une manière générale l'emploi de la force par n'importe qui ; mais ces théories, ou bien n'ont aucun effet, ou bien n'ont que celui d'affaiblir la résistance des gouvernants, laissant le champ libre à la violence des gouvernés*⁵⁴. En d'autres termes, la théorie de la non-violence est captieuse, non pas seulement parce qu'elle confond force et violence (comme nous le verrons plus loin), mais parce qu'elle est un moyen détourné de favoriser l'irrégularité dans la société. En effet, elle profite en général aux « dissidents » qui n'hésitent pas à recourir à la force aveugle, si le gouvernement se laisse influencer par l'humanitarisme d'un tel principe. Pour les mêmes raisons, il faut déplorer les usages peureux de la force. Ils sont devenus courants de nos jours. Ils mettent en danger l'équilibre social, parce qu'ils interdisent l'emploi de la force

54. *Ibid.*, p. 1396, § 2185.

contre les collectivités et ne l'admettent que pour réprimer un délit individuel ou privé. Pareto est revenu à plusieurs reprises sur ce thème, mais il ne l'a exposé nulle part de façon aussi précise que dans le passage suivant : *Par exemple, on établit une différence, souvent très grande, entre l'individu qui tue ou dérobe pour son propre compte, et celui qui commet les mêmes actes avec l'intention d'être utile à son parti. En général, chez les peuples civilisés, on accorde l'extradition du premier, ou refuser celle du second. On a de même une indulgence toujours croissante pour les délits commis à l'occasion de grèves ou d'autres conflits économiques, sociaux, politiques. On incline toujours à s'opposer aux agresseurs qu'une résistance passive, en interdisant aux agents de la force publique de faire usage de leurs armes, ou en autorisant cet usage seulement en cas d'extrême nécessité. Ces cas ne se présentent d'ailleurs jamais en pratique, parce que, tant que l'agent est en vie, on affirme que la nécessité n'est pas extrême ; il est tout à fait inutile d'admettre ce caractère d'extrême nécessité lorsque l'agent est tué, et qu'il ne peut, par conséquent, plus profiter de la bienfaisance autorisation de faire usage des armes. La répression par le moyen des tribunaux se fait plus molle*⁵⁵.

Il existe donc des limites à l'usage de la force. Aussi, si l'on veut porter un jugement équitable sur la conception parétienne, faut-il considérer qu'il préconise un usage tempéré de la force. A ce propos, il faut tenir compte de trois points. Tout d'abord il ne faut pas confondre force et violence, car cette dernière, loin d'être nécessairement une expression de la force, n'est souvent qu'un signe de faiblesse : *Il ne faut pas confondre la violence et la force. La violence accompagne souvent la faiblesse. On voit des individus et des classes qui ont perdu la force de se maintenir au pouvoir se rendre de plus en plus odieux par leur violence en frappant à tort et à travers. Le fort ne frappe que lorsque cela est absolument nécessaire, mais alors rien ne l'arrête. Trajan était fort et n'était pas violent ; Caligula*

55. *Ibid.*, p. 1385-1386, § 2176 et 2177.

*était violent et n'était pas fort*⁵⁶. Le principal grief qu'il adresse à la bourgeoisie, décadente par humanitarisme, c'est de méconnaître les vertus de la force et de préparer ainsi indirectement le terrain à la violence aveugle et désordonnée. *La grande erreur de l'époque actuelle est de croire qu'on peut gouverner les hommes par le pur raisonnement, sans faire usage de la force, qui est au contraire le fondement de toute organisation sociale. Il est même curieux d'observer que l'antipathie de la bourgeoisie contemporaine contre la force aboutit à laisser le champ libre à la violence. Les malfaiteurs et les émeutiers, étant assurés de l'impunité, font à peu près tout ce qu'ils veulent. Les gens les plus pacifiques sont poussés à se syndiquer et à avoir recours à la menace et à la violence, par les gouvernements qui ne leur laissent que cette voie ouverte pour défendre leurs intérêts*⁵⁷. Sans doute, ce texte a été écrit sous l'impression de la vague d'attentats anarchistes qui a déferlé sur l'Europe autour de l'année 1900, mais il n'y a pas de doute que Pareto lui donne une portée plus générale. Indépendamment de ces constatations, la violence pose un problème théorique, celui de sa justification. *En un sens nous avons des théories qui condamnent dans tous les cas l'emploi de la violence par les gouvernés ; en un autre sens des théories qui la réprouvent si elle est employée par les gouvernants*⁵⁸. Il s'agit en fait de dérivations qui, pour des raisons morales ou par intérêt, essaient de justifier la violence au nom de principes, alors qu'en politique on a essentiellement affaire à une casuistique, c'est-à-dire à des évaluations aussi convenables que possibles de mesures à prendre dans des circonstances données. Aussi Pareto estime-t-il que la violence peut être le dernier recours pour redresser une situation compromise ou encore la voie à suivre pour substituer à une élite défailiante et inapte à maintenir l'équilibre sociale une élite plus dynamique et plus entreprenante, capable de guider la société.

56. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 37 et t. II, p. 412.

57. *Manuel d'économie politique*, p. 134.

58. *Traité de sociologie*, p. 1394, § 2181.

Pareto n'est ni un antirévolutionnaire ni un contre-révolutionnaire, mais il refuse de sacrifier à la mythologie révolutionnaire et au romantisme. Il rejette la doctrine de la révolution pour la révolution ou du changement pour le changement, comme il refuse celle de la force pour la force, de la liberté pour la liberté ou de l'égalité pour l'égalité. L'équilibre social ne repose pas sur des exclusives théoriques, il s'établit sur des éléments et des facteurs qui agissent ensemble. *Les guerres et les révolutions furent parfois utiles, ce qui, d'ailleurs, ne veut pas dire toujours*⁵⁹. Pareto ne croit pas aux fins idéales des révolutions, car elles ne les accompliront pas. Tout le bénéfice est de substituer à une élite faible une autre qui est plus dynamique. Aussi remarque-t-il ironiquement avec G. Sorel que l'idéalisme révolutionnaire prétend transformer le monde alors qu'il ne parvient même pas à changer les mœurs des individus⁶⁰. A la vérité, la révolution moderne n'est qu'un mode de sélection des élites qui substitue à l'ancienne rivalité militaire ou religieuse la rivalité économique et sociale. Le fond du problème reste le même, seules les formes changent. Autrement dit, la violence révolutionnaire ne se justifie pas comme telle. Plus généralement, la justification de la violence pour la violence est un faux problème, puisque toute violence constitue un état provisoire qui aspire à devenir force légale. La violence pure est animale, car chez l'homme interviennent les dérivations qui cherchent à la légitimer. Cette légitimité consiste dans la substitution à une faiblesse qui rompt l'équilibre social d'une force capable de le maintenir : *Quiconque fait usage de la violence illégale ne désire rien de mieux que de pouvoir la transformer en violence légale*⁶¹.

La seconde limitation de la force vient de la nécessité pour la classe dirigeante d'obtenir un minimum de consensus des gouvernés : *Dans toute l'histoire, le consentement et la force apparaissent comme des moyens de gouverner*⁶².

59. *Ibid.*, p. 1405, § 2194.

60. *Les Systèmes socialistes*, t. II, p. 399.

61. *Traité de sociologie*, p. 1399, § 2189.

62. *Ibid.*, p. 1441, § 2251.

Ce n'est, en effet, que dans le cas limite, mais fort improbable, d'un consentement unanime qu'un pouvoir pourrait se dispenser de la force. Mais là aussi, il ne faut pas se bercer d'illusions. Le consentement ne signifie nullement participation ou représentation populaire, car celles-ci peuvent exister sans que le consentement soit donné. De tels procédés peuvent même briser le consensus en introduisant d'inutiles divisions et conflits. De toute façon, même en cas de représentation populaire, c'est toujours une minorité qui gouverne. *A part des exceptions qui sont en petit nombre et de peu de durée, on a partout une classe gouvernante peu nombreuse, qui se maintient au pouvoir, en partie par la force, en partie avec le consentement de la classe gouvernée, qui est beaucoup plus nombreuse*⁶³. Selon Pareto, le meilleur moyen de trouver le consentement n'est pas d'agir violemment sur les résidus, mais, comme les Romains, de tirer le meilleur parti de ceux qui existent. *Rome posséda à un degré éminent l'art de tirer parti des résidus ; c'est pourquoi elle put s'assimiler un grand nombre de peuples qui l'entouraient, dans le Latium, en Italie, dans le bassin de la Méditerranée*⁶⁴. Utiliser les résidus, c'est aussi jouer avec les dérivations. Pour une large part, il s'agit d'un problème de ruse.

C'est là le troisième point, et finalement le plus important. Suivant le principe machiavélien, la classe gouvernante doit pouvoir alterner la force et la ruse, ou du moins posséder des éléments qui agissent, les uns comme des lions, les autres comme des renards. Il n'est pas judicieux d'employer toujours la force, il faut savoir appliquer aussi l'autre méthode, celle de la ruse : *Pour empêcher la violence ou pour y résister, la classe gouvernante recourt à la ruse, à la fraude, à la corruption et, pour le dire en un mot, le gouvernement, de lion se fait renard. La classe gouvernante s'incline devant la menace de violence, mais ne cède qu'en apparence, et s'efforce de tourner l'obstacle qu'elle ne peut surmonter ouvertement*⁶⁵.

63. *Ibid.*, p. 1438, § 2244.

64. *Ibid.*, p. 1439, § 2246.

65. *Ibid.*, p. 1386, § 2178.

En effet, ainsi que l'expérience le montre, il n'est pas bon de vouloir s'opposer toujours ouvertement aux « dissidents » et il vaut mieux montrer plus de souplesse et utiliser l'arsenal des artifices. Aussi convient-il qu'une classe dirigeante comporte des membres qui agissent en fonction des résidus de la 1^{re} classe, sachent mettre à profit leur instinct de combinaisons pour contrebalancer l'impétuosité de ceux qui agissent en fonction des résidus de la 2^e classe. En effet, il est en général *plus difficile de déposséder une classe gouvernante qui sait se servir de la ruse, de la fraude, de la corruption, d'une manière avisée. C'est très difficile, si cette classe réussit à s'assimiler le plus grand nombre de ceux qui, dans la classe gouvernée, ont les mêmes dons, savent employer les mêmes artifices, et pourraient par conséquent être les chefs de ceux qui sont disposés à faire usage de la violence. La classe gouvernée qui, de cette manière, demeure sans guide, sans habileté, sans organisation, est presque toujours impuissante à instituer quoi que ce soit de durable*⁶⁶.

Si l'on considère l'histoire, on constate que les régimes à prédominance de la première classe de résidus ont alterné avec ceux de la seconde classe, bien que le plus souvent on y trouve un mélange des deux. Les deux procédés sont efficaces. Parmi les régimes où prédominaient, dans l'élite, les résidus de la deuxième classe, on peut citer Sparte et la république de Venise. Parmi ceux où prédominaient ceux de la première classe, il y a Athènes et la République romaine, mais on peut aussi ranger sous cette rubrique les gouvernements théocratiques, et par conséquent les régimes qui, de nos jours, s'appuient avant tout sur une idéologie. Dans le premier cas, la circulation des élites est plutôt lente, dans le second elle est plus rapide. On ne saurait cependant préconiser l'usage unilatéral de la ruse, non point parce que, en général, les renards manifestent peu de courage, mais parce qu'ils manquent de foi, qu'ils ne sont pas soulevés par un idéal, indispensable pour obtenir durablement le consentement des gouvernés. Là aussi, il s'agit d'un problème d'équilibre, étant entendu

66. *Ibid.*, p. 1387, § 2179.

que sans la force la ruse est finalement impuissante. C'est proprement une contestation entre la ruse et la force. Pour en décider dans le sens qu'il n'est jamais utile d'opposer la force à la ruse, en aucun cas, fût-il exceptionnel, il serait nécessaire de démontrer que toujours, sans aucune exception, l'emploi de la ruse est utile plus que celui de la force. Supposons que, dans un certain pays, il y ait une classe gouvernante A, qui s'assimile les meilleurs éléments de toute la population, au point de vue de la ruse. Dans ces circonstances, la classe gouvernée B est privée en grande partie de ces éléments, et par ce fait, elle ne peut avoir que peu ou point d'espoir de jamais vaincre la partie A, tant que l'on combat par la ruse. Si celle-ci était accompagnée de la force, la domination de la partie A serait perpétuelle. Mais c'est le cas d'un petit nombre d'hommes. Chez la plupart, celui qui fait emploi de la ruse est moins capable d'employer la violence, le devient toujours moins, et vice versa. Par conséquent, si l'on accumule dans la partie A des hommes qui savent mieux se servir de la ruse, la conséquence en est qu'on accumule dans la partie B des hommes qui sont plus aptes à employer la violence. De cette façon, si le mouvement continue, l'équilibre tend à devenir instable, puisque les A sont servis par la ruse, mais qu'il leur manque le courage pour faire usage de la force, ainsi que les instruments nécessaires pour cet usage ; tandis que les B ont bien le courage et les instruments, mais l'art de s'en servir leur fait défaut. Si les B viennent à trouver des chefs qui possèdent cet art, et l'histoire nous enseigne qu'habituellement ils leur viennent des dissidents de A, ils ont tout ce qu'il faut pour remporter la victoire et chasser du pouvoir les A. Nous en avons eu des exemples innombrables dans l'histoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux nôtres⁶⁷. Au total, les deux moyens de la politique sont la force et la ruse, et il dépend des circonstances et de l'esprit d'à-propos de la classe gouvernante de faire usage de l'un plutôt que de l'autre ou encore de les combiner⁶⁸.

67. *Ibid.*, p. 1400, § 2190.

68. Sur la combinaison des résidus de la 1^{re} et 2^e classe, voir *ibid.*, p. 1632, § 2455.

Nous laisserons de côté deux aspects de cette question. Le premier est de savoir quelle a été l'influence de G. Mosca, un autre machiavélien italien, sur Pareto. Celui-ci n'a jamais nié catégoriquement cette influence, pour autant que je sache, mais il a préféré adopter une attitude hautaine et dédaigneuse quand on l'interrogeait à ce propos. C'est aux érudits de dire quelle en fut l'importance et quels en sont les points essentiels. Le second concerne les doctrines que Pareto a combattues : le socialisme, le parlementarisme, le démocratism, l'humanitarisme. Il enseigne lui-même qu'il s'agit de dérivations, et qu'on a tort de leur accorder une trop grande importance. C'est à regrouper ses idées fondamentales sur le phénomène du politique qu'est destiné ce paragraphe. car lui-même n'en a jamais donné un exposé cohérent et suivi.

Il faut comprendre la politique par son but, qui consiste en ce qu'il appelle, comme Hobbes, la *protection* d'une collectivité, qu'elle soit nation ou peuple. Cette manière moderne de s'exprimer n'est que la répétition, en d'autres termes, de la conception que les hommes se sont toujours fait de la politique et qu'ils définissaient autrefois par l'adage : *salus populi suprema lex esto*. Pour assurer cette protection, il importe peu que l'on emploie la force ou la ruse, car l'essentiel est de pouvoir la garantir efficacement. Il en découle deux conséquences :

— Le problème politique ne ressortit pas à la sphère individuelle, par conséquent il ne concerne pas les inquiétudes de la conscience personnelle et de la morale individuelle, mais il est relatif à la masse, à la foule. D'où son hostilité à tous ceux qui, au nom de scrupules privés, donnent le pas à la conscience sur le salut de la collectivité. Non point qu'il méconnaisse la légitimité des hésitations de la conscience, ni la dialectique de l'individuel et du social du point de vue sociologique, mais il refuse de confondre le plan des exigences de la personne et celui des nécessités collectives, dans la mesure où l'individu

n'est qu'une fiction en dehors de la société, et la société une abstraction si on la coupe des individus. Autrement dit, la perfection individuelle est une chose, la protection de la collectivité une autre. *Si l'organisme gouvernemental se développait au milieu d'un peuple composé d'êtres parfaits, les moyens les plus honnêtes et les plus moraux seraient aussi les moyens les plus efficaces qu'il pourrait employer pour se soutenir et prospérer ; mais comme il se développe au milieu d'hommes, c'est-à-dire d'êtres imparfaits, il doit recourir à des moyens appropriés à ces êtres et présentant nécessairement un mélange de bien et de mal*⁶⁹.

— L'action concrète passe avant les spéculations sur la société idéale, d'autant plus que les individus d'une collectivité sont loin d'être d'accord sur ces idéaux. Autrement dit, la pureté du principe doit le cas échéant céder devant les nécessités de la réalité. En effet, en politique, ce qui se trouve en jeu, ce n'est pas la commodité personnelle. *La vie sociale rend impossible d'accepter toutes les conséquences logiques des principes qu'on veut respecter, il faut donc trouver le moyen d'interpréter ces principes en sorte que leurs conséquences ne heurtent pas trop les conditions de la vie réelle*⁷⁰. Non point qu'il faille mépriser les principes, mais leur valeur est directive et non immédiatement active : *Une organisation qui réalise uniquement la justice et le droit n'est qu'une pure conception idéale, telle que celle d'un esprit sans corps. Les organisations réelles sont fort différentes*⁷¹. Le rôle d'un Etat n'est pas d'être éthique, mais politique. Avant d'être un Etat de droit, il doit être un Etat. Le tort de nombreux théoriciens est d'exiger le plus, alors que le moins n'est pas réalisé, et malheureusement ils méprisent bien souvent ce moins au nom du plus. *Si le terme d'Etat éthique ne sert qu'à désigner une entité métaphysique qui n'existe que dans leur imagination, il leur est loisible de lui octroyer toutes les qualités qu'ils veulent, mais si, par ce terme, on entend désigner quelque chose de réel, par exemple l'ensemble des*

69. *Systèmes socialistes*, t. I, p. 86.

70. *Ibid.*, t. I, p. 27.

71. *Ibid.*, t. I, p. 93.

*pouvoirs publics, alors on se trouve en présence d'un orga-
nisme qui participe aux qualités bonnes ou mauvaises de
l'agrégat, et qui, à son tour, peut agir pour renforcer aussi
bien les unes que les autres*⁷².

Le politologue

Le politique se joue entre la pesanteur des nécessités sociales (difficultés qui naissent de la cohabitation des membres d'une collectivité ou problèmes qui surgissent de la coexistence des nations) et la volonté d'accomplir diverses aspirations d'ordre matériel et idéal. Cette confrontation donne lieu à des conflits internes ou externes, suivant que les aspirations sont plus fortes que la patience indispensable pour résoudre les difficultés et les problèmes qui naissent de la situation. D'où l'élaboration de dérivations ou d'idéologies qui ont pour but, soit de légitimer le pouvoir en place, soit de justifier les revendications des candidats au pouvoir. Ainsi que le note Busino, Pareto est arrivé à la fin de sa vie à la conclusion que la notion centrale du politique est celle du pouvoir, les uns essayant de le conserver, les autres de s'en emparer⁷³. Les forces qui entrent ainsi en rivalité sont conditionnées par l'inévitable stratification sociale ou l'existence d'élites et de classes sociales. L'important est donc pour les élites concurrentes d'obtenir l'adhésion des gouvernés grâce aux idéologies, soit pour que celle qui détient le pouvoir puisse s'y maintenir, soit pour que celle qui y aspire puisse s'en emparer. Tel est le fond de la pensée politique de Pareto, et c'est à partir de là qu'il faut expliquer les autres aspects de la vie politique.

a) Sous l'influence du marxisme, la lutte des classes a pris de nos jours la forme d'une opposition radicale entre la bourgeoisie et le prolétariat. Cela signifie qu'une élite, issue en grande partie des classes inférieures, mais dont les chefs seront d'origine bourgeoise (*presque toutes les révolutions ont eu pour chefs des membres dissidents d'une élite*⁷⁴), essayeront de s'imposer au nom du prolétariat. En

72. *Ibid.*, t. I, p. 83

73. G. Busino, préface à *La Transformation de la démocratie*, p. IX.

74. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 71.

fait cependant, ce n'est pas le prolétariat qui gouvernera, mais la minorité oligarchique qui parlera en son nom. La société demeurera divisée en une classe dirigeante et une classe gouvernée. Ce processus a d'autant plus de chances de se réaliser que la bourgeoisie et son régime, que Pareto appelle *démocratie ploutocratique*, est en pleine décadence. Certes, son élite essaie de se sauver en adhérant à des idéaux humanitaires de non-violence, de paix par le droit, etc., et en flattant le prolétariat par des promesses de justice sociale, mais *tout ceci fera quelque effet sur une bourgeoisie timide, faible et dégénérée, comme toutes les « élites » en décadence, mais n'en aura guère sur les hommes de la nouvelle « élite », sur les partisans d'un Lénine par exemple*⁷⁵. De toute façon, *des deux forces en présence dans la société, c'est la force populaire qui est actuellement la plus grande, c'est pourquoi l'Etat bourgeois tremble, et que son pouvoir s'effrite ; la ploutocratie démagogique voit son premier terme s'affaiblir, et se renforcer son second ; et il se prépare des oscillations dont on ne peut cependant prévoir ni la date ni l'étendue*⁷⁶. Mais, comme dit, le changement se résumera en la substitution d'une élite plus dynamique à une autre, défailante, sans que la politique se modifie dans son fond.

b) Sans doute l'élite nouvelle se propose d'abolir les privilèges, de mettre fin aux abus de l'ancienne, mais parce qu'elle sera nécessairement elle aussi une minorité oligarchique et qu'elle travaillera également dans son propre intérêt pour se renforcer, elle engendrera d'autres abus. Ce n'est pas l'égalité que les élites du socialisme institueront, mais elles chercheront à acquérir les privilèges d'une classe supérieure. Pour justifier leur action elles procéderont à des spoliations et dépouilleront l'ancienne classe pour satisfaire leur propre clientèle et leurs partisans. *En tout temps et en tout lieu, l'histoire du passé et l'observation du présent nous montrent des hommes divisés en groupes, chacun desquels se procure généralement les biens économiques, en partie en les produisant directement, en*

75. *La Transformation de la démocratie*, p. 39.

76. *Ibid.*, p. 74. Voir aussi *Mon Journal*, p. 32.

partie en dépouillant d'autres groupes, qui le dépouillent à leur tour⁷⁷. De nos jours on a même trouvé une manière hypocritement facile d'opérer, depuis qu'on a imaginé d'effectuer la spoliation non contre la loi mais au moyen de la loi⁷⁸. On peut créer de nouvelles combinaisons, mais non une nouvelle politique qui serait totalement différente de l'ancienne. L'idéal révolutionnaire reste un idéal, car la révolution historique et concrète opérera comme Sylla a opéré en faveur de sa troupe. On n'invente que de nouvelles théories justificatrices de procédés qui ne changent guère.

c) Parce qu'il ne croit pas à la possibilité de réaliser les fins idéales, tout simplement parce qu'elles sont idéales et non expérimentales, Pareto est l'adversaire des utopies. Il ne les récuse pas par ignorance, puisqu'il a consacré la plus grande partie des *Systèmes socialistes* à les analyser de très près. L'utopie croit à la possibilité de transformer l'homme et la société, de faire de l'homme un être autre que celui qu'il est depuis toujours, alors que les moyens d'une telle transformation font actuellement défaut, tandis que l'idéologie compte avec les qualités et les défauts des hommes existant pour les manœuvrer politiquement. Autrement dit, l'utopie estime pouvoir modifier le fond, l'idéologie change les formes dans un but précis et susceptible d'être atteint empiriquement. Aussi renvoie-t-il les utopistes à leurs spéculations théoriques et fantaisistes, au nom de l'expérience et de la logique. Mais, observe-t-il, les 2 300 ans, à peu près, qui nous séparent de la belle époque de la démocratie athénienne ne sont rien dans l'histoire de l'humanité. Cela est vrai, et si l'on en conclut que nous ne savons rien de ce que l'homme sera dans 10 000 ans, par exemple, cette conclusion sera parfaitement légitime. Il n'y a pas d'autre chose à faire qu'à garder le silence là-dessus et à avouer sincèrement notre parfaite ignorance⁷⁹. En général les utopies ont pour fondement les sophismes de l'association des idées, c'est-à-dire à peu près tous les faux

77. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 119.

78. *Ibid.*, t. I, p. 116.

79. *Ibid.*, t. I, p. 132.

raisonnements⁸⁰. Par contre, il insiste sur les idéologies et, en fait, il fut un des premiers sociologues non marxistes, à reconnaître leur importance dans la société : *L'idéologie fait partie intégrante du caractère de l'homme civilisé. Vouloir bannir entièrement ces sentiments, cette idéologie, et tout ce qui s'y rapporte, c'est donner en plein dans l'erreur des gens qui s'imaginent que l'homme peut se passer entièrement de religion et la remplacer par de simples notions scientifiques*⁸¹. Au fond, les idéologies sont des formes camouflées de théologies et, comme telles, aussi persistantes qu'elles. Elles permettent de donner un sens à la vie et à l'action, peu importe que celui-ci soit faux et illusoire ou non, car *les hommes aiment à se consoler des misères du présent en se forgeant des mondes imaginaires*⁸². En même temps, elles permettent d'expliquer l'inattendu, l'étrange et le complexe. Toutefois il se gausse des dérivations dont elles s'entourent. Prenant prétexte de l'attentat de l'anarchiste Lucheni contre l'impératrice Elisabeth d'Autriche, il remarque que les socialistes *se sont empressés de déclarer que les anarchistes étaient un produit exclusif de la société capitaliste. Personne n'en sera étonné. Puisqu'il est entendu que l'infâme capital est la source unique des maux et des crimes de notre « société bourgeoise », ce n'est qu'en vertu de la figure de rhétorique nommée répétition, qu'en énumérant chacun de ces maux et de ces crimes, on rappelle de nouveau qu'ils ont pour cause l'infâme et exécration capital* ; il constate que les réactionnaires, par contre, en rendent responsables « les idées nouvelles », mais il ajoute avec humour : *Je suis étonné que les végétariens n'aient pas saisi au vol l'occasion de prêcher pour leur saint ! Il est pourtant probable que si l'on obligeait tous les hommes à ne se nourrir que de végétaux, leurs mœurs deviendraient plus douces. Partant de cette prémisse, et pour peu qu'on possède l'art d'enfiler le sorite et de lancer l'euthymème, on pourrait aisément prouver que le crime de Lucheni est dû à l'usage de la viande comme aliment*⁸³.

80. *Ibid.*, t. I, p. 318.

81. *Ibid.*, t. II, p. 401.

82. *Mythes et Idéologies*, p. 158.

83. *Ibid.*, p. 117.

Néanmoins, l'idéologie est inévitable, du moment que l'action non logique est prépondérante. Elle permet de donner un caractère universel à une revendication particulière, donc de la légitimer par d'admirables principes. Il est donc normal qu'une élite qui cherche à parvenir au pouvoir en profite, même si elle n'y croit pas : le succès donnera encore plus de crédit à la dérivation. En politique, il faut toujours des coupables, et l'idéologie, en même temps qu'elle est un stimulant dans l'action, permet de les fabriquer.

d) La politique est pleine de contrastes, voire de contradictions. Une élite dénonce violemment les abus de ses adversaires au pouvoir, mais elle en commet immédiatement d'autres, dès qu'elle parvient à s'en emparer. Elle accuse de même les autres d'opprimer le peuple, et elle s'engage dans la même voie dès qu'elle le peut. De part et d'autre, on prétend combattre uniquement pour le droit, la justice, la paix et la liberté. Ces contradictions se rencontrent aussi bien dans la politique intérieure que dans la politique extérieure. Dans *Mon Journal*, il met en parallèle deux discours prononcés à peu près à la même date, l'un du chef de Cabinet britannique Lloyd George, l'autre du président de la Chambre allemande von Arnim, dans lesquels les deux orateurs prétendent également combattre pour la liberté jusqu'à la victoire⁸⁴. Avant la guerre de 1914, celui qui méconnaissait la culture allemande passait pour un barbare ; depuis la guerre, celui-là est regardé comme barbare qui admire cette culture⁸⁵. Plus curieusement, chaque pays estime qu'il est investi de la plus noble des missions : *Chaque peuple prétend avoir la sienne, qu'il tient on ne sait de qui, et dont il ne donne aucune preuve*⁸⁶ ; d'où la conclusion de Pareto : *Rien n'est batailleur comme les missions. Il n'y a, sous ce rapport, que les « intérêts vitaux » qui puissent leur être comparés*⁸⁷. Les socialistes ont pour mission de conduire le prolétariat à la victoire, les libéraux de développer la démocratie dans le monde, etc.

84. *Mon Journal*, p. 42.

85. *Ibid.*, p. 63.

86. *Mythes et Idéologies*, p. 292.

87. *Mon Journal*, p. 33.

Chaque élite prétend agir au nom du peuple, mais celui-ci n'apparaît pas dans les décisions : c'est toujours une minorité ou un homme qui décide. L'art de la politique ne consiste pas tant à créer des dérivations qu'à agir sur les résidus qui donnent consistance aux idéologies. Comme dirait Machiavel : il faut faire croire. *Là où les résidus sont puissants et maintenus tels par un gouvernement avisé, qui sait s'en servir, la population accepte volontiers le fardeau de la préparation à la guerre. Là où ils sont, au contraire, faibles ou affaiblis par un gouvernement qui s'occupe seulement de certains intérêts matériels sans jeter un regard vers l'avenir, la population refuse le fardeau de la défense nationale*⁸⁸.

e) Plus que de principes et de doctrines, la politique est une affaire de circonstances, les principales servant essentiellement à susciter le consentement et l'adhésion des gouvernés. Cela ne veut pas dire qu'il faille faire une politique aveugle ou étroite dans ses vues, mais savoir exploiter les circonstances pour renforcer le pouvoir et assurer la protection des membres de la collectivité. D'où le rôle fondamental de l'expérience, car il existe des mécanismes qu'il faut connaître : *Un grand nombre de raisonnements socialistes reposent sur la proposition que lorsque les qualités de gouverné et de gouvernant se confondent, aucun abus, aucune oppression n'est possible. Nous comprenons que cette proposition put paraître au moins probable lorsqu'on n'avait pas encore fait l'expérience des gouvernements issus du suffrage universel ; mais après cette expérience, on ne saurait vraiment contester la possibilité des abus et de l'oppression là où tout homme est en même temps gouvernant et gouverné. Entre le gouverné, qui représente une unité, et le gouvernant qui n'a qu'une fraction minime de la souveraineté, s'interpose nécessairement un certain mécanisme*⁸⁹.

Que la plupart des personnes se passionnent en politique sur la base de dérivations ne doit pas empêcher le sociologue ou le politologue de chercher à découvrir la nature

88. *Traité de sociologie*, p. 1631, § 2454.

89. *Mythes et Idéologies*, p. 142.

du politique que les idéologies dissimulent. Il lui faut donc comprendre en premier lieu que la politique a besoin de se dissimuler pour agir efficacement, mais le savant ne doit pas se laisser prendre au piège des déclarations des hommes politiques. Or, si on perce les dérivations et les idéologies et si l'on compare les actions débarrassées de leurs oripeaux justificatifs, on constate que la politique reste pratiquement identique à elle-même. Quels que soient les régimes ou les partis, ils proclament tous qu'il inaugureront une nouvelle politique, plus juste, plus propre, une politique inédite, et pourtant les gouvernés, malgré l'expérience, continuent à les croire. S'agit-il d'un paradoxe ? Nullement. Du moment que la plupart des actions sont non logiques, elles ne peuvent que se nourrir de raisonnements non logiques, que ce soient de sophismes, de mythes, de théories qui dépassent l'expérience ou d'idéologies. Par-delà les mots, il faut chercher la réalité qu'ils camouflent, car on peut appeler l'hégémonie d'un autre nom, par exemple zone d'influence, mais le fait de la domination subsiste. Le sociologue aurait cependant tort de s'irriter contre de pareils procédés, puisqu'ils sont normaux et inévitables. Ils font partie de l'essence du politique. Autrement dit, le savant qui voudrait faire de la politique sur la base de la science ferait un mauvais homme politique.

Aussi, tout en reconnaissant l'importance des régimes et des partis, Pareto s'est-il moins préoccupé de ces problèmes que la plupart de ses contemporains, sauf pour déceler le fond politique que recouvrent les formes. Il lui paraissait oiseux de se demander quelle est la *meilleure forme de régime*, bien que cette question soit redevenue actuelle sous l'influence du marxisme, avec la substitution de l'explication économique des régimes à l'explication politique traditionnelle. En effet, de telles explications continuent à donner la priorité aux formes, et par conséquent aux dérivations. D'ailleurs, ajoute Pareto, *l'étude des formes du régime politique appartient à la sociologie spéciale*⁹⁰ et non à la sociologie générale qui a pour objet d'analyser les facteurs principaux et généraux de l'équilibre social.

90. *Traité de sociologie*, p. 1437, § 2239.

Quand on examine le fond, on constate que la politique obéit elle aussi à la loi des oscillations. Ce phénomène a pris en science politique le nom de décadence. Pareto a ainsi redonné actualité à une notion, qui fut importante dans la science politique grecque, et qui semble avoir perdu toute signification depuis l'époque des Lumières. C'est par illusion qu'on a pu croire que ce que l'humanité a produit de mieux ne pourrait que s'améliorer constamment avec le temps dans le sens d'un perfectionnement rationnel, tandis que les éléments prétendus régressifs tomberaient d'eux-mêmes en désuétude. Il rompt avec cette récente tradition en montrant que, du point de vue logico-expérimental, ce que l'on considère comme progressif n'est que le résultat d'un jugement subjectif d'une époque, qu'il peut ne plus paraître ainsi à une époque ultérieure, alors que ce qu'on croyait régressif retrouve une nouvelle vigueur. Certes, tous les phénomènes sociaux sont soumis au changement, et Pareto revient à plusieurs reprises sur ce point, mais ce changement n'est pas linéaire ni continu comme le croit la théorie du progrès ; il peut consister en une alternance. Il n'oppose donc pas à une conception de l'évolution, qui estime que les phénomènes considérés comme progressifs s'achemineraient vers leur épanouissement et leur accomplissement, une conception de la décadence qui affirmerait inversement que l'humanité se dégraderait progressivement, au sens d'une chute continue, mais il croit que tout phénomène social peut disparaître pour renaître sous une autre forme. A une période de développement peut succéder une période de récession, à une conception individualiste dominante une conception étatiste dominante, etc. En réalité, même cette interprétation ne rend pas tout à fait compte de l'idée parétienne de la décadence. En effet, sa philosophie n'est pas celle de l'éternel retour : sa conception n'est pas cyclique, mais, comme il dit lui-même, rythmique.

Sa théorie de la décadence a un double sens : d'une part, celui d'une croissance et d'une décroissance d'un mouvement social, d'autre part celui d'une renaissance à un stade ultérieur. On se méprendrait sur la pensée de Pareto si on dissociait cette double signification. Prenons un exem-

ple. Un régime politique nouveau s'affirme, s'installe et se développe tant que l'élite qui le soutient reste dynamique et ne se heurte pas à l'opposition d'une autre élite, plus agressive. Mais, en général, une élite qui s'essouffle, du fait même qu'elle décline, est relevée par une autre qui institue un nouveau régime, et à son tour celle-ci peut s'essouffler et laisser la place à un troisième régime. Ce qui est important, c'est qu'en vertu de la mutuelle dépendance, la dégénérescence d'une élite s'accompagne de la montée d'une autre. Ainsi la déchéance progressive de la bourgeoisie va de pair avec la montée du socialisme. En effet, alors que la bourgeoisie se détruit dans de *niaises sensibleries*, la *classe ouvrière, dans le sein de laquelle s'élabore, dans l'ombre, la future élite, ignore ces bizarres cérémonies des religions « humanitaires »* ; et si elle daignait en prendre connaissance, ce ne serait que pour les mépriser. Elle sent de jour en jour croître sa force, et, pleine de sève et de vigueur, n'a que faire de pareils hochets⁹¹. Cependant, ce déclin de la bourgeoisie et des idées qu'elle a représenté durant son apogée ne signifie nullement qu'elles seront définitivement anéanties, car elles peuvent renaître sous d'autres formes, souvent inattendues, à cause des dérivations nouvelles avec lesquelles elles réapparaîtront. Ainsi, comme le christianisme, religion de tendance universaliste, le socialisme, qui est une nouvelle théologie universaliste, se fragmente en sectes rivales qui se combattent. Certes, le socialisme n'est pas la même chose que le christianisme, mais le sectarisme qui caractérisait l'un réapparaît avec l'autre. Autrement dit, la décadence d'un régime ou d'une idée est en relation pour ainsi dire inverse avec la montée d'un autre régime ou d'une autre idée, mais l'idée et le régime déchus peuvent renaître ultérieurement sous une autre forme et éventuellement provoquer la décadence du régime ou de l'idée qui l'avaient supplanté. Avec la décadence d'Athènes on assista à la désagrégation de l'idée démocratique, mais elle a retrouvé plus tard une nouvelle vigueur dans d'autres régions. On a pu croire à la déchéance définitive de la tyrannie, elle renaît sous la forme des dic-

91. *Les Systèmes socialistes*, t. II, p. 215.

tatures modernes qui contribuent à faire dégénérer la démocratie. Le politique reste donc lui-même, mais il présente diverses faces qui réapparaissent les unes après les autres, sous d'autres aspects, au cours de l'histoire, étant donné que les oscillations peuvent être plus ou moins longues et plus ou moins intenses suivant le cas.

Comme nous l'avons vu à maintes reprises, Pareto constate la décadence de la bourgeoisie et reconnaît, *volens nolens*, que les chances s'accumulent du côté du socialisme. Pourtant, il ne fait guère confiance à cette dernière doctrine, non point parce qu'il est resté au fond un économiste de tendance libérale, mais parce que politiquement l'élite socialiste lui semble frappée d'hésitations et de doutes qui risquent de la mener à des excès qui n'ont rien de révolutionnaire. A lire ses derniers écrits, il apparaît que les choses ne se présentent pas aussi simplement que la montée d'une élite et la décadence d'une autre. Tantôt il admire les socialistes pour leur énergie, tantôt il se méfie de leurs capacités⁹². Au total, la situation est plus complexe que ne le décrit le *Traité de sociologie générale*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait dénier une certaine perspicacité à Pareto, quand il prévoyait qu'avec le déclin de la bourgeoisie un certain nombre d'idées se désagrégeront également, par exemple celle de la démocratie libérale ou celles des droits individuels. Au demeurant, il semble qu'à son avis, la décadence du libéralisme soit due davantage au système ploutocratique, qui en a été la conséquence, qu'aux attaques du socialisme. Autrement dit, les élites se perdent parfois elles-mêmes, en raison de leur propre logique ou de celle du système, plutôt qu'elles ne sont affaiblies par leurs adversaires, de sorte que leur faiblesse fait la puissance de leurs rivales. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître qu'il a prévu la montée des mouvements de violence, celle des dictatures et d'un étatisme accru, surtout celle de l'étatisme économique. A une élite qui a essayé de gouverner plutôt par la ruse s'est substituée une élite qui recourt plus volontiers à la force.

92. *Traité de sociologie*, p. 1586, § 2390.

Sa méfiance à l'égard du socialisme s'explique aussi par le fait — déjà révélé par R. Michels — qu'il soupçonnait son puissant instinct d'organisation de dévier vers une société de type bureaucratique. Il comparait volontiers l'époque actuelle à la fin de l'Empire romain qui a donné naissance en Orient au régime byzantin, où dominait l'organisation, soutenue par une relative prospérité : *Il est facile de voir que nous nous mouvons sur une courbe semblable à celle qu'a déjà parcourue la société romaine après la fondation de l'Empire, et qui, après avoir présenté une période de prospérité, se prolongea jusqu'à la décadence*⁹³. Très significativement le *Traité de sociologie générale* s'achève sur la prévision hésitante qui peut suivre cette prospérité analogue à celle de l'Empire romain : une société cristallisée. *Lorsqu'il y a environ un siècle on était dans la période ascendante de la liberté, on blâmait les institutions cristallisées et restrictives de l'Empire byzantin. Aujourd'hui que nous sommes dans la période descendante de la liberté, ascendante de l'organisation, on admire et on loue ces institutions ; on proclame que les peuples européens doivent une grande reconnaissance à l'Empire byzantin, qui les a sauvés de l'invasion musulmane ; et on oublie que les vaillants soldats de l'Europe occidentale surent vaincre et chasser seuls à maintes reprises Arabes et Turcs, et qu'avant les peuples asiatiques, ils se rendirent aisément maîtres de Constantinople. Byzance nous fait voir où peut atteindre la courbe que nos sociétés sont en train de parcourir. Quiconque admire cet avenir est nécessairement amené à admirer aussi ce passé, et vice versa*⁹⁴. La question qui se pose finalement est celle de savoir si le socialisme n'est pas devenu une doctrine décadente dans la décadence, parce que ses élites cherchent surtout à dresser des plans pour s'opposer aux combinaisons des bourgeois. Dans ce cas, le véritable renouveau viendrait d'ailleurs, d'une doctrine qui saura allier le socialisme avec les résidus de la 2^e classe. En tout cas, la lecture des derniers écrits de Pareto n'exclut pas cette interprétation.

93. *Ibid.*, p. 1717, § 2553. Voir également *La Transformation de la démocratie*, p. 95.

94. *Ibid.*, p. 1761, § 2612.

5. Le philosophe malgré lui

Comme dit R. Aron, Pareto a été un non-philosophe, et peut-être même a-t-il voulu construire une antiphilosophie, en soutenant la gageure d'élaborer une théorie générale de la société tout en restant dans les strictes limites de l'expérience, sans l'intervention d'aucune notion ni conception philosophique. En tout cas, il ne cesse de répéter qu'il n'a aucune préoccupation philosophique. Quelles qu'aient été ses intentions sur ce point, il a échoué. En effet, il a sans cesse opéré avec des catégories philosophiques qu'il n'a jamais précisé scientifiquement, par exemple celles de forme et de fond ; il n'a pas non plus pris clairement conscience des présupposés philosophiques de sa pensée, par exemple l'identité de la nature humaine à travers le temps ou la dimension philosophique de l'interprétation historique ; enfin, la philosophie transparait dans de nombreuses pages, et même plusieurs philosophies : le nominalisme, le naturalisme, le positivisme, le rationalisme, etc. D'ailleurs il reconnaît le nominalisme, mais en faisant des réserves : *On peut dire que nous atteignons la limite extrême du nominalisme, pourvu qu'on dépouille ce terme de ses accesseurs métaphysiques*¹. Mais est-il possible d'utiliser une doctrine philosophique en la débarrassant précisément de ses implications métaphysiques ? Il est difficile de faire de

1. *Traité de sociologie*, p. 26, § 64.

la philosophie sans philosophie. D'ailleurs Pareto donne l'impression de confondre en général philosophie et métaphysique, comme s'il ignorait les apports positifs de l'épistémologie par exemple. Pourtant il connaissait les philosophes et certaines de ses critiques font voir qu'il les a lus attentivement. On peut donc se demander si son agressivité à l'égard de la philosophie ne provient pas d'une certaine impuissance à penser délibérément dans les catégories philosophiques, faute d'une éducation préalable en cette matière. Peut-être aussi sa tournure d'esprit, de tendance analytique, l'empêchait-elle de penser synthétiquement, car, c'est à ce signe qu'on reconnaît en général le véritable philosophe.

Je suis personnellement d'avis que la plupart des griefs qu'on lui a adressés, et certains sont justifiés, comme nous l'avons dit — en faisant évidemment abstraction des défauts de son caractère pour ne considérer que sa pensée — ont leur source dans la faiblesse philosophique de son œuvre. C'est donc moins au niveau du détail des paragraphes qu'il faut relever ses défaillances, qu'au niveau de la philosophie et de sa vision d'ensemble des choses, sauf si l'on veut se contenter d'une critique purement exégétique. Il est quand même étrange qu'un auteur qui préconise par exemple avec tant d'insistance la méthode logico-expérimentale fasse preuve de si peu de logique dans l'exposé de ses idées et de tant d'incohérences dans la composition générale. C'est donc à l'absence d'une pensée philosophique capable de synthétiser l'ensemble de la réflexion qu'il faut, je pense, imputer ces déficiences. Et pourtant, ses positions sont particulièrement originales, mais faute d'une élaboration réflexive et épistémologique, elles s'expriment par bribes, elles demeurent éparées, sans qu'il ait réussi à établir le lien qui permettrait d'en saisir la portée. On trouve donc chez lui de très nombreux éléments d'une philosophie qu'il n'a pas su ou pas voulu élaborer conceptuellement. Prenons quelques exemples. Il affiche, parfois sur un ton provocateur, une attitude nettement positiviste en exigeant que la sociologie se limite strictement à la méthode logico-expérimentale, mais il évite de tomber dans le scientisme étroit de ceux qui ne considèrent comme valable que

ce qui est expliqué scientifiquement. On ne rencontre pas chez lui la superstition de la science, si fréquente dans les milieux intellectuels de son temps. Ne déclare-t-il pas qu'une conduite qui se conformerait toujours à la science serait absurde ? Il est indéniable que l'on trouve dans son œuvre une orientation naturaliste, mais il a su, mieux que Marx, éviter l'écueil du naturalisme substantialiste, car son naturalisme n'a qu'une signification épistémologique. On ne rencontre pas dans ses écrits l'idée que la conscience ne serait qu'un reflet des conditions matérielles, pas plus d'ailleurs qu'il n'affirme l'autonomie de l'esprit. Ses assertions restent scientifiquement prudentes. De même son rationalisme est incontestable, mais il ne donne pas lieu à des conclusions hâtives, dans la mesure où il met le lecteur en garde contre les aberrations du rationalisme, qui nie les forces de l'irrationnel. Il est tout simplement faux de dire que Pareto est l'auteur d'une conception d'un « irrationalisme foncier ». Pourquoi interpréter dans un sens unilatéralement défavorable et dépréciatif l'importance qu'il donne aux actions non logiques et aux dérivations, alors qu'elles sont de constatation courante ? Suffit-il de montrer le jeu de l'irrationnel dans l'activité humaine pour passer pour un partisan de l'irrationnel ? Pareto constate un fait, il ne l'exalte pas. Malheureusement ses adversaires prennent moins de précaution scientifique en exaltant uniquement le rationnel.

Au total, nous sommes en présence d'un nominalisme qui se méfie des mots, d'un positivisme qui prend ses précautions contre le scientisme, d'un naturalisme qui se limite à la méthodologie, d'un rationalisme qui fait la part de l'irrationnel. Plusieurs courants philosophiques se croisent donc dans son œuvre, mais Pareto leur donne une signification qui dévie de leur acception ordinaire. Malheureusement, il ne les a pas analysés, comme on aurait pu s'y attendre, pour leur conférer une plus grande précision conceptuelle. Autrement dit, ces positions n'ont rien de contradictoire en elles-mêmes, mais elles souffrent de l'absence d'élaboration philosophique qui lui aurait permis de dépasser la dispersion épistémologique pour donner une plus grande unité et cohérence à sa propre pensée. Car

l'entreprise qui fut la sienne ne manque pas de témérité et elle n'est pas dépourvue de difficultés internes, puisqu'il s'agit, suivant l'expression de R. Aron, d'expliquer logiquement des actions non logiques et scientifiquement, et par conséquent rationnellement, les dérivations et l'irrationnel qu'elles charrient. Il a couru le risque. L'essai comporte certes des bavures, des lacunes, des insuffisances et des méprises, mais il contribue également à éclairer de manière suggestive et profonde le processus de l'action humaine et les incohérences des relations sociales. Rien que la notion de « non-logique » constitue un instrument d'investigation remarquable dont la sociologie pourrait tirer un plus grand parti. Il a frayé une voie nouvelle qui constitue, suivant son langage, une approximation de la réalité, conjointement avec l'analyse institutionnelle et les études portant sur les conditions externes, d'ordre géographique, économique et autres. Il est vrai, l'instrument est délicat à manier, parce qu'on risque de tomber dans le psychologisme que Pareto a su éviter en forgeant la notion de résidu et en la distinguant de celle d'instinct et de sentiment. En effet, le résidu n'a qu'une valeur instrumentale, comme la plupart des concepts scientifiques.

Max Weber souligne le paradoxe de l'action, en montrant que le résultat contredit le plus souvent l'intention initiale. Pareto essaie d'en fournir une explication grâce aux notions de résidu et de dérivation, en faisant voir que le décalage entre le but avoué et le déroulement réel de l'action est dû au non-logique, sans que l'agent soit nécessairement de mauvaise foi. Au contraire, il reconnaît que la plupart du temps il est de bonne foi, à l'exception des partisans de la ruse. Il ne magnifie pas ce décalage, pas plus que Weber le paradoxe, mais il le constate et essaie de l'analyser en sociologue. Aussi ne saurait-on lui prêter une philosophie dont « l'irrationalisme imposé à la structure de l'action se transformera progressivement en anti-rationalisme de principe », ni non plus lui attribuer « une « théorie de la violence qui définit le vrai climat de sa philosophie de l'histoire » ». Certes Pareto raille les parti-

2. G. Perrin, *op. cit.*, p. 170 et 211.

sans du progrès, mais il n'a jamais nié les progrès en science, en économie, et il croit même avoir fait faire de grands progrès à la sociologie. Sur ce point, ses déclarations sont si nombreuses qu'il n'est pas besoin d'insister. Ce qu'il rejette par contre, c'est la philosophie du progrès, c'est-à-dire la conception selon laquelle le plus signifierait nécessairement un mieux, c'est-à-dire celle qui se donne l'illusion d'un perfectionnement progressif de l'humanité dans sa totalité. Il est inutile de revenir ici sur la distinction qu'il fait entre violence et force, et sur l'idée qu'il se fait de la force. Ce qui est vrai, c'est que malgré ses efforts, Pareto n'a pas échappé à la philosophie. Sur ce point il s'est fait illusion. Il existe chez lui une philosophie, mais elle n'est pas celle que lui attribuent G. Perrin et d'autres.

*Le philosophe
malgré lui*

C'est un lieu commun de la philosophie que l'antimétaphysicisme de certains auteurs, tels Comte ou Marx, contient des positions métaphysiques, mais inconscientes, et que les déclarations antiphilosophiques révèlent une philosophie cachée. On n'aurait aucun mal à ironiser sur Pareto à ce propos, alors qu'il a tant décrié et même dénigré les philosophes. Nous considérons ce point comme acquis et nous porterons l'effort sur la mise en évidence de la philosophie latente de Pareto, en essayant de la présenter de la façon la plus cohérente possible, tout en évitant d'outrepasser sa pensée. Le même problème se pose à propos d'autres sociologues, par exemple Max Weber, qui était moins ironique à l'égard de la philosophie, mais tout aussi sévère, puisque dans ses conversations privées il déclarait que la philosophie n'était valable que par la logique.

Sans nous étendre sur les relations possibles entre Weber et Pareto, on peut remarquer que, tout en étant des non-philosophes, leurs pensées sont assez voisines. En tout cas, les points de rapprochement ne manquent pas :

a) Ils avaient en commun leur mépris des littérateurs en matière scientifique. C'est un point mineur et d'ordre polémique sur lequel nous ne nous attarderons pas.

b) L'un et l'autre ont posé le problème de l'action dans les termes de la rationalité ou de la logique et ont été frappés par le poids de l'irrationnel dans les conduites

humaines. Sur ce point cependant comme sur d'autres, si leur thématique est analogue, leur problématique est parfois divergente. Tous les deux partent du modèle de l'action économique (l'un et l'autre ont d'ailleurs enseigné l'économie politique avant la sociologie) pour définir respectivement l'action logique et l'action rationnelle en finalité. Cependant, les deux formules ne se recouvrent pas entièrement. En effet, l'action rationnelle de Weber ne concerne que la coordination entre les moyens et la fin, tandis que l'action logique de Pareto exige en plus que l'agent ne dépasse pas les conditions expérimentales de départ. Une action rationnelle en finalité n'est donc pas encore logique au sens de Pareto, d'autant plus que pour Weber une action peut être rationnelle en valeur, un type que Pareto exclut parmi les conduites logiques. De plus, alors que Pareto opère une dichotomie et situe d'un côté les actions logiques et de l'autre les actions non logiques (en y comprenant celles qui sont purement illogiques), Weber élabore une typologie et distingue outre l'action rationnelle en finalité et l'action rationnelle en valeur, l'action fondée sur l'affectivité et l'action qui s'oriente selon la tradition. Bien que Pareto n'exclue nullement la valeur de l'action logique — puisque le général qui consulte les aruspices, auxquels il ne croit pas, uniquement pour renforcer le moral de ses troupes, se conduit logiquement — l'action rationnelle en valeur ne saurait être logique. La différence vient de ce que Pareto se réfère au raisonnement logique, et Weber à la raison en général et non pas uniquement au seul raisonnement. Quant à l'irrationnel, auquel l'un et l'autre font une grande place dans la vie humaine, il confère à l'existence un tragique chez Weber qui est pratiquement absent chez Pareto, sans doute parce que ce dernier ne pense pas en termes de destin. Toutefois les deux sont intrigués par l'ironie des conséquences, en ce sens que rarement il y a concordance entre la fin voulue et le résultat effectivement obtenu. Peut-être la conception parétienne a-t-elle l'avantage de saisir l'action dans son développement interne, dans la mesure où il met l'accent sur les résidus et les dérivations, c'est-à-dire les motivations profondes. Par contre, la conception de Weber est plus nuancée et plus souple.

c) Ils ont fait parallèlement une sociologie des idéologies, l'un sous le vocable des dérivations, l'autre sous celui des convictions, mais ils respectent également la conduite qui reste fidèle à ses croyances. Libéraux tous les deux et également sceptiques en ce qui concerne l'avenir du démocratisme, ils croient dans les chances de succès du socialisme, bien que Pareto ait été plus critique à l'égard de cette dernière doctrine du fait que ses partisans se recrutent davantage chez les personnes dont les résidus dominants sont ceux de la première classe. Tout en faisant la part à l'idéologie, ils estiment néanmoins qu'une analyse du phénomène politique doit exclure les considérations morales. De ce point de vue ils sont tous deux des machiavéliens.

d) Les analogies sont aussi remarquables du point de vue de leur conception de la méthodologie. Ils sont tous les deux des théoriciens du pluralisme causal et ils exigent le respect de la neutralité axiologique dans l'analyse des faits. Aussi s'opposent-ils pour ces raisons au marxisme, étant bien entendu que chacun a encore d'autres motifs, plus particuliers, de le contester. Pour l'un et pour l'autre, chaque phénomène doit être analysé dans les conditions qui lui sont propres, au besoin en se référant à un tableau idéal (dont Pareto n'a pas fait la théorie, au contraire de Weber), et en évitant de donner à l'explication une portée qui dépasse les données et les présupposés du départ. Aussi rejettent-ils la réduction des phénomènes à la seule cause économique, qui est finalement déterminante chez Marx malgré la dialectique de la structure et de la super-structure. Ils ont en commun la même exigence d'objectivité, encore que la conception de Pareto soit plus rigide, sans doute faute d'une réflexion approfondie sur l'épistémologie kantienne. En effet, il s'en tient uniquement aux faits dans le cadre logico-expérimental, tandis que Weber interdit seulement les évaluations d'ordre subjectif. En conséquence, Weber intègre et peut intégrer les valeurs dans la recherche sous la forme de la relation aux valeurs, alors que Pareto refoule en principe toute considération évaluative, de quelque ordre qu'elle soit. Sur ce point aussi

la position de Weber est plus nuancée, dans la mesure où il a élaboré épistémologiquement sa théorie.

e) Ce qui est plus étonnant, c'est que le fondement philosophique et même théologique de leur pensée est le même, à savoir le polythéisme. Rappelons le célèbre passage de *Wissenschaft als Beruf* où Weber dit que les catégories du vrai, du bien et du beau ne sont pas identiques, qu'elles peuvent se contredire et même entrer en conflit, ainsi que le passage de *Politik als Beruf* où il s'oppose à la thèse de Forster : « Le bien ne peut engendrer que le bien et le mal ne peut engendrer que le mal. S'il en était ainsi il n'y aurait plus de problème... Ce n'est pas seulement tout le cours de l'histoire mondiale qui nous dit le contraire, mais également tout examen impartial de l'expérience quotidienne. Le développement de toutes les religions du monde est fondé sur la vérité de l'opinion inverse³. » On rencontre les mêmes idées chez Pareto, quand il déclare qu'une chose peut être vraie tout en n'étant pas utile et inversement, et que ce qui est rationnellement absurde peut être socialement bon : *La vérité expérimentale d'une théorie et son utilité sociale sont des choses différentes. Une théorie expérimentalement vraie peut être utile — ou nuisible — à la société, comme aussi une théorie expérimentalement fausse⁴ ; il explicite davantage sa thèse à propos de la mythologie : Une théorie peut ne pas correspondre à des faits objectifs, être entièrement fantaisiste à ce point de vue, et correspondre au contraire à des faits subjectifs de grande importance pour la société. Celui qui voit l'importance sociale de la mythologie, la veut aussi réelle. Celui qui en nie la réalité en nie aussi l'importance sociale. Tout au contraire, les faits font clairement voir que les mythologies n'ont pas de réalité et ont une grande importance sociale⁵. Tout comme Weber, il pense que du mal et du faux peuvent procéder des conséquences heureuses et inversement du bien des consé-*

3. Max Weber, *Le Savant et le politique*, Paris, Plon, 1959, p. 190.

4. *Traité de sociologie*, p. 150, § 249.

5. *Ibid.*, p. 1002, § 1682.

quences désagréables et déraisonnables : *L'œuvre de l'Eglise à l'égard de la magie est tout simplement absurde ; et toutes ces histoires de démons sont ridiculement puériles. Ceci posé, il y a des gens qui, de ces prémisses, tirent la conclusion que la religion de l'Eglise est aussi absurde, et qu'elle est par conséquent nuisible à la société. Pouvons-nous accepter cette opinion ? Remarquons d'abord que le raisonnement s'applique non seulement à la religion catholique, mais à toutes les autres religions, même à toutes les métaphysiques ; en un mot, à tout ce qui n'est pas science logico-expérimentale. Or, il est impossible d'admettre cette conclusion et de considérer comme absurde la majeure partie de la vie des sociétés humaines jusqu'à nos jours⁶. De nombreux dieux et démons continuent à être à l'œuvre dans l'humanité et ils déterminent la singularité des faits sociaux. Il est curieux que pour illustrer cette thèse, Weber et Pareto aient choisi le même exemple : l'opposition de la culture allemande et de la culture française ou latine. « J'ignore, lit-on chez Weber, comment on pourrait s'y prendre pour trancher scientifiquement la question de la valeur de la culture française comparée à la culture allemande ; car là aussi différents dieux se combattent, et sans doute pour toujours. Les choses ne se passent donc pas autrement que dans le monde antique, encore sous le charme des dieux et des démons, mais prennent un sens différent. Les Grecs offraient des sacrifices d'abord à Aphrodite, puis à Apollon et surtout à chacun des dieux de la cité ; nous faisons encore de même de nos jours, bien que notre comportement ait rompu le charme et se soit dépouillé du mythe qui vit cependant en nous. C'est le destin qui gouverne les dieux et non pas une science, quelle qu'elle soit. Tout ce qu'il nous est donné de comprendre, c'est ce que le divin signifie pour une société donnée, ou ce que l'une ou l'autre société considère comme tel⁷. » Pareto écrit : *S'il y a des gens assez dénués d'intelligence et de savoir pour ne pas voir que celui qui veut faire brûler les hommes ayant — tou-**

6. *Ibid.*, p. 127, § 219.

7. *Le Savant et le politique*, p. 93-94.

chant l'incompréhensible mystère de la très-sainte Trinité — une opinion différente de celle qui est réputée orthodoxe, est un simple malfaiteur, et qu'il ne vaut guère mieux, bien qu'il ne puisse plus faire brûler les gens, que celui qui, sans savoir au juste ce que c'est qu'une « civilisation », veut faire mettre en prison tout individu qui ne reconnaît pas que la « civilisation » allemande est très inférieure à la « civilisation » latine, ou qui, vice versa, ose mettre en doute que la Kultur allemande plane bien au-dessus de la civilisation latine, il est bien inutile de parler raison, et seule la plaisanterie est de mise. La sainteté des différentes « civilisations », des différentes « patries » ne diffère pas beaucoup de celle des innombrables dieux dont les hommes se sont plu à constituer leurs panthéons. Ces croyances peuvent être utiles au point de vue social, elles le sont certainement en de certaines limites, mais cela ne les rend ni moins nuisibles lorsqu'elles dépassent ces limites, ni plus compréhensibles au point de vue expérimental⁸. Ajoutons que ces deux textes ont été écrits la même année : 1918.

Le polythéisme, Pareto l'exprime dans la plupart de ses œuvres, mais nulle part avec autant de concision perspicace que dans le passage suivant : *Au principe du Mal s'oppose le principe du Bien, qui fut jadis la Vraie Religion, et qui est aujourd'hui la Science. Elle aussi s'entoure de divinités secondaires, telles que la Démocratie, l'Humanitarisme, le Pacifisme, la Vérité, la Justice, et toutes les entités qui peuvent mériter l'épithète de progressistes. Ainsi que les anges de lumière combattent les anges des ténèbres, ces divinités luttent contre les entités dites réactionnaires, et défendent et sauvent la pauvre humanité des embûches de ces démons⁹. Il ne faut pas croire que Pareto condamnait ce combat entre les divinités et les entités, car la lecture de son œuvre montre au contraire qu'il en était satisfait, mais il se plaisait à dauber les intellectuels modernes, inconscients de l'enjeu, parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sacrifient précisément au polythéisme.*

8. *Mon Journal*, p. 82.

9. *Traité de sociologie*, p. 1197, § 1891 et p. 573, § 1081.

Cette théologie répondait sans doute à son tempérament de « païen », à la fois savant sévère et jouisseur de la vie, que révèle le *Mythe vertuiste*. Elle explique sans doute aussi son hostilité au protestantisme et à sa morale puritaine, ainsi que son indulgence au catholicisme, plus païen, parce qu'il est plus sensible aux aspects plaisants de la vie, comme les fêtes et les pompes, et à certaines délectations que les sacrements entourent de mystère. Aussi sa vision du monde n'est-elle guère tragique : il aimait la fantaisie, la plaisanterie, les agréments de toutes sortes, mais sans dépravation. Du libertinage. On comprend que, dans ces conditions, il ait associé la décadence et le mépris de soi :

Non seulement, ainsi que nous l'avons vu, la décadence a pour symptôme l'affaiblissement des sentiments virils dont il est indispensable d'être pourvu dans la lutte pour la vie, mais encore elle développe des goûts dépravés et d'étranges jouissances. Parmi celles-ci il en est une qui apparaît souvent, au moins chez nos races, aux époques de décadence. On éprouve une âpre volupté à s'avilir soi-même, à se dégrader, à bafouer la classe à laquelle on appartient, à tourner en dérision tout ce qui, jusqu'alors, avait été cru respectable. Les Romains de la décadence se ravalèrent au niveau des histrions¹⁰.

Un monde peuplé de multiples divinités implique que les notions ont chacune une valeur et une signification propres, qu'on ne saurait confondre. L'amour n'est pas la même chose que la paix, la politique n'est pas la morale, et la science n'est pas une religion. Aussi Pareto pourfend-il les doctrines qui confondent par exemple science et religion en faisant de la science une nouvelle religion, ou encore celles qui réduisent, comme le marxisme, tous les phénomènes à une source ou cause unique, ou enfin celles qui attribuent toutes les qualités à une seule forme sociale, par exemple le socialisme, et tous les maux à une autre, le capitalisme. Il y a un faux polythéisme, c'est celui qui croit qu'une divinité peut résoudre les problèmes de

10. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 66.

l'autre ou en faire l'office. C'est en ce sens que la religion du Progrès est polythéiste, quand elle croit apporter en plus du bonheur, la paix et la justice, mais aussi le socialisme quand il prétend mettre fin à toute guerre, à la prostitution, à l'ignorance, au crime et à la paresse, ou encore la science quand elle croit promouvoir la démocratie, la justice sociale, la solidarité des peuples.

Somme toute, la philosophie de Pareto est une philosophie de la rupture, en ce sens qu'elle sépare, suivant l'ordre des choses, ce que les théologies ou les métaphysiques considèrent comme confondues. L'action logique est une chose, l'action non logique une autre ; de même pour le sentiment et la raison, l'instinct et le raisonnement. Non point qu'elle nie la possibilité d'établir des rapports entre ces notions, mais ils ne sont pas nécessaires ni définitifs ; au contraire, ils dépendent des idéologies, des dérivations et, de ce fait, ils peuvent être plus ou moins durables ou provisoires ; de toute façon ils sont contingents. Pour les mêmes raisons, ils peuvent adopter les formes les plus variées, tantôt étranges et bizarres, tantôt contradictoires ou conflictuelles, tantôt évidentes et concordantes. En dépit de toutes les relations convergentes, similitudes et analogies possibles, l'art n'est pas la science, et l'une de ces activités ne peut se substituer à l'autre. De même l'expérience ne sera pas la métaphysique et la science ne sera pas la théologie : *On comprend que la philosophie chrétienne cherche l'origine du droit naturel dans la volonté de Dieu. Elle pourrait s'en contenter, et l'on aurait une théorie constituée par le seul élément théologique ; mais il est remarquable qu'elle veut s'assurer aussi le secours de l'élément métaphysique et peut-être de l'élément expérimental ; ce qui confirme de nouveau que la forme de semblables théories ne dépend pas tant de leur substance que des concepts qui sont en faveur dans la société où ils règnent. La majeure partie des hommes répugne à se contenter de la théologie seule ; et pour la persuader, il faut encore obtenir l'appui de la métaphysique et de l'expérience*¹¹. Aussi Pareto exige-t-il que chaque fois qu'en science on emploie un terme, on le défi-

11. *Traité de sociologie*, p. 242, § 454.

nisse pour éviter ces confusions et fausses assertions. Il ne s'agit donc pas seulement de saisir un phénomène dans ses déterminations propres, sans le réduire à celles d'une autre réalité, qu'elle soit théologique ou économique, mais d'utiliser également des concepts appropriés et des termes déterminés plutôt que vagues et imprécis. L'action au contraire, parce qu'elle résulte d'un choix, donc d'une indécision, a besoin de l'imprécision des mots.

Pour Pareto, l'unité de l'homme est dans l'homme, dans sa nature, et dans aucune de ses activités particulières. Elle n'est ni dans l'économie, ni dans la science, ni dans la religion, car, malgré leur volonté d'unifier sous leur concept l'ensemble des autres activités, elles ne sont chacune que des expressions ou des manifestations. Comme telles elles ne peuvent rendre compte de l'être qui est toujours plus que toutes ces activités réunies. Tout au plus sont-elles des signes de la présence d'une nature qu'elles ne sauraient remplacer. Malheureusement, par hostilité à la métaphysique et à la philosophie, il n'a jamais cherché à définir ni même à donner quelque idée sur ce qu'il entend par être et il s'est contenté de suggérer que la nature humaine reste pratiquement identique à elle-même dans le temps, c'est-à-dire que si elle se modifie, c'est lentement et insensiblement. Plus exactement, il renvoie à un fond dont toutes les activités ne sont que les formes. *Sous les apparences les plus diverses, se cache un fond commun... il s'agit de métamorphoses variées d'une seule et même chose*¹² ou encore : *Nous ne pouvons rien sur le fond du phénomène, et tous nos efforts ne peuvent aboutir qu'à en modifier légèrement certaines formes*¹³. Son analyse ne porte que sur la cohérence logique des théories qui rendent compte de ces formes et qui essaient de traduire ce fond ou de le dire d'une façon ou d'une autre. Aussi peut-on qualifier sa philosophie de critique du discours. Et encore limite-t-il étroitement son domaine, puisqu'il se désintéresse aussi bien des valeurs que des significations. Il se borne uniquement à apprécier la validité des rapports logiques que le

12. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 138.

13. *Ibid.*, t. II, p. 456.

discours établit pour savoir s'ils dépassent ou non l'expérience, s'ils sont fidèles ou non aux données de départ ou s'ils introduisent dans une forme des éléments qui lui sont étrangers. D'où la multitude d'exemples cités pour déterminer si les théories dépassent l'expérience, si elles sont pseudo-scientifiques, si le raisonnement est logique ou non logique. D'où aussi son intérêt pour le sorite, l'euthymème et autres sortes de raisonnements à la logique pervertie.

La théorie des oscillations, qui constitue la théorie du changement chez Pareto, exprime cette relative permanence de la nature humaine à travers le temps. En effet, les oscillations traduisent le fait que seules les formes se modifient, en ce sens que, lorsque la courbe est parvenue à son maximum, intervient un mouvement en sens contraire, qu'elles peuvent même disparaître pour un temps indéterminé avant de reparaitre sous d'autres aspects. L'histoire reflète ces alternances, mais leur mouvement est rythmique et non cyclique, c'est-à-dire qu'il est loin d'être régulier, car il comporte des discontinuités. C'est pourquoi il n'approuve pas la thèse que G. Ferrari défendait dans sa *Théorie des périodes politiques*, car la régularité des oscillations que celui-ci prétend découvrir dans l'histoire dépasse l'observation des faits. *Son principal défaut, écrit Pareto, qui est d'ailleurs habituel chez d'autres auteurs en des cas analogues, est de vouloir soumettre les faits à des règles inflexibles, d'une précision illusoire*¹⁴. Quant à Vico, il est plus sévère à son égard dans le *Traité de sociologie* que dans *La Transformation de la démocratie* ou dans *Fatti e teorie*. Dans le premier de ces ouvrages, il rejette purement et simplement la thèse de Vico comme « métaphysique » et comme ne valant pas plus que les théories imaginaires de Platon¹⁵. Par contre, il est plus compréhensif dans *La Transformation de la démocratie*, puisqu'il reconnaît qu'elle traduit un aspect de la réalité : *D'une façon générale, en étudiant l'histoire d'époques et de pays différents, on découvrira des périodes analogues qui ont également*

14. *Traité de sociologie*, p. 1548-1549, § 2330.

15. *Ibid.*, p. 1546, § 2330.

été appelées féodales, par synecdoque, en prenant la partie pour le tout. On a observé qu'elles surgissaient puis déclinaient, ou qu'il y avait des phénomènes dynamiques, et, plus précisément, des oscillations. Voilà ce qu'il y a de vrai dans la théorie de Vico, sur le « retour » des fiefs ; mais il se trompe en donnant des formes identiques aux différentes oscillations, et dans les détails pour lesquels il fait appel à l'imagination qui nous mène au-delà du champ expérimental¹⁶. Ce qui le gêne dans Vico, c'est que l'oscillation est trop parfaitement cyclique¹⁷.

Le philosophe
malgré lui

Au fond, l'histoire ne se répète pas vraiment, puisqu'elle reflète le mouvement des formes qui sont variables, et par conséquent des oscillations qui ne sont jamais identiques à elles-mêmes dans le temps. Non seulement elles ne réapparaissent pas régulièrement, mais elles dépendent chaque fois des conditions nouvelles dans lesquelles se trouve l'humanité. De plus, elles ne peuvent être qu'apparentes : *Recherchons les oscillations des résidus dans l'ensemble de la population ; par conséquent, les oscillations dans la partie intellectuelle des littérateurs, des philosophes, des pseudo-savants, des savants, n'ont que la valeur d'indices ; par elles-mêmes elles ne signifient rien ; il faut qu'elles soient largement acceptées par la population pour en indiquer les sentiments*¹⁸. On ne saurait donc se fonder sur cette théorie des oscillations pour faire des prévisions, ce qui est le cas de la théorie des *ricorsi* de Vico, car elle répond davantage à une construction imaginaire des cycles qu'à la réalité des faits. Bref, la théorie ondulatoire n'est qu'une hypothèse qu'un certain nombre de faits semblent confirmer, mais elle n'a pas la valeur d'une uniformité logico-expérimentale. Aussi, malgré les analogies entre l'époque actuelle et l'Empire romain décadent, on ne saurait dire quelle forme l'oscillation nouvelle prendra, car cela dépend des conditions intellectuelles et morales actuelles qui sont différentes de celles de l'époque de l'Em-

16. *La Transformation de la démocratie*, p. 22.

17. Pareto, *Fatti e teorie*, Florence, Vallecchi, 1920, p. 255.

18. *Traité de sociologie*, p. 1558, § 2344.

pire romain. *L'histoire ne se répète jamais, et il n'est pas du tout probable, à moins que l'on ne croie au « péril jaune », que la période future et nouvelle de prospérité provienne d'une autre invasion barbare. Il serait moins improbable qu'elle résultât d'une révolution intérieure, laquelle donnerait le pouvoir aux individus qui possèdent en abondance des résidus de la 2^e classe, et qui savent, qui peuvent, qui veulent faire usage de la force. Mais ces éventualités lointaines et incertaines sont dans le domaine de la fantaisie, plus que dans celui de la science expérimentale*¹⁹. Il n'y a pas de doute que sur ce point la pensée de Pareto est hésitante, et l'on ne saurait lui reprocher sa prudence en la mettant au compte d'une incohérence. Ces spéculations dépassent le cadre de l'expérience, et il le dit, à la différence de ceux qui font passer leurs convictions pour des faits. On peut faire passer cette théorie des oscillations pour sa philosophie de l'histoire, à condition d'ajouter qu'il ne l'a jamais présentée comme constituant la vérité de l'histoire, mais comme une hypothèse permettant de faire une approximation supplémentaire. En tout cas, l'explication du changement par les oscillations et les périodes n'est pas moins rationnelle que celle qui croit à un progrès linéaire et continu.

Si Pareto n'accepte pas la théorie du retour éternel et des *ricorsi*, c'est parce que, à la lumière de l'expérience, il constate une lente et précaire ascension des esprits vers la raison. En effet, dans la mesure même où les résidus ne sont pas absolument immuables et qu'ils sont susceptibles de se modifier pour ainsi dire en douceur avec le temps, bien que d'une façon différente suivant les sociétés²⁰, le progrès est possible. Pareto le reconnaît même plus explicitement, quand il déclare, dans le texte que nous avons déjà cité, qu'il y a du vrai dans l'idée que la part de la raison est toujours plus grande dans les activités humaines²¹. Il précise même que cette idée est corro-

19. *Ibid.*, p. 1717, § 2553.

20. *Ibid.*, p. 1068, § 1720.

21. *Ibid.*, p. 1587, § 2393.

borée par les faits. Evidemment, on peut interpréter ce passage dans le sens d'une rationalisation progressive de la vie, qui n'implique pas forcément un progrès au sens axiologique. Pareto ne précise pas comment il faut entendre sa pensée sur ce point. Mais cela importe peu, car du moment que le progrès est possible on ne saurait accepter l'idée de l'éternel retour qui ne peut admettre qu'un progrès d'un cycle à un autre, puisque une fois le sommet atteint, l'humanité chute à nouveau dans son origine. Il est exact que Pareto a refusé de donner son opinion sur le progrès, mais en donnant comme raison que la notion est équivoque. On ne saurait en conclure qu'il niait tout progrès²². Il entendait surtout ne pas faire chorus avec les *pontifes du dieu Progrès*. Quoi qu'il en soit, il reconnaît que l'humanité a une chance de se développer dans le sens d'une plus grande rationalité, mais elles sont fragiles, parce qu'elles restent indéterminées, en dépit des déclarations des humanitaristes. La croyance peut conduire à une certitude subjective, mais elle n'a rien de commun avec la vérité objective et vérifiable. Il convient justement de ne pas gâcher cette chance fragile avec les prétentions frauduleuses des progressistes.

C'est cette chance qu'il voulait préserver. Les tenants du rationalisme idéologique s'y prennent mal, car, en ne reconnaissant pas le poids de l'irrationnel, ils risquent de jeter l'humanité dans la terreur. L'irrationnel est dans la nature de l'homme, puisque celui-ci est instinct et raison. Il reste animal. A force d'ignorer et de mésestimer ce fait, ils laissent le champ libre à la violence. Ils la préparent même. En effet, la force qui est équilibre et raison ne pourra que céder devant l'arbitraire et la sauvagerie d'une violence qui, au besoin, se donnera les apparences de la rationalité. Telle est, à mon avis, la crainte qu'éprouvait Pareto : l'extrême raison se confond avec l'instinct déchaîné. La suprême rationalité est un appel aux barbares. Il y a plus. Pareto rejette les utopies sur le meilleur des mondes, car si l'homme peut être modifié fondamentalement et s'il cesse d'être

22. *Rivista italiana di sociologia*, sept.-oct. 1910.

ce qu'il est et qu'il a toujours été en accédant à une société, ou comme on dit de nos jours à une contre-société, où régnerait définitivement la justice, la paix, la liberté, l'égalité et le bonheur dans une harmonie qui identifierait toutes ces notions, l'histoire humaine vécue jusqu'à présent par les hommes ne serait qu'une parodie et une duperie. Si l'utopie est vraie, la société telle qu'elle nous est donnée n'est qu'une aberration et la violence qui voudra la modifier aurait tous les droits. Mais qui juge de la perversité de la société historique ? Les utopistes, c'est-à-dire les pontifes du progrès et de la raison. Supposons qu'ils aient raison. Toutes les générations d'hommes qui n'auraient pas vécu l'instant glorieux de la société nouvelle seraient des générations de damnés. Nous qui vivons et ceux qui ont vécu avant nous seraient les damnés de la terre. L'enfer existerait ; il serait l'histoire humaine jusqu'au moment de la parousie des utopistes. Pareto n'avait ni l'âme ni le tempérament d'un homme à se considérer comme un damné. Il croyait en une vie aux possibilités multiples et il ne pouvait accepter de devenir l'esclave d'un seul possible. La liberté qui serait exactement la même pour tous serait celle d'une société tyrannique. *Il n'y a pas longtemps qu'en plusieurs pays la loi punissait l'auteur qui, par ses écrits, portait atteinte au principe de la propriété individuelle ; il est possible que dans quelque temps, en ces mêmes pays, la loi punisse l'auteur qui aura la hardiesse de médire de la propriété collective. Aujourd'hui, on peut parler librement de l'une et de l'autre*²³. Au nom des idéologies diverses ou de dérivations de toutes sortes, il y a des hommes qui prétendent aujourd'hui encore que Pareto a manqué de clairvoyance. L'utopie n'est-elle pas aussi une dérivation ?

Il disait à propos de la propriété privée qu'elle *ne subsiste que grâce à de continuelles atteintes*²⁴. On peut, me semble-t-il, étendre cette remarque à l'idée qu'il se faisait de la liberté et même à tout ce pourquoi l'homme se bat. Au fond les utopies et le rationalisme du progrès voudraient

23. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 296-297.

24. *Mythes et Idéologies*, p. 316.

contraindre l'homme à trahir l'homme. A côté de tous les défauts qu'on impute à Pareto il faut cependant lui reconnaître une certaine lucidité : *Les hommes désirent, en général, la liberté et craignent la contrainte. Le premier terme s'associe à des idées agréables, le second à des idées désagréables ; pour leur faire accepter la contrainte, il serait donc bon de la baptiser du nom de liberté*²⁵. Les dictatures modernes prétendent toutes libérer l'homme. L'esclavage est de nos jours volontaire.

25. *Les Systèmes socialistes*, t. I, p. 319.

Notice biographique

Vilfredo Pareto est né à Paris en 1848, fils d'un réfugié politique italien, de noblesse ligurienne, Raffaele Pareto, et d'une Française, Marie Ménétier.

Profitant d'une amnistie, la famille s'installe de nouveau en Italie en 1850, à Gênes, où Pareto fait ses études secondaires, puis à Turin, où il fut d'abord étudiant à l'Université (licence en sciences mathématiques, et physiques), puis à l'Institut polytechnique, de 1867 à 1869. Il en sortit ingénieur. Il passe sa thèse sur la question de l'équilibre des corps.

En 1871 il commence une carrière d'ingénieur à Florence auprès de la compagnie de chemin de fer Società anonima delle Strade Ferrate Romane.

Voyages en Autriche, Allemagne, Angleterre.

Il devient membre de la société Adam-Smith de Florence et il publie ses premiers articles d'économie.

En 1882, il devient directeur de la Società delle Ferriere Italiane.

Echec aux élections législatives dans la circonscription de Pistoia. Il devient membre de la Società internazionale per la Pace.

En 1889, il épouse une jeune fille russe, Alessandra Bakounine.

Il participe à divers congrès de pacifistes et de liberté du commerce.

Le gouvernement italien lui refuse de faire gratuitement un cours d'économie politique. Une de ses conférences est troublée par la police.

En 1891, il fait la connaissance de L. Walras, auquel il succédera à la chaire d'économie politique, en 1893, à l'université de Lausanne.

En 1896-97 il publie son *Cours d'économie politique*. Il accueille chez lui, en Suisse, des socialistes qui fuient leur pays à la suite des émeutes de Milan.

Dès 1898, il donne un cours de sociologie.

*Notice
biographique*

En 1901 il se fixe à Céligny, sur le lac de Genève ; il donne un cours à l'Ecole des hautes études à Paris, dirige une collection qui publiera la première œuvre de Max Weber traduite en Italien.

Il publie en 1903 ses *Systèmes socialistes*, en 1907 son *Manuel d'économie politique* et, en 1911, *Le Mythe vertuiste et la littérature immorale*.

Il abandonne progressivement son enseignement d'économie à Boninsegni pour se limiter toujours plus à la sociologie.

En 1916, il publie le *Traité de sociologie générale*.

En 1917 a lieu le jubilé Pareto à l'université de Lausanne.

En 1920, il publie *Fatti e teorie*, en 1921 *La Transformation de la démocratie*.

En 1922, on lui demande de représenter le gouvernement de Mussolini à la Commission du désarmement de la Société des Nations. Son ralliement au fascisme reste conditionnel, comme le montrent ses articles publiés dans la revue *Gerarchia*, car il exige le respect des libertés fondamentales.

En 1923, il est nommé sénateur du royaume d'Italie, mais meurt quelques mois après, le 19 août 1923, à Céligny où il est inhumé.

Bibliographie sommaire

I. ŒUVRES DE PARETO

G. Busino a entrepris la publication des *Œuvres complètes* de Pareto aux éditions Droz de Genève. Les ouvrages suivants ont paru :

- T. I *Cours d'économie politique*, 1964.
- T. II *Le Marché financier italien (1891-1899)*, 1965.
- T. III *Ecrits sur la courbe de la répartition de la richesse*, 1965.
- T. IV *Libre-échangeisme, protectionnisme et socialisme*, 1965.
- T. V *Les Systèmes socialistes*, 1965.
- T. VI *Mythes et Idéologies*, 1966.
1967.
- T. VII *Manuel d'économie politique*, 1966.
- T. VIII *Statistique et économie mathématique*, 1966.
- T. IX *Marxisme et économie pure*, 1966.
- T. X *Programme et sommaire du cours de sociologie*,
suivi de *Mon Journal*, 1967.
- T. XI *Lettres d'Italie. Chroniques sociales et économiques*,
- T. XII *Traité de sociologie générale*, 1968.
- T. XIII *La Transformation de la démocratie*, 1970.
- T. XIV *La Liberté économique et les événements d'Italie*,
1970.
- T. XV *Le Mythe vertuiste et la littérature immorale*, 1971.

II. ETUDES IMPORTANTES SUR PARETO

Bibliographie

- R. ARON, *Les Etapes de la pensée sociologique*, Paris, 1967.
 « La Sociologie de Pareto », *Zeitschrift für Sozialforschung*, 1937.
Etudes politiques, Paris, 1972.
- F. BORKENAU, *Pareto*, Londres et New York, 1936.
- T.B. BOTTOMORE, *Elites et société*, Paris, 1964.
- G.-H. BOUSQUET, *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*, 2^e édit., 1971.
Vilfredo Pareto. Sa vie et son œuvre, Paris, 1928.
Pareto (1848-1923). Le savant et l'homme, Lausanne, 1960.
- J. BURNHAM, *Les Machiavéliens*, Paris, 1949.
- G. BUSINO, *Introduction à une histoire de la sociologie de Pareto*, 2^e édit., Genève, 1967.
- A. COLOMBO, *Pareto uomo e sociologo*, Milan, 1964.
- G. EISERMANN, *Vilfredo Pareto als Nationalökonom und Soziologe*, Tübingen, 1961.
- T. GIACALONE-MONACO, *Vilfredo Pareto. — Riflessioni e ricerche*, Padoue, 1969.
- L. HENDERSON, *Pareto's General Sociology*, Cambridge, 1935.
- G. HOMANS et C. CURTIS, *An introduction to Pareto*, N.Y., 1934.
- C. MONGARDINI, *Vilfredo Pareto, Dall' economia alla sociologia*, Rome, 1973.
- G. PERRIN, *Sociologie de Pareto*, Paris, 1966.
- F. PERROUX, *L'Economie du XX^e siècle*, 2^e éd., Paris, 1971.
- P. SOROKIN, *Les Théories sociologiques contemporaines*, Paris, 1938.
 « Le concept d'équilibre est-il nécessaire aux sciences sociales ? », *Revue internationale de sociologie*, 1936.
- P. TOMMISSEN, *De Economische Epistemologie van Vilfredo Pareto*, Bruxelles, 1971.

La bibliographie la plus exhaustive se trouve dans ce dernier ouvrage de P. TOMMISSEN. On pourra également consulter *Les Cahiers de Vilfredo Pareto*, en particulier les n° 1, de 1965 n° 5, de 1965, et n° 6, de 1965.

Table

I.	Une pensée impertinente	5
II.	L'économiste	23
	1. L'économie pure	24
	2. L'équilibre économique	34
	3. La loi de Pareto	44
	4. De l'économie à la sociologie	48
III.	Le sociologue	57
	1. La méthode logico-expérimentale	59
	2. Les actions logiques et les actions non-logiques	67
	A. Les actions logiques	72
	B. Les actions non-logiques	73
	3. Les résidus et les dérivations	80
	A. La théorie des résidus	82
	B. La théorie des dérivations	99
	C. La corrélation entre les résidus et les dérivations	111
	4. L'équilibre social	116
	A. L'hétérogénéité sociale	118
	B. Le mouvement ondulatoire des faits sociaux	129
	C. Individu et société	134
IV.	Le politologue	139
	1. Les élites et les classes	141
	A. La circulation des élites	144
	B. L'élite gouvernementale	148
	C. Les classes sociales	153
	2. La force et la ruse	157
	3. Politique et décadence	169
V.	Le philosophe malgré lui	183
	Notice biographique	202
	Bibliographie sommaire	204